

2019

Soudan

Chronologie des événements

■ **Décembre 2018** : manifestations populaires à travers le pays. Les manifestants brûlent les bureaux du parti au pouvoir (National Congress Party) à Damazin le 17 et à Atbara le 19. Les manifestations s'étendent ensuite aux villes de Dongola, Gedareff, Kassala, el-Obeid, Wed Medani, Nyala...

■ **20 décembre** : les manifestations atteignent la capitale Khartoum (et les villes jumelles d'Omdurman et Bahari) et se poursuivent pendant les mois qui suivent. Des milliers de manifestants sont arrêtés. Les services « de sécurité » font « disparaître » les premiers martyrs de la révolution.

■ **6 avril 2019** : les manifestants se dirigent vers l'état-major des armées et prennent possession des rues adjacentes. C'est le début du *sit-in* de Khartoum : plusieurs martyrs le payent de leur sang.

■ **11 avril** : le président Omar el-Béchir est renversé. La junte militaire, dirigée par le général Ibn Aouf, annonce la formation d'un Conseil militaire de transition (CMT), la fermeture de l'aéroport, la suspension des activités parlementaires et un couvre-feu.

■ **12 avril** : les manifestants bravent le couvre-feu. Ibn Aouf chute (déjà !) et est remplacé par un autre général, Abdel Fattah.

Le *sit-in* se poursuit et devient le symbole de la révolution de Décembre.

■ **23 avril** : le train d'Atbara, devenu un des symboles de la révolution, amène des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants jusqu'au cœur du *sit-in*.

■ **Mai** : les tensions montent entre civils et militaires. Ces derniers tirent sur les manifestants le 13, faisant plusieurs

morts. Les négociations se poursuivent pour déterminer les conditions de la « transition » au sommet de l'État.

■ **3 juin** : le *sit-in* est démantelé dans le sang. Les manifestants sont battus, beaucoup sont tués. Des corps sont rejetés par le Nil les jours suivants. Les tentes sont brûlées.

■ **30 juin** : « Marche du million », véritable démonstration de force d'une population plus que jamais déterminée à lutter.

■ **Juin-août** : les négociations se poursuivent entre civils et militaires, avec médiation de l'Union Africaine, de l'Éthiopie, et des États-Unis. *L'accord constitutionnel* signé en août pose les bases d'une transition politique qui doit se poursuivre jusqu'aux élections de 2022. Aux côtés du Conseil militaire de transition, un gouvernement civil dirigé par Abdallah Hamdouk voit le jour ■

Carte réalisée par Suha Babikir

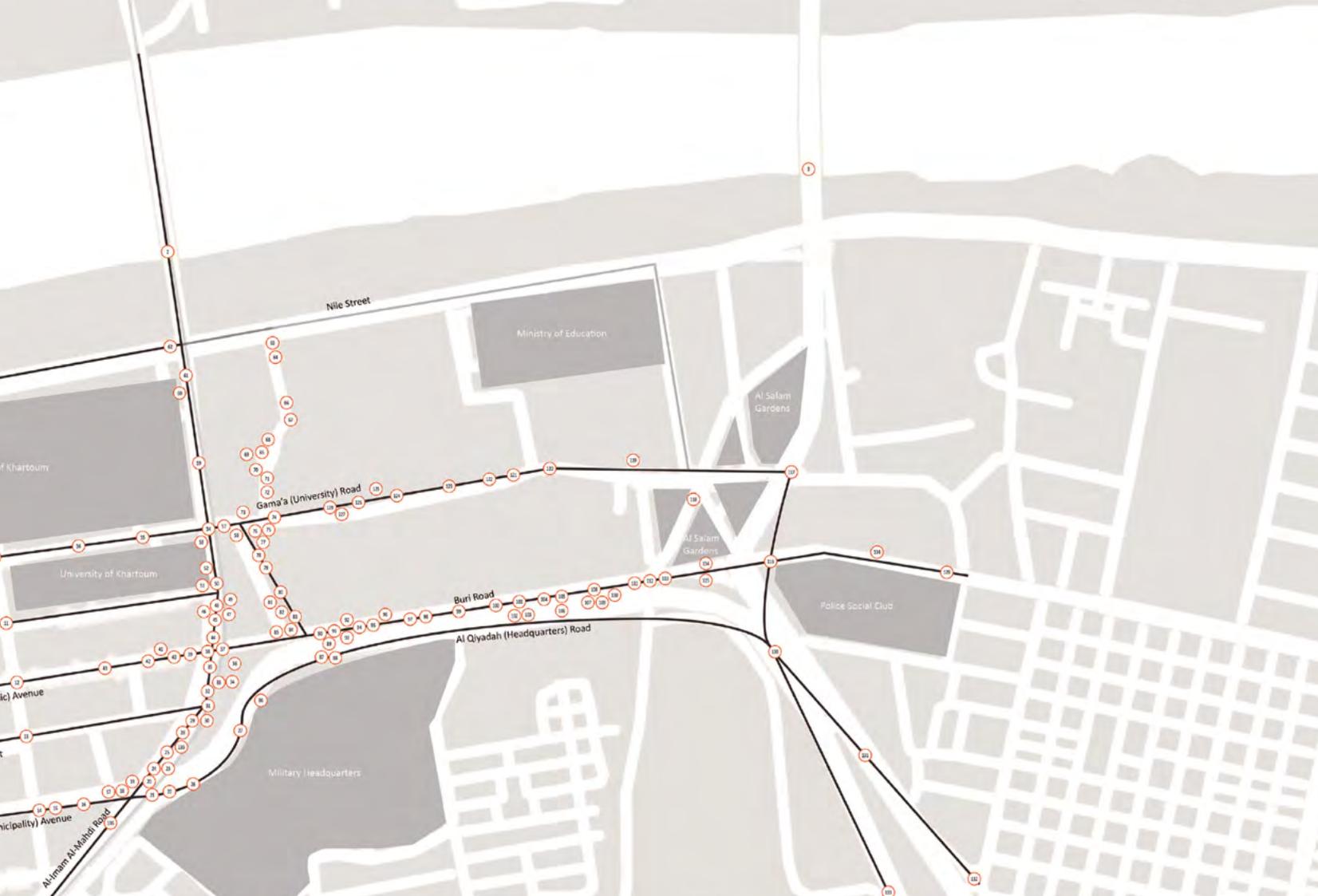
à partir de collections disponibles sur différents supports (Twitter, Facebook), travaux individuels et collectifs.

Voir notamment sudanrevolution.org et sudanrevolutionart.org

Cette carte générale est adaptée d'une carte originale réalisée par le réseau des ingénieurs de l'université de Khartoum. S'y ajoutent des données récoltées auprès de l'Association des professionnels soudanais (Aps), Ahmed Saïf, Amira Osman, Samir R. Osman, et d'autres.

Organisation spatiale du *sit-in*





Sudanese Veterinarians Association
 Khartoum
 Khartoum
 University of Khartoum
 ic Avenue
 t
 Municipality Avenue
 Al-Imam Al-Mahdi Road
 Sudanese Veterinarians Association
 Khartoum Barricade 1
 Cultural Engineers Association
 Sudanese Athletes Association
 Khartoum Barricade
 Khartoum Barricade 2
 Khartoum Barricade 3
 Sudanese Revolutionaries
 Ministry of Radiology Clinic (1)
 Sudanese Chemist Association
 Sudanese Al Azhari University Engineers Association
 Khartoum Barricade Securing Al-Imam Al-Mahdi Road
 Sudanese Social Development Organization - SUDO
 Specialized Sudanese Association
 Al-Imam Al-Mahdi Road Checkpoint
 Municipality Clinic (3)
 Tunnel
 Water Distribution Point
 Sudanese Social Development Organization
 Khartoum Barricade

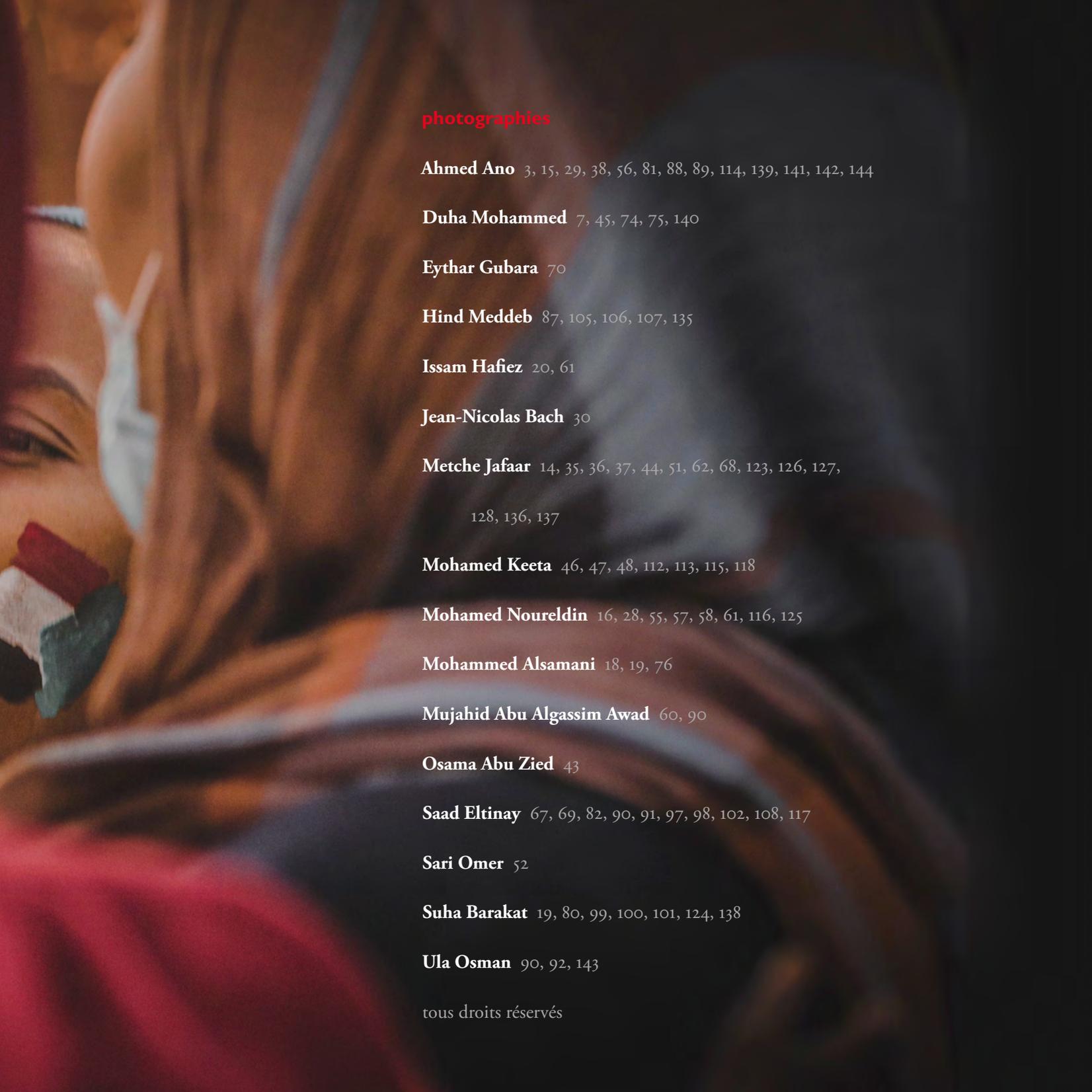
41 Republic Avenue Graffiti Wall
 42 Goldsmiths and Gold Merchants Association
 43 Republic Barricade 2
 44 Radio
 45 University of Khartoum Alumni Administration
 46 Soldiers for Freedom and Change
 47 Children of Darfur
 48 Democratic Alliance of Lawyers
 49 Widyan Services
 50 Checkpoint
 51 Alumni House Lost and Found
 52 Shambat Resistance Committees
 53 University of Khartoum Mosque
 54 University Barricade
 55 Barricade
 56 Barricade
 57 Graffiti Walls
 58 Badeen Island Revolutionaries
 59 Iron Bridge Barricade
 60 Martyrs Graffiti Wall

61 Barricade
 62 Nile Street Barricade
 63 Clinic Entrance Checkpoint
 64 Barricade
 65 Art Zone - elMastaba TV (Cultural Programming)
 66 Checkpoint
 67 Library and Awareness Gatherings
 68 Safrajet
 69 University of Khartoum Medical Services Centre
 70 Wad Al Nile Kiosk
 71 Wad Al Rahad Cafeteria
 72 Wad Al Jazeera Kiosk
 73 Reclaiming the Engineers Union Initiative
 74 Resilience Checkpoint
 75 Darfur Region Tent
 76 Future Youth Movement
 77 Sudanese Lawyers Association
 78 Sudanese Designers Association
 79 Sudanese Geologists Association
 80 Sudanese Engineers Association

81 Our Full Rights Initiative
 82 Girfina Movement
 83 University of Khartoum Engineers Network
 84 Sudanese Countryside Development Movement
 85 Main Stage
 86 Graffiti Wall in Front of Aviation
 87 Al Qiyadah Stage
 88 Tea and Coffee Distribution Point
 89 Food Distribution Point
 90 Media Stage
 91 Abu Jebel Resistance Committees
 92 Kandakt (Women) Lounge
 93 North Countryside, Um Durman, Revolutionaries Network
 94 Sudan University Engineers Association
 95 Tuti Revolutionaries
 96 Navy Clinic 2 (4)
 97 Food Distribution Point
 98 Faculty of Mathematical Sciences Students & Alumni Association
 99 Burri Road Checkpoint
 100 Martyrs Exhibition

101 Barricade
 102 Ashma Initiative
 103 Revolutionaries Kitchen
 104 Stage
 105 Barricade
 106 Bakht Al Redha Emergency Clinic
 107 Food Distribution Point
 108 Mujaddid Organization
 109 Future University Students & Alumni Association
 110 Al Barrari (Burri) Lions
 111 The Kitchen of the Good People
 112 Martyr Dr. Babikir's Clinic (5)
 113 Burri Crossroad Barricade
 114 Al Qiyadah Lounge 1
 115 Al Qiyadah Lounge 2
 116 Burri Barricade
 117 Barricade
 118 Checkpoint
 119 Al Muallim (Teacher) Medical City
 120 Al Muallim Checkpoint

121 Checkpoint Tents
 122 AlThurya (Atomic) Checkpoint
 123 Almadfaya (Artillery) Checkpoint
 124 Al Rumi Checkpoint
 125 Um Bada Revolutionaries Tent
 126 Food Distribution Point
 127 Light Stars Initiative (Alwall Revolutionaries)
 128 Checkpoint
 129 Burri Barricade
 130 Barricade
 131 Barricade
 132 Barricade
 133 Barricade
 134 Burri Street Graffiti
 135 Library
 136 Al Abbassa Revolutionaries



photographies

Ahmed Ano 3, 15, 29, 38, 56, 81, 88, 89, 114, 139, 141, 142, 144

Duha Mohammed 7, 45, 74, 75, 140

Eythar Gubara 70

Hind Meddeb 87, 105, 106, 107, 135

Issam Hafiez 20, 61

Jean-Nicolas Bach 30

Metche Jafaar 14, 35, 36, 37, 44, 51, 62, 68, 123, 126, 127,
128, 136, 137

Mohamed Keeta 46, 47, 48, 112, 113, 115, 118

Mohamed Noureldin 16, 28, 55, 57, 58, 61, 116, 125

Mohammed Alsamani 18, 19, 76

Mujahid Abu Algassim Awad 60, 90

Osama Abu Zied 43

Saad Eltinay 67, 69, 82, 90, 91, 97, 98, 102, 108, 117

Sari Omer 52

Suha Barakat 19, 80, 99, 100, 101, 124, 138

Ula Osman 90, 92, 143

tous droits réservés

Soudan

2019

année zéro

sous la direction de Jean-Nicolas Bach
et Fabrice Mongiat

Ce livre n'a d'autre ambition que d'offrir un témoignage illustré de ce que j'ai eu la chance d'observer à l'occasion de mes visites sur le *sit-in* de Khartoum, en avril-mai 2019. Je tiens à remercier mes compagnons de butinage dans cet espace hors du commun, Azza Ahmed Abdel Aziz et Jean-Luc Fauquet, avec qui nous faisons la route et que nous retrouvions de temps à autre pour boire un thé.

Je remercie aussi amicalement Fabrice Mongiat, dont les conseils ont été précieux, et qui a montré dès le début un intérêt fort pour ce livre et pour l'exposition dont il accepta sans hésiter l'accueil dans l'institut français qu'il dirige au Soudan. Merci également à Emmanuelle Blatmann, ambassadrice de France, à Pascal Hanse et au service culturel de l'ambassade de France au Soudan qui ont offert un appui sincère et financier conséquent ayant permis la réalisation de cet ouvrage.

Je remercie très chaleureusement Olivier Cabon, éditeur et photographe, qui lui non plus n'a pas hésité lorsque je lui proposai de publier cet ouvrage aux éditions Soleb, et qui s'est montré d'une extrême générosité dans la conception de ce livre qui doit également au travail d'Izold Guégan. Merci à la photographe Juliette Agnel qui a également investi une belle énergie dans cet ouvrage en lui faisant bénéficier non seulement de l'immense travail qu'elle a accompli auprès des photographes soudanais mais aussi de son talent propre de photographe.

Ce livre doit beaucoup à la générosité d'Hind Meddeb qui a bien voulu partager ses entretiens réalisés sur le *sit-in*, ses clichés et ses poèmes récoltés à cette occasion et traduits avec Mohamad Alamin, Omer Omran et Aamir Bashir. Je tiens à remercier Patrice Rötig et les éditions Bleu autour pour leur confiance et leur professionnalisme qui ont donné une nouvelle

ambition à ce projet. Merci à Emad Adly dont le travail si exigeant, minutieux et précieux de traducteur ne doit surtout pas être passé sous silence.

Merci à mes amis, à mes collègues et aux contributeurs qui ont offert la substance de cet ouvrage avec tant de passion : Sarah Hieba, Wafa Adam, Mudawi Hassan, Abdu Hussein, Mohamed A. Bakhit, Azza Mustafa, Hiba Diab, Hind Mahmoud Yousif Hussein, Yasir Awad, Fabrice Mongiat, Mohamed Musa, Tamer Abd Elkreem, Saddam Faris, Azza Ahmed, Jean-Luc Fauquet, Hind Meddeb et Osama Abu Zied.

Enfin, mes remerciements profonds vont bien sûr à ces formidables photographes rencontrés au fil des semaines, soit sur le *sit-in*, soit dans les mois qui ont suivi, non seulement pour les clichés qu'ils ont bien voulu partager avec nous à travers ces pages, mais aussi pour les risques qu'ils ou elles ont pris pour les saisir sur le *sit-in* ou alentour : Odai (rencontré sur le *sit-in* et dont les photos ont malheureusement été détruites le 3 juin), Ahmed Ano, Duha Mohammed, Eythar Gubara, Hind Meddeb, Issam Hafiez, Metche Jafaar, Mohammed Alsamani, Mohamed Keeta, Mohamed Nouredin, Osama Abu Zied, Saad Eltinay, Sari Omer, Suha Barakat et Ula Osman. Ces images sont autant de messages et de leçons sur l'engagement et le courage : nous espérons que ce livre sera à leur hauteur.

Pour les deux plans figurant sur les rabats, nous sommes redevables à Suha Babikir qui les a compilés à partir des données fournies par ses camarades.

Je vous remercie tous du fond du cœur, de même que tou-te-s les Soudanais-es ayant risqué leur vie pour participer à ce si bel épisode révolutionnaire et pacifique ■

Jean-Nicolas Bach



- 1 *Année zéro?* — Dr Jean-Nicolas Bach,
Cedej Khartoum page 6

- 2 *Le sit-in de la Qiyada* — Dr Jean-Nicolas Bach page 8

- 3 *6 avril, un carnaval de liberté* — Dr Mohamed Abdelbagi
G. Bakhit, Teaching Staff, University of Khartoum,
traduction Emad Adly* page 16

- 4 *Une révolution pacifique* — Dr Azza Mustafa Mohammed
Ahmed, universitaire, concernée par les questions liées
à la démocratie et à la société civile* page 23

- 5 *Un bref lexique de la révolution* — Dr Hiba Diab
et Duha Bakri* page 30

- 6 *Le cri d'une génération* — Hind Mahmoud Yousif Hussein,
doctorante, activiste* page 38

- 7 *Une histoire poétique de la révolution* — Dr Yasir Awad
Abdalla Eltahir* page 48

- 8 *L'urgence de l'art!* — Fabrice Mongiat, directeur de l'institut
français de Khartoum, propos recueillis par Mohamed
Musa Ibrahim et Fabrice Mongiat auprès d'Hayat
Ahmed, 24 ans artiste peintre, et Mohamed Morira,
22 ans peintre et photographe page 52

- 9 *Liberté, paix, justice* — entretien de Mohamed Musa
Ibrahim, décorateur d'intérieur, critique artistique
et journaliste, avec Fabrice Mongiat page 58

Sauf mention « note de l'éditeur » (NdE),
les légendes ont été rédigées par les photographes.

- 10 **Les barricades, lignes frontières et symboliques** — Dr Tamer Mohammed Ahmed Abd Elkreem Said Ahmed, anthropologue* page 62
- 11 **La *Columbia*, face cachée de la société** — Dr Azza Mustafa Mohammed Ahmed* page 70
- 12 **Jaillissement des voix du *sit-in*** — Dr Azza Ahmed Abdel Aziz, anthropologue et Dr Jean-Luc Fauguet, maître de conférences en sociologie, Aix-Marseille Université page 76
- 13 **Organiser la république du *sit-in*** — Sadam Faris, professeur assistant à l'université de Khartoum, et Mohammed Ahmad Enour* page 82
- 14 **Les marges au cœur du *sit-in*** — Dr Jean-Nicolas Bach page 92
- 15 **Une révolution post-islamiste** — Hind Meddeb, cinéaste page 102
- 16 **De la protection à la trahison** — Dr Tamer Mohammed Ahmed Abd Elkreem Said Ahmed* page 108
- 17 **30 juin 2019, un jalon décisif** — Dr Osama Abu Zied, chercheur indépendant et activiste* page 118
- 18 **Nos voix, nos armes** — Hind Meddeb** page 128
- 19 **Et aussi... ces autres photographies** page 136

* Tous les textes traduits de l'arabe l'ont été par Emad Adly et sont signalés par un astérisque.

** Traduction Emad Adly, adaptation en français Hind Meddeb.

Lorsque Olivier Cabon m'a soumis l'idée d'intituler cet ouvrage *Soudan année zéro* — en référence au film de Roberto Rossellini (1948) qui soulignait ainsi l'état d'effondrement de l'Allemagne après la Seconde Guerre mondiale —, j'admets ne pas avoir été immédiatement séduit. Tout reconstruire, oui, voilà un trait commun. Mais les mécanismes conduisant à la chute des régimes divergeaient foncièrement : la guerre en Allemagne, la révolution populaire au Soudan. Ensuite, je ne voulais pas qu'il existe auprès du lecteur un doute sur l'idée de « repartir de zéro ». Le message que je souhaite livrer n'est pas celui d'une rupture si radicale, qui serait, je le crois, illusoire. Au contraire, les énergies sociales et les acteurs qui préexistaient à la révolution de décembre 2018 en général, et au *sit-in* (6 avril-3 juin 2019) en particulier, allaient continuer à (sur) vivre, et parfois à agir politiquement à de nombreux échelons et dans de nombreuses sphères de la société soudanaise, même si celle-ci avait bien débuté sa métamorphose.

Penser l'« année zéro » ne doit donc pas nous dispenser de penser la continuité, même en situations révolutionnaires : le régime, les structures sociales et les systèmes de valeurs ne peuvent changer brutalement et radicalement. Les administrations restent largement animées par d'anciens membres du parti hégémonique placés par idéologie, par opportunisme ou par résignation. Les structures islamistes du régime d'Omar el-Béchar et les pratiques brutales et intolérantes qui les ont accompagnées durant trois décennies mettront, de la même façon, des années à se dissiper. Autrement dit, le Soudan devra compter, non seulement avec les résistants, mais aussi avec les collaborateurs, les opportunistes et ceux qui, simplement, ne souhaitaient pas avoir de problèmes.

Les continuités comptent. Et si le *sit-in* représente l'un des moments forts de la révolution de décembre 2018, on aurait tort de considérer ce moment comme une parenthèse se refermant tragiquement et définitivement le 3 juin 2019. Comme tout moment révolutionnaire, le *sit-in* de Khartoum doit aussi être situé dans une temporalité plus large, plus diffuse. Ici comme ailleurs prime le temps long, et la tâche incombera aux sciences humaines et sociales de replacer ce moment dans l'histoire du Soudan en analysant ses racines, en identifiant ses acteurs et en dessinant ses traits inédits.

Mais après réflexion, il m'apparut que, si la cause et les déroulements n'étaient pas similaires — et à condition de se débarrasser de l'idée qu'il serait possible de « partir de zéro » —, le message gardait une force certaine, et la comparaison même, peut-être, sa pertinence. La Shoah restera le « paradigme de la barbarie », pour reprendre les mots de Jürgen Habermas, mais le régime soudanais n'a-t-il pas, selon des modalités différentes certes, massacré en trois décennies des centaines de milliers de ses citoyens, jugés ici aussi de seconde zone au sud, au Darfour, dans les monts Nouba, au Nil Bleu, à Khartoum même ? La comparaison entre le nazisme et l'islamisme des frères musulmans soudanais alliés et dominés par les militaires n'est pas l'enjeu de cet ouvrage, et je m'en garderai bien. Ni la nature divergente de leurs relations respectives aux acteurs économiques. Mais tout en se méfiant ainsi des comparaisons hâtives, notons simplement que le Soudan doit lui aussi reconstruire une économie à genou et un nouveau socle national qui, quelle qu'en soit la formule, puisse donner envie de vivre ensemble sans conduire quiconque à risquer sa vie sur les routes de l'exil ■

Jean-Nicolas Bach



Duha Mohammed, 21 mars 2019.

Les barricades étaient construites avec des moyens de fortune. (NdE)

2019. Le 3 juin au matin, des hommes en armes lancent l'assaut. En quelques heures, le *sit-in* de Khartoum est brûlé, battu, tué. Ce qui était devenu en quelques semaines le poumon de la révolution, l'incarnation du soulèvement populaire face à l'autoritarisme, vient de connaître à ses derniers martyrs.¹

Ce *sit-in* n'est pas une place comme d'autres, nées ailleurs des « printemps arabes », mais un ensemble de rues adjacentes au ministère de la Défense (la *Qiyada*) embrassant la face nord-ouest de l'aéroport de Khartoum, au centre de la capitale. Ces rues se politisent en devenant le point de jonction de l'immense rassemblement populaire du 6 avril 2019 — la première « Marche du million » depuis le début de ce qu'on appelle désormais la révolution de décembre 2018. Ce même jour, les manifestants s'approprient ce qui devient un *lieu de la colère*² pour en faire un espace d'espoir et de liberté, puis progressivement un territoire organisé, et enfin une plateforme d'éveil et d'expression politique colorée des fresques artistiques. Le 3 juin, les tentes, les toiles et les portraits des martyrs brûlent. En quelques jours, les fresques murales sont recouvertes de peinture blanche, à la hâte, et ce territoire redevient ce qu'il était, un ensemble de rues adjacentes au ministère de la Défense embrassant la face nord-ouest de l'aéroport de Khartoum, au centre de la capitale. Les jours suivants, le Nil rend, de temps à autre, un corps martyr à la ville.

¹ Environ cent cinquante selon l'Association des Médecins soudanais. Une commission d'enquête devait donner ses conclusions au cours de l'année 2020.

² H. Combes, D. Garibay, C. Goirand (dir.), *Les lieux de la colère. Occuper l'espace pour contester, de Madrid à Sanaa*, Paris, Karthala, 2016.

Mais le Soudan ne sera plus comme avant : le *sit-in* a montré qu'il était possible de faire autrement, de vivre autrement, et de se projeter dans l'avenir autrement. Ce livre rassemble témoignages écrits et photographiques pour entretenir cette mémoire. Il ne s'agit pas simplement de se souvenir pour faire revivre, ou de redessiner un épisode révolutionnaire particulier, mais bien de continuer à s'en inspirer pour celles et ceux qui construisent le nouveau Soudan.

J'ai souhaité témoigner, à l'aide de mes collègues chercheurs et de photographes soudanais, d'un moment qui n'a duré que quelques semaines et qui est resté inaccessible à beaucoup. Les photos et les textes qui les accompagnent, notamment les retranscriptions de poèmes, de chansons, ont tous été recueillis ou réalisés à partir d'une expérience particulière de ce lieu saisie par des yeux d'universitaires, d'activistes, d'artistes, de cinéastes, de photographes. On trouvera ainsi dans ce livre, je l'espère, un aperçu de la diversité culturelle, sociale et politique que pouvaient offrir ce lieu et ceux qui l'ont animé par leurs chants révolutionnaires, leurs slogans, pamphlets, discours, prières et peintures, le tout dans une alternance de paix et de violence, de jour et de nuit, que cette brève introduction veut mettre en contexte.

Occuper, improviser

Les mouvements de protestation s'étaient multipliés à l'échelle du pays depuis déjà plusieurs années. Outre la fermeture politique du régime dirigé par Omar el-Béchir depuis le coup d'État islamo-militaire de 1989, la dégradation dramatique des conditions socio-économiques (inflation galopante, pénuries de liquidités, d'essence, de diesel, de denrées de base) explique aussi le saut qualitatif

de la contestation lorsque les manifestants attaquent les symboles du régime et mettent le feu aux sièges du parti hégémonique (le Parti National du Congrès) dans plusieurs villes du pays en décembre 2018, notamment dans la ville d'Atbara. Le fameux slogan révolutionnaire qui s'impose alors révèle ce point de non-retour : « La chute, c'est tout ! » (*Tasgot bass!*) Il s'accompagne dès les premiers jours d'un autre slogan révélant l'état d'esprit de la révolution qui ne sera jamais remis en cause : la révolution doit être « pacifique ! » (*silmiya!*)

Les mouvements de protestation semblent s'essouffler au fur et à mesure que les semaines passent, du moins jusqu'au rassemblement gigantesque du 6 avril 2019 à l'appel de l'Association des professionnels soudanais appuyés par les Comités de Résistance à l'échelle des quartiers. Les appels invitent les manifestants à converger jusqu'au ministère de la Défense où il s'agit de demander à l'armée de prendre enfin clairement position en faveur de la révolution et d'offrir protection au peuple pour faire céder le régime. La convergence effective des cortèges, malgré la présence de la police chargée du maintien de l'ordre, des escadrons des services de renseignement et de la « police populaire », est une première surprise ce 6 avril.

L'ouverture des portes du ministère aux manifestants à l'invitation des militaires en est une autre. Il est probable que les services de sécurité, exténués après plusieurs mois de courses-poursuites à travers les quartiers de la ville, se soient sentis débordés par le nombre. Il n'est pas non plus exclu que certaines initiatives internes aux services de sécurité aient permis ce passage pacifique jusqu'au ministère. Ce qui est certain, c'est que les militaires du rang présents prennent le parti du peuple et repoussent les attaques

violentes de la police dont ils subissent également les tirs et les gaz lacrymogènes, mêlés comme ils sont désormais aux manifestants. Un point de non-retour est franchi lorsque les soldats invitent ces derniers à rester sur place et leur promettent protection. Il s'agit désormais de tenir. Partir, c'est risquer de perdre ce lieu inédit de la contestation qui manquait tant à la révolution, le *sit-in* de Khartoum.

« Ne pars pas la nuit, ou ils viendront nous chercher »

Les manifestations éphémères se territorialisent ainsi, et chacun est appelé à contribuer à l'effort collectif : boissons et nourriture convergent vers le *sit-in*, à la force des bras, en voiture ou par camions de livraison parfois, comme ceux de la fameuse compagnie DAL Group acheminant des vivres dès les premiers jours. Les tentes se dressent progressivement pour se protéger du redoutable soleil soudanais, ou s'y reposer la nuit.

Mais les premières nuits sont marquées moins par le repos que par la peur et la violence. Les manifestants restés sur place doivent en effet faire face aux attaques nocturnes de ceux qu'ils identifient comme les « milices de l'ombre » à la solde de certains caciques du régime chancelant. Avant l'aube, les tirs nourris des milices et des militaires qui leur font face réveillent tout Khartoum. Les manifestants tiennent bon grâce aux soldats dont l'armement lourd permet de repousser ces attaques, mais aussi grâce au nombre. Convaincre les manifestants de rester tard dans la nuit est un travail auquel se livrent les plus actifs, en chantant : « Ne pars pas la nuit, ou ils viendront nous chercher. »

Dans les hautes sphères du régime, les avis divergent. Les plus radicaux, derrière le président, entendent vider ces rues par la force. D'autres comprennent que la fin d'Omar el-Béchir représente la seule chance de sauver le régime et de se sauver eux-mêmes. Le 11 avril au matin, cinq jours à peine après le début du *sit-in*, les marches militaires occupent les ondes radiophoniques. Les rumeurs d'un coup d'État et de l'arrestation du président Omar el-Béchir se propagent. Des centaines de milliers de Soudanais et de Soudanaises occupent déjà les rues, en famille, entre amis, au son des klaxons, sous les drapeaux soudanais accrochés aux voitures, aux bus, aux épaules, lorsque l'annonce officielle de la destitution du président se fait: «Il est tombé!» Tous se dirigent alors vers le *sit-in*, vers la *Qiyada*.

Loin d'être linéaires, les révolutions sont rythmées par les joies, les espoirs, les victoires, mais aussi les déceptions. C'en est une lourde pour les Soudanais d'entendre le général Ibn Aouf, soutien d'Omar el-Béchir jusqu'à la dernière heure, annoncer sa destitution ce 11 avril. L'annonce est assortie d'une série de mesures, parmi lesquelles la fermeture de l'aéroport et la mise en place d'un couvre-feu visant à éteindre, cette fois réglementairement, les nuits du *sit-in* et donc le *sit-in* lui-même. Mais le rapport de force demeure du côté du peuple qui brave sans hésiter ce couvre-feu déjà anachronique et sans effet.

Les slogans suivent à nouveau le rythme révolutionnaire, et les manifestants le font savoir: «La chute, encore une fois!» Les militaires du rang et certains officiers continuent de défendre le territoire de la révolution. Le lendemain, les tirs remplissent à nouveau le ciel de Khartoum lorsque le général Aouf cède à son tour le pouvoir. Des tirs de joie. Le *sit-in* bat désormais

à nouveau au rythme de l'espoir. L'espace peut s'organiser et, pour un temps, dessiner une nouvelle *communauté imaginée*, au sens de Benedict Anderson.

Le reflet déformé de la société

Sur la sphère politique naissante, les représentants des civils, réunis au sein de l'APS ou d'autres mouvances composant depuis janvier 2019 les Forces du changement et de la liberté, s'emploient à négocier les conditions d'une transition civile avec le Conseil militaire de transition — désormais conduit par le général Abdel Fattah al-Burhan et Mohamed Dagalo (connu sous le nom d'Hemedti), célèbre chef des milices de l'ouest rallié tardivement à la cause. Sur le *sit-in*, les occupants offrent par leur présence massive la base de la légitimité aux civils, faisant chaque jour la démonstration de l'énergie populaire. Au-delà de leur appui à la transition, ils posent dans cet espace les jalons d'un autre Soudan, possible ou rêvé. Nous avons voulu, au fil des images et des textes qui suivent, transmettre les formes de cette expression et de cette liberté.

Sur le *sit-in* on retrouve certes la majorité des composantes de la société¹: activistes et citoyens de Khartoum et des provinces venus à cette occasion, enfants des rues, femmes vendant du thé, universitaires, membres des comités de quartier, militaires, médecins, ingénieurs... Mais le *sit-in* est également investi par ceux et celles qui jusque-là étaient invisibles aux yeux de beaucoup: mouvements de femmes et groupes marginalisés du Darfour,

¹ Hormis les groupes islamistes radicaux ou les *kaizan*, surnoms des anciens membres du parti au pouvoir dénoncés pour avoir manipulé l'islam à des fins personnelles et politiques.

des monts Nouba, du Nil Bleu, du nord, de l'est... La société ne s'y reflète pas telle qu'elle est mais s'y réinvente : une société qui, tout en se revendiquant pleinement soudanaise, fera place à chacune de ses composantes, désormais reconnues.

Dès lors, le *sit-in* devient un véritable espace de politisation. Autour des tentes qui pullulent le long des trottoirs et finissent par border entièrement des rues dont la géographie est maintenant planifiée et cartographiée¹, se multiplient petites et grandes estrades où peuvent s'exprimer librement à la fois les professionnels de la politique, les activistes et les badauds révoltés. Nous essayons, dans cet ouvrage, de traduire cette politisation protéiforme, qui ne va pas sans organisation : on ordonne les tentes, on distribue les vivres et on assure la sécurité en érigeant des barricades qui bordent le *sit-in* et permettent d'établir cette distinction fondamentale entre un dehors et un dedans.

Le *sit-in* n'est pas un lieu fermé sur lui-même, bien au contraire. Le territoire révolutionnaire est alimenté chaque jour de l'énergie des quartiers de la ville qui, notamment sous l'impulsion des comités de résistance, y affluent en cortèges bruyants, aux chants de la révolution. Aller au *sit-in* à la nuit tombée devient aussi une sortie amicale, familiale et festive où ce qui était auparavant interdit par le régime islamo-militaire devient accessible : manifestations artistiques, concerts, mais aussi narguilé et jusqu'aux drogues douces sur les rives du Nil, dans un espace surnommé, non sans quelque exagération, *Columbia*.

Le *sit-in* est bien un lieu ouvert, tourné vers l'avenir, une révolution d'en bas, où tout le pays est bientôt représenté. À chaque ville — Kassala, Nuri... — sa tente. Un train, vite devenu célèbre, charrie des centaines de Soudanais d'Atbara jusqu'au cœur du *sit-in*. Un convoi d'autobus, moins en vue mais pas moins remarquable, déverse des habitants du Darfour qui, pour la première fois, exposent leur souffrance au cœur de la vallée du Nil. Les messages de ces « forces » et « groupes marginalisés » sont sans ambiguïté : tous veulent un Soudan au sein duquel la diversité religieuse, politique et ethnique pourra enfin être considérée comme une richesse.

Montée des tensions

Malgré les festivités du ramadan, le mouvement ne faiblit pas, et on se prend à croire que le *sit-in* est invincible, qu'il saura faire plier, à terme, les militaires. Mais avec le temps qui passe, ce scénario s'étirole. Nous sommes au mois de mai et la révolution fait place à une négociation qui piétine. Il apparaît bientôt clairement que les militaires ne céderont pas le pouvoir à un gouvernement civil. Les chants révolutionnaires s'adaptent : le slogan phare « Liberté, paix et justice, la révolution est le choix du peuple ! » est remplacé par « Liberté, paix, justice, le gouvernement civil est le choix du peuple ! ». Le général Burhan est directement visé : « *Que dites-vous de Burhan ? — Burhan est sale ! Qui l'a amené au pouvoir ? Ce sont les kaizan !* » Sur le *sit-in*, se forment de temps à autre des cortèges qui se dirigent vers les portes désormais fermées et bien gardées du ministère de la Défense. La foule des manifestants demande aux militaires de céder le pouvoir, avant de se dissiper progressivement dans les allées du *sit-in*.

¹ Voir la carte fournie généreusement par Suha Babikir.

Les militaires multiplient quant à eux les menaces, exigent timidement puis fermement le démantèlement du *sit-in* et la reprise du trafic ferroviaire sur la voie qui est devenue un des territoires de la République du *sit-in*. Une voie qui fait écho : les manifestants ne cessent de marteler les rails et les parois du pont de chemin de fer qui devient le symbole de cette bruyante révolution¹.

Le *sit-in* est finalement attaqué. Le 13 mai, des hommes en armes (des *Rapid Support Forces* d'Hemedti) tirent sur les occupants pacifiques, rue du Nil, faisant plusieurs morts et des dizaines de blessés. La confiance entre les hommes en armes et les révolutionnaires est définitivement rompue lorsque, le 3 juin au matin, les militaires retranchés derrière les grilles du ministère abandonnent les manifestants aux coups de feu, aux coups de bâtons, à la mort.

Alors que, plus tard, je demandais à de jeunes activistes des comités de résistance, impliqués dans la vie du *sit-in*, quel était leur plus mémorable souvenir de cet épisode révolutionnaire, aucun ne mentionnait la violence ou le sang, ni même le 3 juin. Osman notait sans hésiter le moment de la relève matinale, lorsque les groupes réveillaient en chantant (*sabah al-kheir...*) les occupants encore endormis. Shaheen citait le 11 avril, jour de la chute d'Omar el-Béchir : pour la première fois de sa vie, il voyait son « pays tout entier célébrer simultanément le même événement ». Mohammed mentionnait les « barricades » où s'était manifestée une communion entre volontaires de tous horizons et de classes sociales différentes, hommes et femmes participant

ainsi à la révolution. D'autres, comme Yousif, se rappelaient « la nuit » ou, plus exactement, les premières nuits sous les attaques des milices de l'ombre. Lors de ces nuits, qu'il qualifiait de « vrai *sit-in* », on avait risqué sa vie pour défendre ces quelques rues, mais on avait également joui de la possibilité inédite de vivre tous ensemble — jeunes, femmes et les familles de vivre un moment social libres, malgré le danger.

Les textes et les photos qui suivent ne sauraient témoigner de manière exhaustive de cette expérience si particulière. Mohamed A. Bakhit recourt à l'image du carnaval pour faire part de sa surprise lorsqu'il assiste aux premiers jours du *sit-in*. Hiba Diab et Hind Hussein nous rappellent les slogans de la révolution².

Cette dernière, comme beaucoup de contributeurs, insiste particulièrement sur la renaissance d'une génération à travers la révolution. En ce sens, on pourra, comme le propose Mohamed A. Bakhit, assimiler cette expérience révolutionnaire à un véritable « rite de passage ». Un rite qui ne va pas sans sacrifice, ainsi que le rappelle Tamer Abd Elkreem : voir son image des barricades qui illustre les relations tumultueuses entre civils et hommes en armes. Pour sa part, Saddam Faris voit dans le *sit-in* une organisation originale et autonome, un « État dans l'État ». Un *sit-in*, insistent les contributeurs, qui est aussi, surtout, un espace nouveau de liberté, voir de défolement, comme le note Azza Mustafa à propos de la fameuse « Columbia ».

¹ Hind Meddeb a retranscrit dans un bel article le sens de ce bruit, dirigé vers le bureau du général Buhran situé à proximité. Voir Hind Meddeb, « Quelques jours à Khartoum », *Espirit*, août 2019.

² On pourra également lire le lexique élaboré par Barbara Casciarri et Stefano Manfredi, *Freedom Peace and Justice. A Glossary of the Third Sudanese Revolution*, Working paper n° 2, en ligne sur le site du Cedej Khartoum, <https://cedejsudan.hypotheses.org>

Ce territoire n'est certes pas un lieu idéal, dans la mesure où il reproduit inévitablement des structures de dominations de genre, de classe ou d'origines ethniques : j'essaie de donner pour ma part une voix à certain-e-s marginalisé-e-s, tandis qu'Azza Ahmed et Jean-Luc Fauguet écrivent sans équivoque que « nous demeurons... dans le dilemme de la proximité spatiale et de la distance sociale... ».

Mais le *sit-in* n'en demeure pas moins un espace de créativité artistique et poétique, comme le soulignent Fabrice Mongiat et Mohamed Musa, Hind Meddeb et Yasir Awad. Cette créativité fait écho à l'histoire si riche et si longue du pays. Laissons le mot de la fin à Osama Abu Zied pour qui le *sit-in*, tout inédit qu'il soit, n'est pas le point d'orgue de l'histoire des révolutions soudanaises ■

Jean-Nicolas Bach,
mars 2020

Azhari Mohammed Ali

Le sang des martyrs n'a pas de prix¹

Le sang du martyr a-t-il un prix ?
Ou la question est-elle taboue ?
Le sang du martyr n'a pas de prix
L'âme que l'on assassine
Nul ne la ressuscite
Des âmes commémorent des âmes
La parole est confisquée
Et le pays sombre un peu plus
Nous avons relevé tous les défis
Comme nous, vivez la gloire et la détresse
Avant que l'on ne vous désigne
Du nom de président déchu
Regardez avec nous,
Cherchez avec nous,
Où sont les agriculteurs ?
Qu'a-t-on fait des partis politiques ?
Qui a enrôlé les enfants ?
Qui a infiltré les étudiants ?
Qui a déplacé les ouvriers ?
Qui a brisé les grèves ?
Assez de ruines et de souffrances
Durant toutes ces années
Vous nous avez épuisés
Après des années et des années
De promesses non tenues ■

¹ Azhari Mohammed Ali (né en 1954) est un poète et militant civil qui écrit en arabe dialectal. Deux recueils de ses œuvres ont été publiés : *Waddaha* et *Toobaa lil Ghurabaa* (The Blissful Strangers). Traduit de l'arabe par Mohammedalamin Mohammed ; adaptation en français par Hind Meddeb.



Metche Jafaar, 27 mars 2020. La photographe assiste, depuis une maison voisine, à une intervention violente des forces de répression et la filme à travers un trou du grillage. (NdE)



Ahmed Ano, 21 février 2019.



Mohamed Noureldin, 10 avril 2019. Au centre du *sit-in*, les manifestants ont suspendu en signe de victoire les trophées dérobés aux forces de police : casques antiémeutes, chaussures, uniformes... (NdE)

Hier matin, c'était ma première visite du campement des protestataires devant le quartier général des forces armées.¹ Ce fut une journée exceptionnelle dans tous les sens du terme; une chance qui ne se présente qu'une seule fois dans une vie. Nous avons tellement attendu pour voir Khartoum paré de tant de beauté, de splendeur et de diversité; pour contempler ce *carnaval*² éblouissant à la fois de liberté et de patriotisme. Il y avait une foule de Soudanais, de toutes origines, physionomies et couleurs de peau. La zone du *sit-in*, en lisière de l'enceinte du commandement militaire, regorgeait de tous les costumes, de toutes les formes, de toutes les couleurs et de tous les âges. Les manifestants étaient pour la plupart des jeunes femmes et des jeunes hommes humant l'air pur de la liberté. Ils étaient heureux comme des petits enfants, aussi joyeux que des oiseaux qui saluent en gazouillant le lever du jour. Ils dansaient, chantaient, riaient et discutaient. De temps à autre passait un petit cortège bien distinct par ses slogans et ses chansons patriotiques, entonnées sur des airs de rap dansant, de musique soufie, des rythmes de poèmes révolutionnaires ou des mélodies de musique *zanag*³. La musique et la danse étaient le langage éloquent dont ils étaient privés depuis plusieurs décennies. À travers cette expression fougueuse, variée et surprenante, les protestataires étaient résolus à rejeter la frustration et les inhibitions des trente dernières années.

-
- 1 Cette contribution est inspirée d'un commentaire que j'ai posté sur ma page Facebook, le 7 avril 2019, second jour du *sit-in*.
 - 2 Mot cité en français dans le texte. (NdT)
 - 3 La musique *zanag*, hybride, bruyante, violemment entraînante, se chante sur des mots décomplexés, parfois grossiers. Considéré comme trivial, le *zanag* fait l'objet de critiques en même temps qu'il galvanise la jeunesse. (NdT)

Nous avons dû attendre trois décennies pour admirer ce carnaval et cette capacité à s'exprimer. Ce sont les prémices de l'ère de la vraie liberté: liberté d'expression, de pensée, de conscience et d'organisation. Nous nous sommes faits rudement vieux en attendant de voir s'écrire cette nouvelle page d'histoire. Il est grand temps que nous vivions, le reste de notre existence, libres dans notre propre patrie.

L'un des enseignements majeurs de ce carnaval populaire des jeunes est que l'avènement de la révolution a pour objectif d'instaurer le principe de liberté. Nous devons toujours nous rappeler que la devise principale de la révolution était et demeure: «liberté, paix et justice.» Nous sommes une génération qui a passé toute sa vie à réfléchir mille fois avant d'écrire, de prendre la parole en public ou d'exprimer ouvertement ses sentiments en dansant et en chantant. Cette kermesse permanente devant le QG militaire était l'expression d'une rupture intellectuelle et symbolique avec le legs du coup d'État de 1989 et de l'époque révolue du salut national.

Le camp du *sit-in* et l'expression lyrique et spontanée des jeunes hommes et des jeunes femmes constituent un tournant fondamental dans l'histoire contemporaine du Soudan. Il s'agit d'un rite de passage qui conduira la nation soudanaise du stade de société traditionnelle, patriarcale et dictatoriale, vers une nouvelle ère dont les maîtres-mots sont liberté, paix et justice. Certes, ce sont là des concepts fourre-tout, des formules floues, imprécises et dont l'interprétation varie. Toutefois, ces slogans sont comme des phares de la nouvelle génération. Celle qui a fait la glorieuse révolution soudanaise et qui assurera inéluctablement son parachèvement! ■

Mohamed Abdelbagi G. Bakhit



Mohammed Alsamani, le pont reliant le *sit-in* à Bahri. (NdE)

Sur la banderole: « Les révolutionnaires d'al-Sha'biyya La chute, c'est tout... La chute, c'est tout! »

Al-Sha'biyya est une région soudanaise située du côté d'Omdourman.



Mohammed Alsamani



Suha Barakat, 25 avril 2019. Deux jeunes manifestantes défient les tabous religieux.



Issam Hafiez. Les confréries soufies, tradition de l'islam soudanais, ont participé activement au *sit-in*. (NdE)

Youssef Elbadawi Hamad

L'attendue¹

Ô belle attendue, nous te voyons
Honorablement vêtue de tes rayons
Sous l'emprise militaire et sa constitution
Et nous, sur des charbons ardents, fous de rébellion

Venus des quatre coins du pays
Lassés de patienter durant toutes ces années
Nous voilà, les frustrés, les spoliés, les oubliés,
Nous qui avons été livrés à la précarité
À la garde des bougies illuminées
Nous voilà réunis pour crier :
Liberté, paix et justice... Notre choix
c'est la solidarité

Comme ce peuple est patient
Endurant et résilient
Il quitte la chambre obscure de la dictature
Celle qui n'offre ni école, ni usine, ni nourriture
Là où le tyran impose la terreur par les armes

Ô pauvre peuple courageux et vaillant
Porté par l'amour de tes pairs bienveillants
Au lieu de nous entre-tuer, marchons ensemble
au champ
Que le sang colore les tambours de guerre
ou qu'il dévaste le champ,
Bâtissons un avenir radieux pour les générations
à venir

¹ Traduit de l'arabe par Mohammedalamin Mohammed ;
adaptation en français Hind Meddeb.

La prospérité, l'école et le savoir
Que tous les marginalisés se saisissent de leurs droits
et de leurs devoirs

Même s'ils se demandent toujours
S'ils pourront gouverner un beau jour
Ils demandent pardon au calife du Mahdi
Saluent le chevalier Mahmoud Wad-Ahmed
et son tambour
C'est un grand jour pour l'histoire

Ô Soudan, ô mon pays, tes marges font partie de toi,
Elles sont ton identité et ton cœur

Ceux qui cultivent, c'est nous
Les fabricants, c'est nous
Les chevaliers de *Karari* et *Shikane*, c'est nous
L'aube d'une ère nouvelle, c'est aussi nous

Oumah, *Congrès National* ou *Congrès Populaire*,
Ni mouvement, ni courant
Tous unis, nous sommes le parti de demain [...]
Ô peuple! Que justice soit faite!
Pour toutes et pour tous!
La justice entre les mains du peuple!
Édiction des lois qui guérissent nos maux

Dans une fraternité absolue
Et une tolérance bien tenue

Liberté, paix et justice... le choix c'est la solidarité
Vois-tu?
Dans un pays souffrant, *Manchia* ne te calcule pas.
Abanoussa, réveille-toi!
Abanoussa, révolte-toi!

Ô pauvre pays, la vie peut parfois être injuste,
En sacrifiant le destin des plus démunis aux puissants
Qui ne se rassasient point de leurs biens

Crions encore : Liberté, paix et justice!
Ô peuple d'ouvriers qui perdent leur vie à la gagner
Voici *Adarobe* à la recherche du fer
Qu'il forgera pour fabriquer un couteau
Ne parvenant point à lui trouver d'acheteur
De guerre lasse, il renonce à le vendre
Car celui qui refuse de vous mettre un couteau
dans le dos
Ne sait ce que « marché conclu » veut dire

Liberté, paix et justice,
La Révolution est le choix du peuple ■

Poème révolutionnaire anonyme¹

Je descends dans la rue
Je vous confie mon sang
Ne gaspille pas mon sang
Ma nation est ma gloire
Protège-moi, je te protégerai
Tu es Soudanais et je suis Soudanaise
Oh Soudan, terre de la liberté
Nos âmes t'appartiennent
Notre révolution est légitime
Notre mouvement est pacifique
Pacifique, pacifique ■

¹ Enregistré et traduit par Hind Meddeb
en mai 2019 sur le *sit-in* à Khartoum.

Mahjoub Sharif² Ô peuple enflammé de révolte

Sur les ailes de l'aube, flottent tes étendards
Et de ta détermination, jaillit le soleil de tes fêtes
ô peuple enflammé de révolte
Que ta volonté soit faite
Et que ta soif de liberté porte les générations à venir!

Pas facile de te vaincre
Toi qui n'as pas de maître, souverain en ton pays
Qui sont tes héritiers?
Tes fidèles enfants comme tes gloires passées
Le Nil qui s'écoule devant toi t'appartient
Sous le bruit de tes pas, s'élève l'écho de ta voix
Au matin radieux, le sacrifice ouvre la voie
de la rédemption

Alors, lève la voix et sois fier!
Que ton chant résonne à pleine voix
Qu'il guérisse les blessures de tes enfants
Que ton rire retentisse au loin
Plus que jamais, tu crois en ton pays
Et d'un courage obstiné, tu forges ton histoire ■

² Mahjoub Sharif (1948-2014) était un poète, enseignant et activiste, qui s'est fait connaître au Soudan et dans d'autres pays arabophones pour sa poésie familière et son engagement public, tous deux déterminés à promouvoir les causes de la démocratie, de la liberté et de l'identité nationale... Sa poésie a été mise en musique par d'éminents musiciens, tels que Mohammed Wardi, mais a également conduit à des emprisonnements politiques répétés sous différents gouvernements soudanais. Traduit de l'arabe dialectal soudanais par Mohammedalamin Mohammed; adaptation en français Hind Meddeb.

« **Lorsqu'une révolution** se fait violente, elle acquiert les germes de son anéantissement, car la violence entrave son redressement. » Mahmoud Mohamed Taha, *La Révolution culturelle*, mai 1973

Trois décennies de règne se sont écoulées au Soudan. Ce fut l'une des époques les plus difficiles et les plus exécrables qu'a connues et que, me semble-t-il, connaîtra le pays. Trente années d'oppression, de répression, de faim, de pauvreté, de clientélisme, de mensonge et de corruption. Trente années de climat affligeant dans lequel toute une génération de jeunes a grandi et enduré l'injustice, la détresse et le désappointement. Trente années qui ont ancré des programmes éducatifs tout juste bons à engendrer le vide intellectuel et imposer l'apprentissage par cœur et la mémorisation, au lieu de stimuler la réflexion et le raisonnement. La situation des jeunes emplissait l'âme de chagrin et d'anxiété quant à l'avenir du Soudan, sous le joug d'un régime politique qui a rabaisé le pays et avili sa population. Certes, ce régime était appelé à disparaître un jour, mais son impact et son empreinte laisseront des traces durables sur les jeunes qui ont été élevés sous sa coupe.

Ce préambule était indispensable pour traduire l'étonnement et toutes les attentes soulevées par la mobilisation révolutionnaire au Soudan d'août 2018 à septembre 2019 et pour refléter comment la jeunesse soudanaise a étonné le monde par sa prise de conscience et sa gestion du soulèvement populaire (*hirak*) sous la domination d'un régime répressif et oppressif.

L'APS, clé de voûte du *hirak*

L'Association des professionnels soudanais (APS) « ponctue une longue histoire marquée par des tentatives avortées de constituer une représentation syndicale indépendante,

en raison des obstructions du pouvoir qui s'y opposait ». La genèse de l'APS remonte à 2013. En 2016, elle s'est constituée officiellement, sans avoir de structure organisationnelle. Sa force et son efficacité reposent sur le travail collectif. Elle comprend un certain nombre de comités et d'organismes professionnels réunis par une charte et des objectifs communs.

L'APS regroupe plusieurs corps de métiers : le Comité central des médecins soudanais, le Réseau des journalistes soudanais, l'Alliance démocratique des avocats, la Ligue des vétérinaires démocrates, l'Association des professeurs d'université, le Comité central des pharmaciens, l'Alliance des ingénieurs soudanais, l'Alliance des plasticiens soudanais, l'Association des agents de santé et l'Association de spécialistes de la production animale¹.

L'APS s'est efforcée de créer une entité fédératrice qui rassemble tout le monde, loin des partis politiques, et de trouver une alternative aux syndicats phagocytés par le régime. Pour ce faire, elle a utilisé les réseaux sociaux comme plateformes pour communiquer les parcours des manifestations et des mobilisations. Le lancement initial du *hirak* sous la direction de l'APS a eu lieu le 25 décembre 2018 dans le cadre d'une manifestation devant le palais présidentiel qui réclamait le départ du président

¹ Respectivement : Central Committee of Sudanese Doctors, Sudanese Journalists Network, Democratic Alliance of Lawyers, Sudanese Democratic Veterinary Association, University Professors Association, Central Committee of Sudanese Pharmacists, Sudanese Engineers' Union Restoration Initiative, Sudanese Plastic Artists Union, Health Officers' Committee et Association of Animal Production Specialists. (NdT)

Omar el-Béchir, après l'échec de son gouvernement à gérer les affaires du pays et à cause de la propagation de la corruption et du clientélisme¹.

Silmiya! Silmiya! Didd al-harâmiya

«Paisible et pacifique, contre les voleurs!» Ce slogan scandé dès les débuts du *hirak* reflétait la pleine conscience des jeunes que l'objectif de leur révolution consistait à éradiquer la corruption et à restaurer le droit, tout en mettant l'accent sur la nécessité d'en finir avec l'impunité.

Mais comment peuvent-ils rester pacifiques, face au déploiement conséquent des forces de l'ordre et des préparatifs sécuritaires? Il faut en effet savoir que plus de 70% du budget de l'État était consacré à la sécurité et à la défense², autrement dit, sous couvert de la loi sur la sécurité nationale, à consolider les structures du régime islamo-militaire et à lui octroyer des prérogatives illimitées. Les services de renseignement et de sécurité avaient ainsi les pleins pouvoirs pour agir et réprimer toute contestation antigouvernementale.

Les protestations se sont déclenchées en réaction à l'augmentation des prix du pain et des carburants. La grogne populaire a éclaté lors de manifestations dans la ville d'al-Damazin (capitale de l'État du Nil Bleu) et à Atbara (nord du pays) et s'est ensuite étendue à toutes les autres villes du pays sous le slogan: «*Tasgot bass!*» (La chute, c'est tout!). Ce cri de ralliement traduisait les exigences du peuple: changer radicalement le système

et démanteler «l'État profond». La capitale Khartoum a été le théâtre d'extrêmes violences à l'encontre des jeunes non armés, si ce n'est de leurs voix clamant le pacifisme face aux tirs de balles et de gaz lacrymogène, suivis d'arrestations, de tueries, de tortures et de violations de domiciles commises au nom de l'état d'urgence mais ne parvenant pas à faire taire les slogans: «*Silmiya... Silmiya...*».

La non-violence et la chute de l'islamisme au Soudan

Depuis leur ascension au pouvoir en 1989, grâce aux arrangements du Front national islamique, les islamistes ont brandi le slogan «Pour Dieu, non pour le pouvoir ni pour les honneurs», prétendant ainsi manifester leur ascèse, leur désintéret total pour les postes, et leur renoncement aux biens de ce bas monde, puisque la vie éternelle dans l'au-delà était leur souhait suprême. Mais on sait qu'ils ont accaparé le pouvoir pour la plus longue période de l'histoire du Soudan contemporain. Aussi ce slogan, décrédibilisé, a-t-il été détourné par le peuple pour devenir: «Pour le pouvoir et pour les honneurs.» La révolution pacifique a révélé comment les islamistes se sont enrichis en détournant des fonds publics des sommes considérables et en les accumulant sur leurs propres comptes bancaires. En conséquence, le pays s'est effondré: l'inflation a augmenté, la valeur de la livre soudanaise a atteint son niveau le plus bas, les citoyens les plus modestes se sont encore appauvris et même la classe moyenne a été laminée.

Les événements se sont succédé après le 6 avril et la révélation des scandales. Le peuple a été dupé au nom de la religion. Les islamistes ont engrangé

¹ Voir la page Facebook de l'Association des professionnels soudanais: <https://m.facebook.com>

² Nuba reports, «Le Soudan aurait dépensé jusqu'à 70% de son budget sur plusieurs fronts de guerre». 12 février 2016, <https://www.qz.com>

les richesses, raflé le pouvoir et la force, mais ils ont perdu la confiance des Soudanais, la respectabilité et leur existence sur la scène politique. Aux yeux des protestataires, les islamistes ont indubitablement creusé leur tombe de leurs propres mains. Pour reconquérir le pouvoir, il leur faudra longtemps patienter et s'employer sérieusement à regagner la confiance et à combler le fossé qui les sépare de la jeunesse.

La prophétie annoncée par Mahmoud Mohamed Taha en 1977 semble s'être accomplie: «L'exercice du pouvoir par les Frères musulmans (FM) aura été, somme toute, extrêmement bénéfique pour le peuple dans le sens où il aura démasqué la grande fausseté de leur pensée. Celle-ci a dominé le Soudan politiquement et économiquement par la contrainte. Les FM ont accablé le peuple, lui en ont fait voir de toutes les couleurs, et ont précipité le pays dans une sédition sans nom. Au terme de cette sédition, les FM seront extirpés de la terre du Soudan.¹»

Les femmes soudanaises, fer de lance du *hirak*

Les femmes soudanaises ont brisé la barrière de la peur et ont affronté l'oppression et l'usage de la violence excessive par les forces de sécurité durant la révolution. Elles ont conduit les manifestations aux côtés de la jeunesse masculine. Elles ont participé aux cortèges, aux marches et à toutes les opérations de fuite-poursuite. Avec courage et ténacité, elles ont fait front aux arrestations et aux tortures, ce qui a fait

d'elles autant d'icônes du mouvement révolutionnaire. Dans les quartiers et les villages, les femmes ont préservé le caractère pacifique de la révolution en soutenant moralement les révolutionnaires, notamment au cours des manifestations et des premières répressions. Les youyous poussés par les femmes signalaient le départ des cortèges. Lorsqu'ils cessaient, les lieux résonnaient des acclamations et des slogans révolutionnaires. Puis les femmes ouvraient la marche avec beaucoup de vaillance et de courage².

«La mère du martyr est ma mère... et le sang du martyr est mon sang» clamaient les manifestants après que les mères des martyrs les eurent priés de préserver le caractère pacifique de la révolution afin d'éviter que plus de sang ne soit versé. Ce slogan a d'autant plus de portée que la majorité des martyrs sont des étudiants universitaires qui représentent l'avenir et l'espoir du Soudan. Cet appel à la non-violence a été entendu et grandement apprécié, ce qui témoigne du respect, de la grande considération et du statut élevé des mères dans la société soudanaise³.

«Ô Béchir, retire-toi, car notre révolution est puissante. Ô les filles, restez fermes, cette révolution est une révolution des filles.»

Cet autre slogan est introduit par le vocatif «Hui» (Ô) qui, en dialecte arabe soudanais, vise à attirer l'attention. Il s'agit d'un avertissement enjoignant au président Omar el-Béchir de battre en retraite,

¹ Citation du professeur Mahmoud Mohamed Taha mentionnée dans ses écrits sur les islamistes, 1977.

² Intervention de Hind al-Tijani Baraka, activiste et défenseur des droits, 26 mai 2019.

³ Intervention de Taqi Khalil, activiste de la société civile, août 2019.

car il ne pourra pas réprimer cette révolution de femmes. La seconde partie du slogan comporte un appel sérieux aux filles à rester fermes et persévérantes ; c'est en effet leur révolution, et elles doivent faire preuve de ténacité face à la tyrannie.

Ce slogan reflète différents points de vue. Il souligne la détermination profonde à poursuivre la révolution jusqu'à son succès. Il comporte également un appel à changer tous les concepts obsolètes concernant les filles et leur rôle dans la vie et dans la société : elles sont capables de faire le même travail que les hommes, avec autant de persévérance, voire peut-être davantage. Ce slogan encourage à ne plus avoir peur du régime et de sa tyrannie. Il exprime enfin l'esprit de fierté et d'honneur et relaie le message clair que dorénavant la vie sociale et politique à venir sera différente et que les conditions de vie s'amélioreront.

Les femmes après la révolution

« Notre plein droit sans complaisance. » À travers ce nouveau slogan, les femmes ont voulu affirmer leur droit à une participation pleine et entière dans la société postrévolutionnaire. Leur quota fixé à 40 % dans toutes les instances de la période transitoire est perçu comme insuffisant et inique. Elles ne réclament au moins 50 %.

Ce slogan traduit une grande prise de conscience de leurs droits et de leurs devoirs, de ce qu'est l'égalité des chances et de traitement : il y a nécessité à changer le discours politique, social et culturel à l'égard des femmes, à dépeussier les vieux clichés et à casser les stéréotypes dont elles sont victimes. Ne sont-elles pas des piliers de la société ?

Le Dr Haidar Ibrahim¹ affirme que le rôle joué par les Soudanaises dans la révolution a démenti les clichés concernant les « prédispositions naturelles », la « nature » ou l'« instinct féminin ». Pour reprendre la célèbre expression de Simone de Beauvoir, on ne naît pas femme avec les caractéristiques distinctives que lui assigne la société. La condition féminine relève de la position des femmes dans l'organisation socioculturelle, de l'acquis et non de l'inné. Autrement dit, une femme ne naît pas ainsi, mais c'est plutôt la société et la culture dominante qui façonnent sa personnalité et forgent son comportement. Ensuite, la femme est appelée à se conformer à ce modèle et à s'y adapter.

Voilà pourquoi la révolution soudanaise annonce la naissance d'une femme nouvelle. Il nous incombe à nous tous, hommes et femmes, d'adopter ce nouveau statut de la femme soudanaise et de la soutenir dans les voies de l'émancipation qui s'ouvrent devant elle. Elle pourra ainsi commencer à écrire son histoire, son présent et son avenir, sans hésitation, à s'épanouir et à recouvrer toute sa part d'humanité. La femme ne doit pas obligatoirement être l'égale de l'homme, surtout si celui-ci n'est pas un être libre et n'est pas en pleine possession de son humanité. Ceci n'est pas un appel à l'égalité, mais à ce que la femme puisse se réaliser pleinement ■

Azza Mustafa Mohammed Ahmed

¹ Haidar Ibrahim Ali, penseur, écrivain et sociologue soudanais, fondateur et directeur du Centre d'études soudanaises. Il a consacré une grande partie de ses écrits aux principes de la sociologie et de la religion. (NdT)

Nylawo Ayul¹

Le manguier-totem

Je traverse la ville, avec ses chiens de rue, sa musique
matinale et ses coups de feu,
Pour venir inscrire ce poème sur le tronc
du manguier,
Souvenir que l'on trace pour tromper un jour
de pluie.
Le temps qu'il fait vous enveloppe dans un sourire
qui perce dans son contour le ciel cotonneux
et sombre.
Comme un chant intrigant dans une froide nuit
de janvier,
Du poème s'échappent les paroles oubliées
d'une litanie ancienne,
inscrite en lettres sculptées sur le portique secret
de la nuit éternelle
Ce poème est une femme qui porte ses sandales d'été,
secoue fermement la tête et dit :
« Tu es vivant, mon chéri »
L'ombre de tes chaussures rappelle vaguement
celle d'une arme à feu
qui se transforme en Prométhée.
Les femmes savent que la mort peut être libératrice,
Elles préfèrent laisser les fenêtres ouvertes,
face au manguier flamboyant,
face à la nuit,
et à ce sentiment fugace à l'instant où les angoisses
existentielles se mêlent au bruit de la tempête
qui gronde au-dehors

À regarder le ciel qui s'effondre comme
une agonie orchestrée
Les hommes partent en guerre
Et les femmes savent que les soldats sont
les meilleurs des amants ;
Elles savent qu'avec les soldats, broderies
et dentelles ornent l'ombre de leurs ébats
Et qu'ils écrivent leurs poèmes en soufflant
le parfum de l'air
sur le corps de leur amante alanguie
mais mon poème inscrit sur le tronc du manguier
n'ose point promettre une aube qui se lève
ou une mort douce à l'ombre des palmiers
car ses lettres brillantes se sont noyées
dans le bleu profond d'où émane l'odeur
de la poudre ■

¹ Poétesse du Sud Soudan. Traduction Hind Meddeb.



Mohamed Nouredin, 20 avril 2019.



Ahmed Ano



Jean-Nicolas Bach, 6 mai 2019. Un des grands panneaux disposés par les organisateurs aux entrées principales du *sit-in*, ici rue Baladiya.

La révolution soudanaise a revêtu des formes d'expression nombreuses et très variées : slogans, chansons patriotiques, chants révolutionnaires, graffitis, hashtags sur les réseaux sociaux.

Tous ces modes d'expression recelaient des messages et des significations chargés de connotations explicites et implicites, qui résumaient les souffrances, les revendications et les aspirations du peuple révolté. Les révolutionnaires y ont trouvé leur voix collective. Ces modes d'expression ont changé et se sont développés au fil du temps, des circonstances et de l'évolution de la situation.

Voici les slogans les plus entendus à partir de décembre 2018 :

■ **« Le peuple veut renverser le régime »** : fameux, ce slogan a émergé en Tunisie au début des révolutions du Printemps arabe qui ont conduit à la chute de plusieurs dictatures. Il a pris ensuite une telle force qu'il est devenu un manifeste populaire scandé pour fustiger les régimes tyranniques en place dans toutes les révolutions ayant éclaté dans le monde arabo-musulman.

■ **« Liberté, paix et justice / La révolution est le choix du peuple »** : ce slogan résume les revendications qui ne sauraient être satisfaites sans la révolution populaire. Il a été l'un des plus récurrents durant la période révolutionnaire, voire le plus courant. D'abord scandé dans les rues, il est devenu omniprésent sur le *sit-in*, rythmant notamment les discours politiques.

■ **« La balle ne tue pas, c'est le silence qui tue »** : cet extrait d'un poème écrit par un étudiant sous le régime déchu est devenu un slogan clamé par les étudiants pour briser la peur de la mort. Si le coup de feu symbolise la mort et les blessures, le mutisme ne fera que perpétuer les crimes commis par le régime.

■ **« *Silmiya!* » (Pacifique !)** : ce slogan rappelle le caractère non-violent du soulèvement (*hirak*).

Les slogans sont autant de ripostes aux événements et aux déclarations politiques, tout en soulignant la cohésion des protestataires.

■ **« Ô raciste et arrogant / tout le pays est Darfour »** est apparu lorsque le gouvernement avait accusé quelques Darfouris d'appartenir à un mouvement armé pour mener le *hirak*. Clamés dans les cortèges, ces mots répondaient à ces accusations racistes. Ils démontraient que les protestataires ne croyaient plus aux mensonges des médias gouvernementaux.

■ **« *Tasgot bass!* »**¹ est le slogan qui a le plus exprimé l'union et la détermination des révolutionnaires. À l'origine, il est apparu dans une conversation entre deux internautes sur les réseaux sociaux, avant de devenir un hashtag #TasgotBas, puis un mot d'ordre dans les cortèges à l'intérieur comme à l'extérieur du Soudan, voire dans les déclarations des responsables gouvernementaux, y compris celles de l'ex-Président. Cela prouve que l'unité des révolutionnaires a conduit à intensifier et à étendre l'influence de ce slogan.

Les modes d'expression trahissent la catégorie sociale à laquelle appartiennent les contestataires. Ainsi, les chansons révolutionnaires au rythme rapide, comme celles de l'artiste Ayman Mao², collent mieux à la jeunesse

1 Littéralement « Tu chutes, basta! », ou traduction dynamique :

« La chute, c'est tout! ». (NdT)

2 Ayman Youssef, alias Mao, rappeur soudanais, chanteur hip-hop et artiste de reggae. Ses chansons ont imprégné la révolution : il a aimanté des milliers de jeunes qui y trouvaient un écho à leurs aspirations. Après dix ans d'exil volontaire au Texas, ce chanteur engagé contre le régime dictatorial d'el-Béchir est rentré dans son Soudan natal le 25 avril 2019. (NdT)

et à la culture en vogue. Jusqu'ici, les chansons patriotiques comportaient une gamme pentatonique, tandis que celles qui se sont propagées après la révolution de décembre portent la marque de la mondialisation.

■ « **Béchir assassin / Ocampo¹ a raison** » fait référence à la jeune génération qui était encore à l'école lorsque Moreno-Ocampo avait appelé à remettre el-Béchir à la Cour pénale internationale (CPI). Le gouvernement soudanais d'alors avait poussé les élèves des écoles à manifester contre cette décision du CPI.

Suite à l'intensification de la mobilisation et à la montée en puissance des contestataires, les slogans sont devenus plus véhéments : « Ô Béchir, retire-toi, car notre révolution est puissante » ; « Le Président est un danseur² et ne fait pas l'affaire » ; « Le régime a chuté, le régime a chuté, ô *kaizan*³ / Le régime a chuté, le régime a chuté, ô Ali Othman⁴ » ; « N'importe quel *koz*, nous l'écrabouillons sans peur », ou « Ô Omar, tu es lâche et foutu ».

-
- 1 Luis Moreno-Ocampo, procureur de la Cour pénale internationale de 2003 à 2012. Sur sa requête, la CPI émet, le 4 mars 2009, un mandat d'arrêt international contre Omar el-Béchir pour crimes contre l'humanité et crimes de guerre commis au Darfour. (NdT)
 - 2 *Al-Raqqâs*, littéralement « le danseur » : surnom moqueur donné par les Soudanais à Omar el-Béchir qui avait l'habitude, avant ses discours, d'esquisser un pas de danse fringant, tout en faisant tourbillonner sa canne de commandement dans les airs. (NdT)
 - 3 *Kaizan*, pluriel de *koz* : surnom narquois donné par les Soudanais aux partisans de la mouvance islamiste, comprenant les Frères musulmans et par extension les associés au régime du Parti du Congrès national d'Omar el-Béchir. En arabe classique, *koz* veut dire cruchon, timbale, gobelet. Les islamistes soudanais ont été affublés de ce terme car ils répétaient que « la religion est une mer et nous sommes ses *kaizan* ». (NdT)
 - 4 Ali Othman Taha, ancien vice-président, l'une des personnalités politiques les plus influentes du régime depuis 1989. (NdT)

Des poèmes ont largement circulé, notamment celui de Humaid⁵ intitulé « J'ai le droit de chanter pour mon peuple » et celui de Mahgoub Sharif⁶ intitulé « *Asha kalamina miri zakarina* » qui expriment de nombreuses revendications et décrivent l'état des Soudanais à l'époque du Conseil du commandement révolutionnaire pour le salut national. À la fin du *hirak*, la plupart des jeunes ont appris par cœur ces deux poèmes qu'ils récitaient intégralement.

Le *sit-in* du 6 avril devant le QG de l'armée

Lorsque les contestataires ont investi la rue du commandement général, les slogans tournaient autour du renversement du régime : « Le peuple veut renverser le régime » ; « Liberté, paix et justice / La révolution est le choix du peuple » ; « La balle ne tue pas, c'est le silence qui tue » ; « N'importe quel *koz*, nous l'écrabouillons sans peur » ; « Le régime a chuté, le régime a chuté, ô *kaizan* ». D'autres slogans annonçaient le début du *sit-in* : « Ce soir nous ne rentrerons pas sans la diffusion du communiqué. » Ensuite, des slogans exhortaient l'armée à soutenir les révolutionnaires : « L'armée est celle du Soudan / L'armée n'est pas celle des *kaizan* » ; « Un seul peuple, une seule

-
- 5 Mohamed al-Hassan Salem, alias Humaid (1956-2012), poète soudanais engagé, d'une grande renommée dans toutes les couches sociales. (NdT)
 - 6 Mahgoub Sharif (1948-2014), poète soudanais surnommé « Poète du peuple » ou parfois « le Neruda soudanais » et militant maintes fois emprisonné. Depuis plusieurs décennies, ses poèmes en dialecte soudanais, qui s'inspirent des souffrances et des espoirs des petites gens, glorifient la patrie et expriment la lutte pour la liberté et la démocratie. (NdT)

armée». Quant au slogan «L'armée est notre armée, nous sommes son peuple et nous la méritons», il s'agit d'une réaction à la protection des manifestants par l'armée, lorsque les forces de police et de sécurité ont attaqué la place du *sit-in* entre le 6 et le 11 avril.

Des slogans et autres modes d'expression ont vu le jour pour dénoncer le «*koz*», comprendre ici les partisans du Parti du Congrès national. Dans l'esprit de la plupart des gens, le concept de *koz* est lié au vol, au favoritisme et à la corruption. Ceci est apparu dans les slogans : «Fais gaffe à ton téléphone; les *kaizan* sont des voleurs.» Pour mieux exprimer leur mépris, certains manifestants brandissaient un *koz* (timbale) surmonté d'une chaussure ou des poubelles frappées du symbole du *koz*. Bref, tout ce qui était abominable était accolé au mot *koz*.

Sur la place du *sit-in*, les slogans tenaient lieu de langage de communication comme, par exemple, «Mains en l'air! Vous allez être fouillé avec gentillesse»; «L'eau ne sert pas à asperger, elle ne sert qu'à boire»; «Le régime chutera et nous serons en liesse»; «Un gouvernement civil, ou nous ici pour toujours»; «Ô toi qui rentre à la maison, fais-toi remplacer par un autre qui soutient notre cause»; «Essaie juste de rester»: appel à ne pas abandonner le *sit-in* lancé par les gardiens des barricades aux révolutionnaires. Le slogan «Qu'il chute ou qu'il ne chute pas, nous ne bougeons pas¹» indiquait que les révolutionnaires n'évacueraient pas le *sit-in* avant la satisfaction intégrale de leurs revendications.

¹ *Sabinnna* fait référence, en arabe soudanais, au fait d'avoir été littéralement «coulé dans le béton» et insiste sur la détermination des manifestants à rester coûte que coûte.

Idem pour le slogan «Nous ne rentrerons pas, nous ne dînerons pas, à moins que Bicha² ne soit jugé». À cela s'ajoutaient des slogans exprimant la dérision, comme «Widad³ est menteuse».

La glorification des martyrs

Certains slogans glorifiaient les martyrs et témoignaient de la détermination des révolutionnaires à les venger : «Le sang du martyr n'est pas vain»; «Le peuple veut venger le martyr»; «Nos martyrs ne sont pas morts, mais vivants avec les révolutionnaires». Le slogan «Sang pour sang, nous n'acceptons pas la *diyya*⁴» a été modifié en «Sang pour sang, même sous un gouvernement civil». «Les nôtres sont tués par les *kaizan*» insiste sur le lien entre le concept du *koz*, d'une part, et le meurtre et la culpabilité du Parti du Congrès national au pouvoir, d'autre part.

Après le massacre perpétré le huitième jour du mois du ramadan (13 mai 2019), lorsqu'un certain nombre de contestataires ont été tués par les Forces

-
- ² Diminutif ou sobriquet donné à Omar el-Béchir. (NdT)
- ³ Widad Babiker Omer, première dame du Soudan et seconde épouse d'Omar el-Béchir. Elle a été arrêtée le 12 décembre 2019 pour enrichissement illicite, détention illégale d'argent, acquisition frauduleuse de propriété et détournement de fonds — plusieurs millions de dollars de la fondation caritative Sanad qu'elle présidait. (NdT)
- ⁴ La *diyya* ou «prix du sang»: pratique répandue dans le monde musulman consistant à verser une compensation financière expiatoire à la famille de la victime par la famille du coupable en cas de meurtre, de viol ou de blessure grave. Cette justice traditionnelle permet de favoriser la réconciliation et la cohésion sociale et d'éviter les conflits généralisés et les représailles. (NdT)

de soutien rapide (RSF) tentant de démanteler les barricades, de nouveaux slogans ont vu le jour afin d'exprimer la disposition des révolutionnaires à sacrifier leur vie pour protéger le *sit-in*: « Ambulance après ambulance, bienvenue à la mort »; « Prépare ton lin-cueil / Sacrifie-toi pour ta patrie »; « Cette barricade est indémontable / Cette barricade est défendue par des hommes ou des révolutionnaires ». D'autres slogans ont appelé au démantèlement des RSF: « Oui aux Forces armées / À bas les RSF! »

Le temps passant, la confiance des protestataires dans le Conseil militaire de transition (CMT) s'est amoindrie en raison de l'atermolement de ce dernier dans la mise en œuvre des objectifs de la révolution. D'où ces slogans: « Remets le pouvoir ô Burhan¹/Assez des manœuvres des *kaizan* »; « À bas tout le Conseil / À bas le sale Conseil »; « Burhan est sale / Il a été amené par les *kaizan* ».

L'un des membres du CMT avait, en outre, déclaré que les Forces pour la liberté et le changement (FFC) étaient convenues avec le CMT de démanteler le *sit-in*. Malgré les dénégations du FFC, les protestataires ont répliqué: « Kabbashi² ô menteur / La révolution ne fait que commencer ». D'autres slogans appelaient à un pouvoir civil: « Civiiiiil »; « Liberté, paix et justice civile / Le gouvernement civil est le choix du peuple » qui remplace, début mai, le slogan « Liberté, paix et justice civile / la révolution est le choix du peuple ».

1 Le général Abdel Fattah al-Burhan, président du CMT. (NdT)

2 Le général Shamseddine Kabbashi, porte-parole du CMT. (NdT)

Dès qu'ils surgissaient, les slogans se répandaient aussitôt, comme « *Tasgot bass!* » (la chute, c'est tout!), les réseaux sociaux contribuant à cette accélération de la diffusion.

L'anonymat renforce les slogans et permet leur appropriation

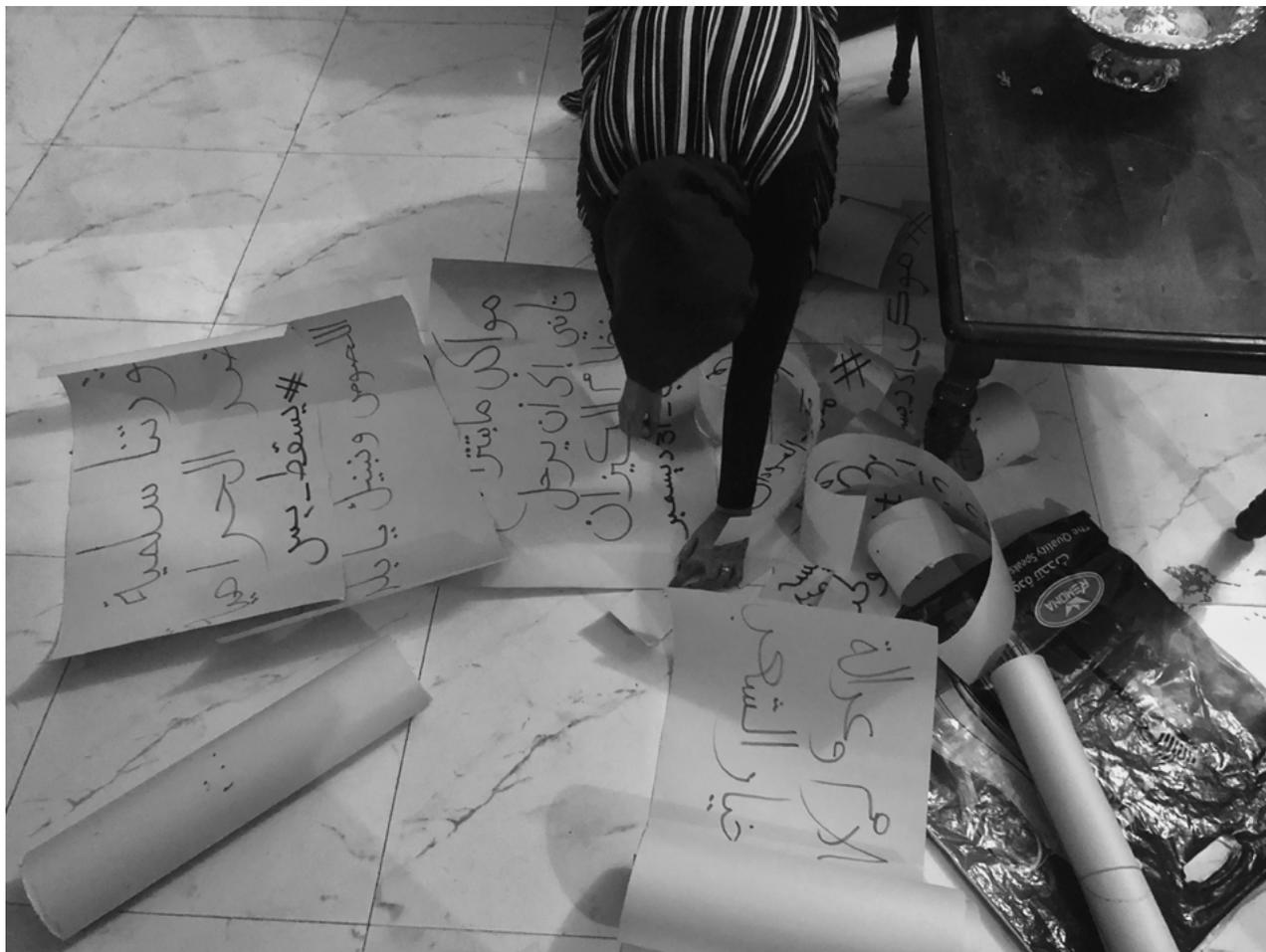
Les slogans restaient anonymes: c'est précisément ce qui les rendait forts et influents car tous les révolutionnaires s'y retrouvaient. Ils se caractérisaient aussi par leur réactivité aux déclarations des responsables gouvernementaux, tout en synthétisant les revendications des contestataires. Les slogans n'ont pas cessé de se développer, de se transformer et de surgir en fonction des circonstances.

Citons comme exemple le slogan « Liberté, paix et justice / La révolution est le choix du peuple » qui a évolué pour devenir « Liberté, paix et justice civile / le gouvernement civil est le choix du peuple ». Idem pour le slogan « Le peuple veut renverser le régime » qui a mué en « Le peuple veut venger le martyr ».

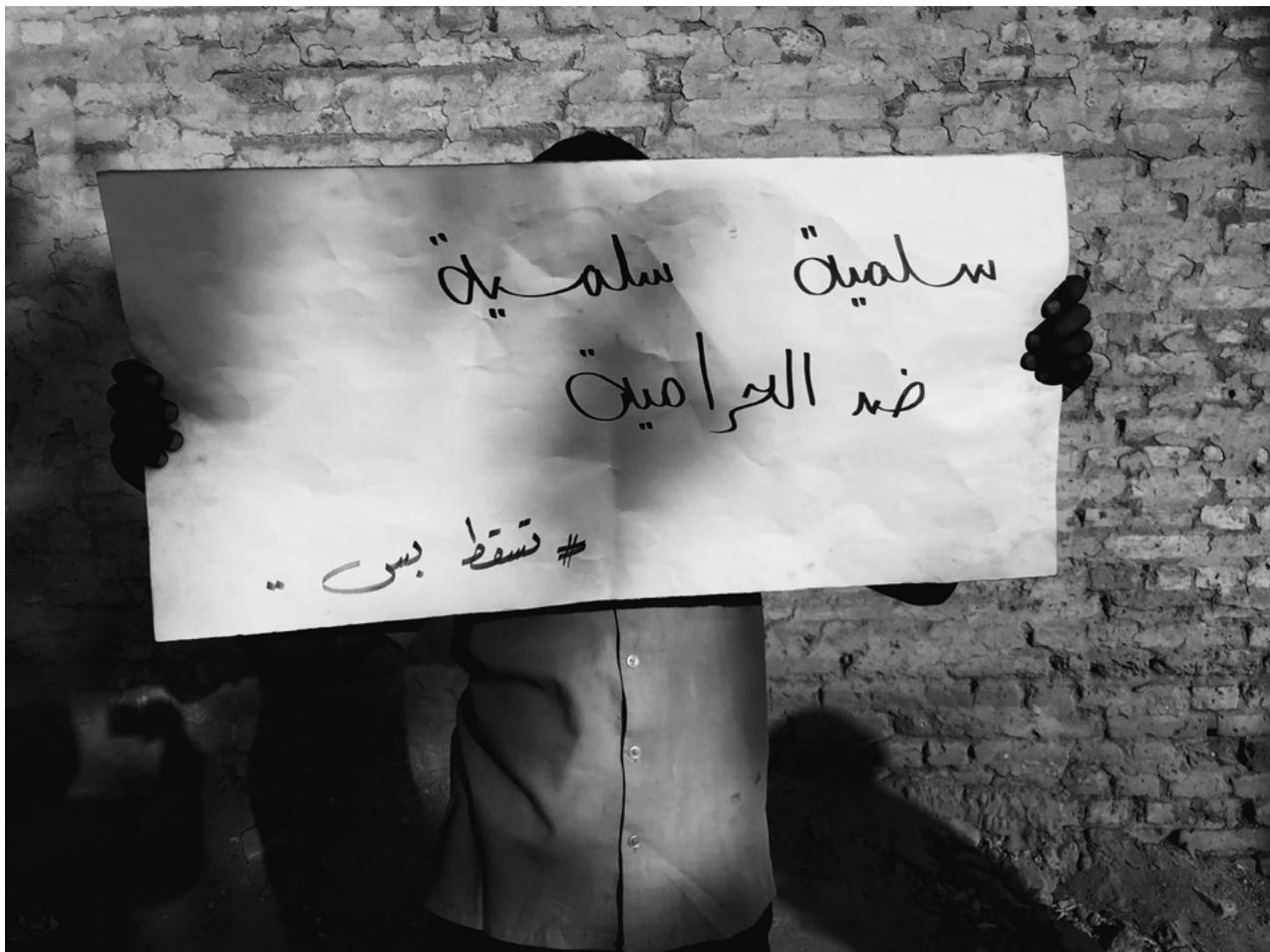
Quant aux slogans qui, au début du *sit-in*, exhortaient l'armée à soutenir les révolutionnaires, ils ont disparu après le positionnement partiel de la junte, pour réapparaître le jour du démantèlement du *sit-in* sous la forme de « L'armée est celle du Soudan / L'armée n'est pas celle des *kaizan* ». Lorsque l'armée n'a pas protégé les révolutionnaires, ce même slogan a été inversé: « L'armée est celle des *kaizan* / L'armée n'est pas celle du Soudan. » Enfin, le slogan « Liberté, paix et justice / La révolution est le choix du peuple » a fait sa réapparition lors du cortège du 30 juin 2019 ■



Metche Jafaar, Shambat, Khartoum 18 décembre 2018. Deux écolières portant une pancarte «Aligne tes soldats comme bon te semble. Cette nuit, la chute, c'est tout». Enfants et étudiants délaissaient les cours pour aller manifester, souvent à l'insu de leurs parents.



Metche Jafaar, Shambat, Khartoum 6 janvier 2019. Reem, 27 ans, réalisant des pancartes pour l'une des premières manifestations du soulèvement populaire. Le simple fait de porter des pancartes dans les rues faisait courir le risque d'être arrêté. Les manifestants décidèrent finalement d'imprimer des feuilles au format A4, faciles à transporter et à disposer.



Metche Jafaar, sur la pancarte:

«*Silmiya silmiya, diid alharamiya*»

(Pacifique, pacifique, à bas les corrompus).



Ahmed Ano

Tasgot bass!¹: ce slogan résume à lui seul toute une vie d'oppression, d'intimidation, de faim, de fatigue, de dépression, de congestion, de frustration, de chômage, de tentative pour effacer l'identité soudanaise, de propagation du favoritisme, d'écarts entre les classes sociales et d'impuissance à récolter le fruit de ses efforts.

Le clientélisme a asséné le coup de grâce aux institutions de l'État. Sous le régime d'Omar el-Béehir, les seules qualifications véritablement requises pour occuper un emploi étaient celles-ci : faire allégeance au régime et exécuter l'agenda du Parti du Congrès national au pouvoir, qui est en fait le nom autrement dit celui des Frères musulmans qui ont instrumentalisé la religion pour masquer la corruption et le favoritisme.

Plus grave encore, les besoins de sa jeunesse ont été ignorés par le gouvernement qui ne lui a proposé qu'une mascarade d'éducation teintée de bigoterie islamiste. Les enfants de cette génération se sont vus inculquer une culture partisane frelatée dans des camps de conscription forcée. En somme, le régime déchu a incarcéré les jeunes dans une prison aussi vaste que le territoire du pays. Il a essayé de les isoler du monde en fermant les théâtres, les cinémas et les centres de jeunesse, en négligeant les centres culturels et sportifs et en réduisant les fonds alloués à l'éducation, qui représentaient moins de 2 % du budget de l'État. L'inflation aidant, le taux de chômage des jeunes a augmenté. La corruption ayant gangrené les institutions de l'État a accentué la paupérisation de la population, avec, pour corollaires, l'ignorance, la maladie et le décrochage scolaire.

¹ Littéralement « Tu chutes, basta! » ou, traduction dynamique : « La chute, c'est tout! ». (NdT)

Quiconque ne soutenait pas la politique du régime était considéré comme un ignorant, un traîne-savates, voire un gueux dans certains cas.

Le fossé s'est creusé entre la jeunesse et le régime à cause de l'incapacité de celui-ci à répondre aux exigences de l'époque contemporaine et à se mettre au diapason du monde, à tel point que certains membres du parti au pouvoir ont reconnu au cours de leurs réunions secrètes — divulguées le 17 janvier 2020 sur la chaîne d'information *Al-Arabiya* sous le titre « Les Grands secrets » — que leurs propres enfants avaient rejoint le soulèvement (*hirak*). Des vidéos exhortant la jeunesse à se révolter ont ainsi été relayées par des enfants de ministres, par exemple la fille de celui de l'Assurance et du Développement social, Widâd Yacoub. Ce fut donc la révolution de toute une génération contre la tyrannie et les préceptes fallacieux. Rejetant la médiocrité du présent, elle s'est démarquée des autres générations en adoptant des codes et symboles spécifiques dans sa façon de vivre, de parler et d'appréhender la réalité. Elle a aussi inventé sa propre musique et ses propres chansons dans des lieux de ralliement, par exemple, la rue du Nil, les espaces ombragés des quartiers ou chez les *sitât al-shây*².

² *Sitât al-shây*, litt. « les Dames du thé » : nom donné aux femmes qui vendent du thé, mais aussi du café, des jus de fruits et d'autres boissons chaudes. Après avoir attiré initialement des vieilles femmes pauvres et ayant fait peu d'études, ce petit métier est devenu attrayant pour les jeunes filles instruites, parfois titulaires d'un diplôme universitaire. La pauvreté qui s'est aggravée au Soudan à la suite des guerres civiles, des vagues de sécheresse et de désertification et de l'immigration intensive en provenance des pays voisins, en particulier l'Éthiopie et l'Érythrée, a fait de cette profession — respectée socialement et tolérée par les autorités locales — un gagne-pain et un véritable phénomène observable non seulement à Khartoum, mais aussi dans plusieurs villes soudanaises. (NdT)

Ces jeunes ont encore formé des microcommunautés — des groupes WhatsApp, Facebook et Instagram — pour partager leurs expériences. À ce propos, il convient de reconnaître que les réseaux sociaux ont considérablement contribué à diffuser la conscience révolutionnaire, le désir de changement et les appels à rejoindre les cortèges qui s'ébranlaient à treize heures. Le top départ était donné par les youyous des femmes qui encourageaient les révolutionnaires à rester fermes et impavides. Les gens se rassemblaient de manière organisée dans des lieux de rendez-vous désignés à l'avance, mais les cortèges ne se mettaient en marche qu'au signal des youyous, et avec une telle détermination que la chute était inéluctable.

Le slogan spontané, vif et imposant « *Tasgot bass!* » (La chute, c'est tout!) traduit le désappointement, la dépression collective et la frustration. Il signifie : vous êtes récusé, même si vous corrigez l'erreur. Vous êtes rejeté et indésirable. Cette formule lapidaire est forgée de deux mots. Composé de seulement six lettres, « *Tasgot* » signifie, choir, tomber par terre. Quant au mot « *bass* », familier au Soudan et dans certains pays arabes, il est décisif, irrévocable, n'admet point de palabres ; il signifie : ça suffit, c'est assez, basta!

Acéré comme une épée, c'est un slogan qui tranche le mince fil qui reliait les jeunes au système. Ce cri grondant et rugissant a été adopté par tous sans exception, petits et grands, femmes et hommes. Tout le monde criait à l'unisson « *Tasgot bass!* », qui sonnait comme « Dégage » ou « Quitte ce poste ». Slogan percutant et facile à prononcer, y compris par les dirigeants du régime. Témoin le célèbre entretien au cours duquel Ali Othman Taha, vice-président du Soudan et président du Congrès national, après avoir déclaré que « le régime [était] protégé par des brigades de l'ombre », a reconnu

que les jeunes criaient « *Tasgot bass!* ». « Mais, qu'advient-il après le renversement ? Je pense que vous allez tous sombrer au fond du précipice », conclut-il.

Tous les Soudanais, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, clamaient *Tasgot bass!* Le gouvernement de la faim... *Tasgot bass!* Le gouvernement de la junte... *Tasgot bass!* Le gouvernement de l'oppression... *Tasgot bass!* Le gouvernement de l'humiliation... *Tasgot bass!*

La chute officieuse du régime est survenue le 6 avril, lorsque tous les contestataires ont afflué vers le siège des forces armées pour les exhorter à mettre fin aux massacres insoutenables des révolutionnaires. Malgré ce grand rassemblement autour du QG militaire, le général Ahmed Awad Ibn Auf, nommé à la tête du Conseil militaire de transition, n'a pas accédé aux revendications des révolutionnaires. Au contraire : les tentatives d'intimidation des protestataires et les tirs meurtriers de snipers sur les jeunes se sont poursuivis. D'où l'émergence d'un célèbre slogan spontané, inspiré par la gravité de la situation : « Qu'il chute ou qu'il ne chute pas... Nous ne bougeons pas (*sabinna*) ! » Au début, je n'ai pas compris le sens de ce slogan, jusqu'à ce que des jeunes m'expliquent que la *sabba* (coulée) désigne le béton nécessaire pour couler les fondations des bâtiments. Les jeunes resteront donc « cimentés » sur place et ne bougeront pas d'un iota avant la satisfaction intégrale de leurs revendications. Tel fut l'appel spontané, observé par tout le monde sur le *sit-in* devant le QG militaire.

Le 11 avril 2019, après la destitution officielle du président Omar el-Béchir par l'armée, les révolutionnaires ont rejeté Ibn Auf — qui avait officiellement déclaré qu'il protégeait le régime. Il n'avait commencé à les protéger que cinq jours après la mobilisation, jours qui ont vu tomber plusieurs martyrs. C'est alors qu'un slogan

spontané, inspiré par la situation, a été lancé : « Ils ont destitué Widâd pour investir Amânî / comme il a chuté, il chutera de nouveau ». Sachant que Widâd est l'épouse d'Omar el-Béchir, et Amânî, celle d'Ibn Auf, le sens est clair : un dictateur en remplace un autre ! Sous la pression de la rue, Ibn Auf finit par démissionner et, le 12 avril, le général Abdel Fattah Abdelrahman al-Burhan lui a succédé à la tête du CMT.

Le *sit-in* (« al-Qiyada », du nom de la rue où se trouve le ministère de la Défense) incarnait l'utopie de la cité idéale qui peut perdurer *ad vitam aeternam*. Les révolutionnaires y ont créé et forgé les ingrédients de leurs rêves, symbolisés par la non-violence, en présence de toutes les composantes sociales et ethniques du peuple soudanais. Ils y ont fondé leur école pour les enfants des rues et leur cantine pour nourrir les affamés. Le périmètre du *sit-in* était le refuge des sans-abri, la clinique des malades. Une bibliothèque et une scène de théâtre y ont été installées. Les arts, les créations, les graffitis, la peinture, la poésie et la musique y étaient en pleine effervescence. Sur la *Qiyada*, les chrétiens soudanais montaient la garde et sécurisaient la prière communautaire du vendredi, offrant l'image la plus étincelante de la tolérance religieuse et du rejet du confessionnalisme comme de la criminalisation de l'Autre. Les dons en nature, notamment de matières premières alimentaires et de médicaments, étaient incommensurables. Ils affluaient de l'extérieur comme de l'intérieur du pays et permettaient de couvrir les besoins élémentaires et de prodiguer des soins aux blessés.

Durant le ramadan, les gens venaient rompre leur jeûne avec les *sit-inners*. Nul n'était jugé sur son apparence ou son aspect extérieur. Les Soudanais ont fait fi de la méfiance vis-à-vis d'autrui pour se préoccuper des affaires publiques.

« *Tasgot bass!* » a été précédé d'un autre slogan, « *Silmiya! Silmiya! Didd al-harâmiya* » (Paisible et pacifique, contre les voleurs !), qui montrait la détermination à ne pas donner de prétexte aux forces de sécurité pour recourir à la violence au motif que les contestataires auraient été des casseurs et des barbares.

Or, cette fausse accusation avait été portée en 2013 par le régime après qu'il eut lâché des gangs et des malfrats dans la rue pour qu'ils saccagent et incendient des biens publics, tels que les stations-service, et des biens privés, comme les voitures et les magasins. Il en avait naturellement imputé la responsabilité aux protestataires. Dès lors, de sang-froid, il avait fait ouvrir le feu. En quelques jours, plus de deux cents Soudanais et Soudanaises, dont un grand nombre de collégiens, de lycéens et d'étudiants, avaient été tués.

Les protestataires ont bien retenu la leçon : ils se sont efforcés de rester pacifiques jusqu'au bout face aux forces de sécurité du régime. Ceci en dépit du meurtre de nombreux manifestants, tels que le martyr¹ de la ville d'Atbara en décembre 2018, l'étudiant Mahjoub al-Taj², le médecin Bâbakr³, le diplômé al-Fâtih al-Namîr⁴

1 Il s'agit de Târiq Ahmad 'Ali 'Abd al-Galîl, étudiant à Polytechnique, abattu d'une balle dans la tête le 21 décembre 2018. (NdT)

2 Étudiant en deuxième année de médecine à l'université al-Râzî, arrêté lors des manifestations du 24 janvier 2019 et mort sous la torture. (NdT)

3 Bâbakr 'Abd al-Hamîd, médecin à l'hôpital Royal Care à Khartoum. Il soignait des manifestants blessés lorsqu'il a été abattu d'une balle dans la tête, le 17 janvier 2019. (NdT)

4 Al-Fâtih 'Umar al-Namîr, étudiant en cinquième année à Polytechnique, victime d'une balle dans l'œil lors des manifestations du 17 janvier 2019 dans le quartier de Burri. Il décéda à l'hôpital Royal Care quatre jours plus tard. (NdT)

et ‘Abd al-‘Azim¹, tous tués à Khartoum, avec de nombreux autres, entre janvier et février 2019, alors qu’ils n’étaient pas armés.

L’unification, la simplicité et la force des slogans ont grandement contribué à fédérer les manifestants et à fixer les objectifs. Celui qui synthétise toutes les revendications, qui représente les piliers des droits de l’homme, est sans doute « Liberté... paix... justice. La révolution est le choix du peuple ».

Les slogans et les cris de la révolution soudanaise découlent des bienséances, de l’éthique et des valeurs morales des Soudanais. Leur révolution a été qualifiée de pacifique, contrairement à d’autres révolutions qui se sont déclenchées par la suite dans la région, notamment au Liban où, en fait de slogans, ont été proférées des insultes déshonorantes à l’encontre des politiciens et de leurs familles.²

Le *sit-in* de la *Qiyada* incarnait un message d’espoir : l’utopie de la cité idéale dont rêvait la jeune génération ■

Hind Mahmoud Yousif Hussein

¹ ‘Abd al-‘Azim Abū Bakr ‘Umar, âgé de vingt-quatre ans, abattu d’une balle dans la rue al-Arba’in à Omdourman, lors des manifestations du 24 janvier 2019. (NdT)

² Un article, publié le 21 octobre 2019 sur le site de France 24 sous le titre « Les manifestations libanaises : des slogans, des cris et des insultes qui n’accouchent pas d’un leader », documente les injures et les mots ignobles qui ont été alors utilisés.

Écris en rouge¹

Écris en rouge que tu sois au palais
Protégé par un président qui n’a jamais eu de cahier
Un militaire qui ne sait même pas lire l’alphabet

Écris, écris, écris et publie au journal Eldar!
La révolution et l’armée de libération
sont nos espoirs
On a tous juré de résister du matin au soir

On acclame la révolution à Labdou.
On chante à Abougamra avec vous
On se retrouve tous unis à Sandou

Écris, écris, écris, écris!
L’espoir, c’est que l’on se retrouve tous réunis.
Notre pays sera bien construit
La loi sera respectée, c’est promis.

Écris, écris, écris, écris et ne regrette rien!
Avec la liberté, la paix et la justice,
on renforce nos liens

On ouvre des écoles et des hôpitaux
On danse et on sera tous heureux
On va tous chanter que nous sommes soudanais
On récolte des mangues et on prépare le café
Écris, écris, écris, écris et dis-le à voix haute
On partage le pouvoir, le coton, le pétrole
et tous nos produits

¹ Poème révolutionnaire anonyme traduit par Aamir Bashir, doctorant en sciences du langage et didactique du FLE à la Sorbonne.



Osama Abu Zied, 22 mai 2019.

Le texte indique: « Un révolutionnaire d'Omdurman ». (NdE)



Metche Jafaar. Portrait-charge d'Omar el-Béchir.

Le texte dit «#La chute point-barre!», un des slogans-phare de la révolution.



Duha Mohammed, 12 avril 2019. Ce jour-ci, Ibn Aouf remplace Omar el-Béchir. Un vendeur de bougie du *sit-in* dispose sur son stand ambulant une pancarte sur laquelle on peut lire: «#1 il a chuté! #2 qu'il chute!» (en visant Ibn Aouf).



Mohamed Keeta, 11 avril 2019.



Mohamed Keeta, 31 mai 2019.



Mohamed Keeta

Mohamed al-Hassan Salem Humaid¹, le poète de la patrie, continue depuis le *barzakh*² à guider la révolution du 19 décembre et d'accompagner sa marche vers la victoire. Révolution et poésie se ressemblent, ô combien, dans leur rejet normatif de tout ce qui est prédominant, coutumier et prévisible. La vraie poésie est en soi une révolution poétique, et la révolution, de par son essence même, est une poétique vitale.

La poésie transcende l'esthétique archaïque et dominante et, comme l'a souligné Adonis, reflète une contestation de la vie et du système qui l'enracine. La révolution se fait poésie dans sa rupture stupéfiante et subite avec la laideur et la médiocrité. C'est une épopée poétique, existentielle et esthétique. Les cortèges qui s'élançaient à heures fixes, suivant un itinéraire prédéterminé, n'avaient-ils pas un côté poétique? L'expression « Il est treize heures à l'heure de la révolution » ne sonnait-elle pas comme un vers? L'instant décisif où le cortège devant le quartier général des forces armées a mué en *sit-in* n'était-il pas un moment poétique?

La révolution soudanaise, qui est une épopée de longue haleine, fut témoin de moments au cours desquels la mort a pactisé avec l'éternité. La mort n'est pas la fin de la vie, c'est encore la vie. Mohamed Hâshim Mattar³ n'a-t-il pas accédé à l'éternité lorsqu'il a été mortellement touché par des tirs, alors qu'il tentait de sauver

une *kandaka*⁴ de la mort? Dans l'un de ses tweets, il disait de manière poétique: « Je peins le ciel en bleu » et le bleu sied à merveille à la poésie. Et 'Abd al-'Azîm⁵ — « stature altière, droiture et noblesse », comme l'a qualifié Mahjoub Sharif⁶ — n'avait-il pas quelque chose de lyrique en affrontant la mort avec hardiesse?

La vie et la mort se sont donc entremêlées et ont permuté. Aussi, les martyrs ont ressuscité, les *kandakas* ont ressurgi du grand livre de l'Histoire et Humaid est arrivé pour guider la révolution, brandissant son slogan phare « Liberté, paix et justice ». De son épopée lyrique au souffle long ont émergé d'autres slogans: « Liberté, paix, justice »; « Ô raciste et arrogant / tout le pays est Darfour »; « Paisible et pacifique, contre les voleurs! » Et le peuple insurgé de répéter derrière le poète: « Liberté... paix... justice. La révolution est le choix du peuple. » La poésie de Humaid a rythmé les chants de la révolution et de la jeunesse qui connaît ses poèmes par cœur. C'est le talent de Humaid qui a rendu possible la fusion entre poésie et révolution dans un même creuset d'où ont jailli slogans, graffitis et dessins.

« Ô Humaid, lève-toi! ». Qui peut transformer l'utopie en vérité et les rêves en réalité, comme cela s'est produit devant le QG de l'armée, si ce n'est la révolution

1 Mohamed al-Hassan Salem محمد الحسن سالم, *alias* Humaid حميد حميد (1956-2012): poète soudanais engagé d'une grande renommée. (NdT)
 2 *Barzakh* برزخ: Dans la croyance musulmane, terme qui signifie littéralement « entre-deux » et désigne l'espace situé entre le monde et l'au-delà où les morts attendent la résurrection. (NdT)
 3 Mohamed Hâshim Mattar محمد هاشم مطر: ingénieur soudanais de vingt-six ans, diplômé de l'université Brunel de Londres, activiste, tué au cours de la dispersion du *sit-in*, le 3 juin 2019. (NdT)

4 *Kandaka* كندكة, dérivé de candace, titre qui désigne les souveraines nubiennes du royaume de Koush. (NdT)

5 'Abd al-'Azîm Abû Bakr 'Umar عبد العظيم أبو بكر, âgé de vingt-quatre ans, exécuté d'une balle dans la rue al-Arba'in à Omdourman lors des manifestations du 24 janvier 2019. (NdT)

6 Mahjoub Sharif 1948-2014 (محجوب شريف), surnommé « Poète du peuple » ou parfois « le Neruda soudanais ». Militant maintes fois emprisonné sous différents gouvernements soudanais. Depuis plusieurs décennies, ses poèmes en dialecte soudanais glorifient l'identité nationale, expriment la lutte pour la liberté et la démocratie, et s'inspirent des souffrances et des espoirs des petites gens. (NdT)

et la poésie? La république du *sit-in* de la *Qiyada* ressemble véritablement à la *République* de Platon — au sens d'un pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux — et à la Commune des utopistes basée sur le don et la distribution des richesses. Les sentinelles souriantes chargées de sécuriser cette république accueillent les arrivants au cri de: « Mains en l'air! Vous allez être fouillé avec gentillesse. »

Cette république a vu les poètes ressusciter pour descendre sur le lieu du *sit-in*. Mahjoub Sharif, Humaid et Abu Dhar al-Ghifari¹ sont venus rejoindre Azhari², al-Qaddal, Othman Bichri³ et les jeunes poètes révolutionnaires afin de concocter ensemble les hymnes, les slogans et les chansons du *sit-in*. « Ammouna », « Noura », « l'oncle Abdel-Rahim » et « al-Surra bint 'Awad al-Karim »: tous ces poèmes de Humaid étaient scandés sur les barricades. Les héros et les martyrs sont également venus: Taharqa⁴, Hazza⁵, Babiker⁶, Abdel Salam Kisheh⁷ et leurs compagnons.

1 Ismaïl Abdallah al-Hassan المدّون إسماعيل عبد الله الحسن ود *alias* Abu Dhar al-Ghifari أبو ذر الغفاري: poète disparu en octobre 1989 dans des circonstances non élucidées. (NdT)

2 Poète engagé, né en 1954. (NdT)

3 Othman Bichri عثمان بشري: sa langue mêle le soudanais à l'arabe classique. Il est surnommé « l'Être cellulaire » en référence au titre de son premier recueil *L'Organisme cellulaire*, édité au Caire en 1994.

4 Pharaon de la xxv^e dynastie et roi de Napata, de -690 à -664. (NdT)

5 Hazza Ez al-Din Gaafar هزاع عز الدين جعفر: Soudanais de dix-sept ans, abattu le 25 septembre 2013 lors des manifestations pacifiques contre la cherté de la vie. (NdT)

6 Babiker 'Abd al-Hamid بابكر عبد الحميد: médecin à l'hôpital Royal Care à Khartoum. Il soignait des manifestants blessés lorsqu'il a été exécuté d'une balle dans la tête, le 17 janvier 2019. (NdT)

7 Abdel Salam Kisheh عبد السلام كشة: étudiant en droit de vingt-cinq ans, abattu le 3 juin lors de la dispersion du *sit-in*. (NdT)

Les chanteurs Wardi⁸ et Mustafa Sid Ahmad⁹ sont venus « comme tous les oiseaux migrateurs qui soupirent toujours après leurs nids ». Ils ont tous chanté sous le ciel de la *Qiyada*, constellé des lumières des écrans des *smartphones*. Ils chantaient des slogans à s'en époumoner: « Ô peuple, que ta révolte soit attisée! »; « Nous le reconstruirons [*le pays*] »; « Nous nous dressons contre ceux qui volent le fruit de notre sueur »; « Le sang du martyr est mon sang et la mère du martyr est ma mère »; « La balle ne tue pas, c'est le silence qui tue. »

Humaid était la figure de proue de ces assemblées. Et quand al-Qaddal l'exhortait: « Ô Humaid, lève-toi! Regarde toutes ces créatures durement éprouvées. Essuie tes larmes », il s'est assuré que sa prophétie s'était bien réalisée et il a dirigé les hymnes, les slogans et les chansons. Azhari a résumé cela en disant:

« Ô vous qui comme Humaid êtes éclairés
Nous ne nous sommes jamais inclinés
Ni laissé écraser par les chevaux ennemis
Pour nous guider, nous l'avons choisi
Il ne s'est jamais égaré. »
C'est ainsi que Humaid a été le chef de file
des poètes à la *Qiyada*.

Yasir Awad Abdalla Eltahir

8 Mohammed Othman Hassan Wardi محمد عثمان حسن وردى (1932-2012): chanteur et compositeur des plus remarquables. Membre du Parti communiste, son engagement lui a valu plusieurs séjours en prison et un exil volontaire de treize ans au Caire. Il est l'auteur de nombreuses chansons sur la liberté et la révolution. (NdT)

9 Mustafa Sid Ahmad al-Magbul مصطفى سيد أحمد المغبول (1953-1996): compositeur-chanteur né à Wad Sulfab dans le centre du Soudan et mort en exil au Qatar, au terme d'une longue maladie. (NdT)



Metche Jafaar, Shambat, Khartoum, 21 mars 2018. Peinture sur le mur d'une maison représentant la lutte et les combats pendant la révolution. Ces maisons faisaient l'objet d'attaques régulières de la part des services de sécurité et de renseignements.



Sari Omer, 2 juin 2019. La dernière nuit des «protecteurs du *sit-in*» avant sa fin le lendemain.
Ce «protecteur», debout, suit les nouvelles depuis son smartphone.

L'implication des artistes sur le *sit-in* montre l'importance de la culture dans la société soudanaise, tant sur le plan historique que dans la vie quotidienne, même si cette dernière a été des plus difficiles durant ces trente dernières années.

Pour mieux comprendre comment les jeunes artistes ont vécu cette période, nous avons rencontré une jeune peintre — Hayat Ahmed — et un jeune peintre — Mohamed Morira. Malgré les risques encourus, ils ont souhaité contribuer à la révolution car, selon eux, aucune autre voie n'était envisageable. Cet entretien croisé souligne la multiplicité des raisons de leur engagement et témoigne de la détermination du peuple soudanais à opérer des changements. Pour ces jeunes (et pour une grande majorité des manifestants), la culture et les arts sous toutes leurs formes étaient un moyen pacifique de faire entendre leurs voix multiples mais unies dans l'exigence d'un futur plus prospère et démocratique.

Les éléments qui déclenchent leur engagement ne sont pas identiques. Mohamed et ses amis voulaient qu'à l'instar des autres professions (médecins, ingénieurs, travailleurs sociaux, entreprises) les artistes puissent apporter leur écot à ce grand mouvement populaire. Ils ont donc collecté de l'argent pour acheter du matériel grâce auquel ils sont allés peindre de grandes fresques sur les murs de la place.

Hayat, quant à elle, souhaitait participer pour montrer sa colère mais aussi son adhésion à cet événement qu'elle pressentait historique. Son seul moyen était de partager son art : elle souhaitait non pas se mettre en avant mais favoriser une expression collective, un partage de moments culturels avec les manifestants, une association des néophytes à ses créations picturales.

Le *sit-in* regorgeait de divers moyens d'expressions artistiques du politique : concerts, fresques, happening, théâtre engagé, installations, ateliers créatifs... L'esprit festif et l'ambiance conviviale, bon enfant, permettaient d'échanger et de libérer une expression longtemps contenue et contrôlée.

La religion y avait forcément une place, mais, pour ces deux jeunes artistes, elle n'était pas centrale dans les échanges, même si les expressions artistiques caricaturant les *kaizan* ou critiquant les extrémistes étaient fréquentes. « La religion n'est pas le problème, la recherche de liberté était notre combat », déclarait Hayat. Pour ces artistes, l'essentiel était de se rassembler, de créer un grand forum « laïc » entre des personnes n'ayant pas l'habitude de se croiser, privilégiant le « faire ensemble », « le dire ensemble » — selon les mots employés par Hayat —, et peu importait l'origine sociale ou géographique.

Elle et ses amis se sont attachés à échanger sur les réseaux sociaux avec les manifestants des villes du pays mais aussi de Khartoum aux origines ethniques très diverses. Nos deux jeunes artistes ont beaucoup insisté sur cet aspect. Pour Hayat, la construction collective d'un avenir meilleur passe nécessairement par ce type de moment. Si la culture, les arts et les œuvres produites constituaient le ciment de ces rencontres intergénérationnelles, interethniques et intersociales, les actions déclenchaient inmanquablement des discussions à propos de l'économie, de sa future construction, et bien sûr de la politique. Alors qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'elle ait une vision plus utopique, Hayat s'est construit un discours politique empreint d'un pragmatisme économique étonnant... mais réaliste au vu des enjeux à venir.

Pour Mohamed, la prise de conscience de la place de la culture dans la construction d'une nouvelle nation est essentielle. Il affirme que le regard des anciens sur les jeunes — et plus particulièrement les jeunes artistes — a totalement basculé pendant cette révolution. Il indique que, quelques mois après les événements, son quartier, sa communauté, voire sa famille ont totalement changé leur façon de s'adresser à lui. Son côté artiste, marginal, a en partie été gommé. Il a l'impression d'être mieux reconnu, de ne plus être perçu comme inutile. « Avant, nous confie-t-il, quand je disais que j'étais artiste, on riait. Maintenant, on vient me voir chez moi. » Conscient que le chemin sera long et parsemé d'embûches, il insiste sur le respect qui prévalait dans les échanges, les moments de partage sur le *sit-in*. Et d'affirmer que si les événements n'avaient pas eu une telle coloration artistique, le respect mutuel n'aurait pas à ce point imprégné les conversations entre les manifestants, aux convictions politiques parfois très différentes.

« La révolution est, en elle-même, une forme d'art », précise Hayat. Pour elle, la révolution a aussi changé le regard des artistes : ils ont acquis une vision plus globale de la société dans laquelle ils vivent ; ils doivent parler au peuple, adapter leur message. Ces dernières années, c'est en partie parce que les artistes ne parlaient pas aux gens que l'art avait du mal à être accepté. Hayat est persuadée que ce nouvel engouement pour la culture fera beaucoup pour la démocratie et que plus les Soudanais accorderont de respect aux œuvres artistiques, plus les relations entre eux en seront empreintes. Elle imagine qu'avec les matériaux locaux, notamment ceux qui sont issus de la récupération, de nouvelles créations artistiques verront le jour, que la fonction d'artiste sera valorisée et que des écoles d'arts seront créées.

Hayat et Mohamed précisent également que la place accordée à la culture et aux arts dans les manifestations invite, encore aujourd'hui, à la rêverie, à la construction d'un avenir meilleur, débarrassé des oripeaux dont l'ancien régime et les traditionalistes religieux souhaitaient affubler la jeunesse. Ivres de liberté, les artistes, soutenus par toutes les générations, ont su insuffler un désir de changement pour se défaire de ce joug insupportable.

Ces jeunes artistes rêvent que tout le pays — et pas seulement Khartoum où les événements ont eu le plus grand retentissement — voie fleurir une liberté d'expression sans aucune censure. Ce pays, qu'ils ne connaissent pas suffisamment, les nouveaux médias leur permettront de le découvrir dans sa totalité. En effet, ils indiquent ne disposer sur lui que de très peu d'informations, même si les réseaux sociaux qui ont joué un rôle important dans ce mouvement populaire leur en ont apporté.

Leur envie est grande. Ils se battront, voire se sacrifieront, s'ils devaient retomber dans un régime autoritaire. Ils affirment ne pas craindre la répression mais ont conscience que la route sera sinueuse, longue et dangereuse. Néanmoins, ils veulent, chacun à leur manière, continuer d'agir pour que, « marche après marche », ensemble, ils construisent une nouvelle nation où le rêve sera possible et où chacun, socialement et économiquement, trouvera sa place ■

Fabrice Mongiat



Mohamed Noureldin, 10 juillet 2019.



Ahmed Ano, Khartoum, Bahri, 29 juillet 2019. Artiste écrivant « Œil pour œil » sur un mur à l'occasion de manifestations dénonçant les exactions commises par les Forces d'intervention rapide dans la ville d'El-Obeïd.



Mohamed Noureldin, 10 mai 2019.



Fabrice Mongiat : Quelles sont, à votre avis, les raisons qui ont conduit le peuple soudanais à se révolter ?

Mohamed Musa : Les révolutions ne s'improvisent pas, ni ne sont imprévisibles. Mais elles ne sont pas le fait de la seule volonté des simples individus, ni, d'ailleurs, des plus puissants. C'est la force des circonstances, non la collusion d'intentions, qui produit les révolutions, et nul ne peut accélérer leur éruption.

Unique, la victoire de la rébellion contre le régime de Khartoum l'est notamment par le rôle qu'a joué un outil simple — internet — dans la chute d'un des plus grands dictateurs de la région. Tout comme Omar el-Béchir lui-même, rares sont ceux qui avaient imaginé qu'il pût être évincé du pouvoir.

FM : Quel a été, pour vous, la particularité de cette révolte ?

MM : Au-delà de la grande diversité de leur contexte culturel, les révolutions de tous les pays font corps avec l'art qui les perpétue de génération en génération. Tout au long de l'histoire, on a pu observer un mariage entre révolution et art, mariage qui ne doit rien au hasard : c'est, sans aucun doute, le résultat de l'interaction des composantes de la société.

Les faits politiques, l'économie et l'art interagissent. Sur une scène soudanaise extrêmement mobile, le mouvement politique rend l'individu concerné par tout ce qui l'entoure, et les artistes — qui sont eux-mêmes une partie de l'opinion publique — contribuent dans une large mesure à influencer cette opinion publique.

L'art est le moyen principal et fondamental pour les sociétés humaines d'exprimer leurs pensées, leurs peines, leurs demandes et leurs aspirations. Que l'on songe à la danse, à la musique, au chant ou à la peinture murale, l'art, de tout temps, est l'outil d'expression majeur

des rassemblements humains et exerce une influence notable sur les mouvements ou révolutions. Les militants de la révolution soudanaise ont été réprimés par les balles et ont été poursuivis jusque dans leurs maisons. Avec leur art pour seule arme, ils n'en ont pas moins campé sur la place de la *Qiyada*, devant le commandement général des forces armées.

FM : Pourquoi l'art occupe-t-il une place si importante dans cette révolution ?

MM : Depuis 1989 et son « coup d'État blanc », le gouvernement des islamistes ayant renversé le troisième régime démocratique soudanais a rejeté les arts, cultivé l'ignorance, tourné le dos à la culture et cherché à l'effacer dans la société.

Entre autres nombreux « faits d'armes », il s'est appliqué à détruire les réalisations artistiques les plus immédiatement accessibles que sont les monuments commémoratifs et les statues. Depuis lors, l'hostilité et la méfiance entre le régime et les artistes ont été des plus vives jusqu'à la chute du premier en avril 2019.

FM : Que voulaient exprimer les artistes sur *Qiyada* ?

MM : Sur les *sit-in* à Khartoum, mais aussi dans les autres villes du pays, ils ont dit leur colère à travers leurs créations, notamment les peintures murales. Le régime d'Omar el-Béchir est resté sourd à leurs messages, aux véritables aspirations de la révolution populaire. Au nom de sa vision biaisée et illusoire du Soudan et de ses populations, il a mené une sanglante bataille dont la première victime a été l'identité de notre pays. Il le coupait de son histoire complexe et brillante, des prestigieuses civilisations, de ce creuset des arts et de la culture dont il est issu ■



Mujahid Abu Algassim Awad, 18 avril 2019.



Issam Hafiez. Les manifestants et les étudiants des Beaux-Arts ont réalisé une immense « fresque » dont témoignent peu de photographies et dont l'original a probablement été détruit. (NdE)



Mohamed Noureldin, 20 avril 2019.



Metche Jafaar. Les enfants et les jeunes des quartiers construisaient et tenaient les barricades. Celui-ci participe au mouvement en construisant la sienne. (NdE)

À partir du moment où le Conseil militaire de transition (CMT) épargne le *sit-in*, les barricades peuvent être considérées comme des frontières entre deux États engagés dans un processus transitoire de réunification. Objet de négociations politiques menées entre les représentants du *hirak* et le CMT, cette réunification repose sur la reconnaissance mutuelle de la légitimité et de la souveraineté de l'autre, sur la volonté de travailler ensemble à la mise en œuvre des revendications de la révolution en matière de justice et de liberté, à l'instauration d'un État de droit et à la formation d'un nouveau gouvernement œuvrant en ce sens.

À chaque fois que les parties échouent à s'entendre et que surviennent des malentendus, des conflits d'intérêts, une tentative d'hégémonie, une minimisation du rôle de l'autre partie, une escalade verbale ou une surenchère des menaces, les alentours des barricades sont aussitôt le théâtre d'échauffourées, d'incriminations mutuelles, voire de nouvelles violences.

La fréquence des affrontements autour des barricades est directement proportionnelle à la baisse de confiance entre les révolutionnaires et le CMT. Certains membres des forces régulières affichent ainsi leur irritation lorsque les contestataires tentent de vérifier leur identité. Je fus témoin d'une algarade entre les gardiens d'un barrage filtrant et un individu qui prétendait appartenir aux forces armées, alors qu'il ne portait pas d'uniforme militaire et que la plaque de d'immatriculation de sa voiture ne correspondait pas à celle d'un véhicule militaire. L'individu refusait de décliner son identité et voulait forcer le barrage sous la menace de son arme, provoquant l'ire des jeunes chargés de surveiller le barrage et bien déterminés à l'empêcher de passer. Sur ces entrefaites,

des centaines de *sit-inners* ont afflué sur les lieux de l'incident. Puis des membres des Forces de soutien rapide, dirigés par un officier, sont arrivés et ont intimé au récalcitrant l'ordre de retourner d'où il venait.

Autre incident récurrent : chaque fois que les forces armées tentent de démanteler des barricades, les révolutionnaires s'empressent de les rehausser, voire de les renforcer et de les multiplier pour barrer d'autres passages. Comme si le déni de leur souveraineté les conduisait à repousser les frontières de leur État, autrement dit à élargir le périmètre du *sit-in* en bloquant de nouvelles routes, de nouveaux ponts.

Le huitième jour de ramadan

L'escalade est à son comble le huitième jour du mois du ramadan, lorsque d'autres routes et ponts sont fermés à la circulation et que de nouveaux barrages sont érigés sur de nombreuses routes principales dans différents quartiers de Khartoum.

Des heurts éclatent alors entre les contestataires et des membres des forces armées, dont l'identité n'a pas été clairement établie. Ces derniers font délibérément usage des armes, tuant sept manifestants et en blessant près de deux cents. Les tirs, commencés à dix-neuf heures, se poursuivent jusqu'à vingt et une heures. Jusqu'à deux heures du matin, des cortèges affluent de la plupart des quartiers de Khartoum pour sécuriser le *sit-in*.

Sitôt que la légitimité de l'une des deux forces en présence est remise en cause on assiste à une recrudescence de la violence aux abords des barricades. Celles-ci forment comme des frontières entre États voisins dont la rivalité sur le terrain est suspendue à leurs relations diplomatiques.

Barricades intellectuelles et rhétoriques

La vie des barricades fluctue largement en fonction des discours qui s'abattent sur elles et des postures qu'arborent ceux qui les tiennent. Ainsi entend-on, depuis les sphères du pouvoir, dénigrer le *sit-in* et fustiger les pratiques soi-disant « inacceptables » qui y auraient cours : la révolution aurait atteint ses objectifs, elle serait donc à présent confisquée par les négociateurs du mouvement, soi-disant clivants et opposés à la charia... De tels propos sont de nature à désenchanter les manifestants, à les décourager d'aller sur le *sit-in* et, s'ils y sont, à y demeurer plus longtemps. Mais, à l'inverse, plus ces arguments sont réfutés, plus les postures de ceux qui les avancent sont dénoncées, plus la révolution paraît menacée par les nombreuses factions qui tentent de la détourner à leur profit, de la mater ou d'imposer leurs vues partisans contre la volonté du peuple, et plus les manifestants sont galvanisés, exaltés, portés à défendre leur *sit-in*. Les barricades physiques, inscrites sur le terrain, sont tout aussi intellectuelles et rhétoriques. Les discours qui y dominent déterminent la sécurité qui y règne.

Concepts et symboles associés aux barricades

En l'occurrence, qui sécurise qui ? Alors que l'ancien système oppressif inoculait de la peur dans le cœur des révolutionnaires, ceux-ci éprouvent désormais un vrai sentiment de sécurité au pied des barricades. Pour eux, « la sécurité a prévalu en l'absence de l'appareil de sécurité ». Le nouveau principe de sécurité que traduit ce dicton s'avère opérant aux *checkpoints* où les personnes qui entrent

dans le *sit-in* consentent volontiers à se faire régulièrement fouiller : ils échangeant sourires, compliments et marques d'estime avec les préposés au contrôle. Quiconque s'offusque d'être fouillé et refuse d'obtempérer se heurte aux gardiens des barricades que les manifestants à proximité s'empressent de venir soutenir, soupçonnant le récalcitrant d'être inféodé au régime et à ses services de sécurité. Aux *checkpoints*, les gardiens s'écrient : « Mains en l'air ! Vous allez être fouillé avec gentillesse. » Ou bien : « Celui qui refuse d'être fouillé est un *koz* » (un Frère musulman). Quant au nouveau principe de sécurité, qui tourne le dos à la pratique courante de protéger non pas le peuple mais, contre lui, les seuls dignitaires du régime, il s'énonce comme suit : « Nous nous sécurisons mutuellement contre toute menace extérieure, y compris contre les services de sécurité et les forces contre-révolutionnaires. »

Il faut noter ce point essentiel : entre l'État et les différentes composantes de la société soudanaise, la frontière, au fil du temps, est plus ou moins marquée suivant l'intensité des conflits qui les opposent et la profondeur de l'insécurité ambiante, suivant le degré de la violence déployée par les gouvernants et l'ampleur des sacrifices consentis par les opposants. Il faut aussi rappeler que cette révolution est perçue comme un couronnement : plusieurs révolutions l'ont précédée et, avec elles, toutes les souffrances déjà endurées par leurs artisans. Les barricades dressées sur la place du *sit-in* se superposent ainsi aux barricades passées et fusionnent avec elles pour protéger le rêve qui, d'hier à aujourd'hui, habite toutes les composantes de la société : celui de voir advenir un État différent. Chacune des tentes installées dans la zone du *sit-in* incarne ce rêve, ainsi que la somme des aspirations, des espérances et des douleurs, passées et actuelles, qui le nourrissent.

Ces tentes, tout comme les barricades, traduisent la volonté de ne pas trahir les douleurs et sacrifices passés qui ont ouvert la voie ayant conduit les Soudanais là où ils en sont à présent. Le plus grand des sacrifices est naturellement le sang des martyrs. D'ailleurs, les barricades sont souvent comparées à des arbres arrosés de ce sang; elles le sont aussi à des hommes vaillants défendant les causes de la patrie, comme dans la chanson « *Darabou al-tirs rusâs*¹ ».

Deux valeurs cardinales : la rigueur et l'égalité devant la loi

Outre qu'elles témoignent des sacrifices passés, les barricades, dans leur dimension symbolique, préfigurent le pays futur auquel aspirent les révolutionnaires et où leurs valeurs prévaudraient. Notamment la rigueur dont ils font preuve pour protéger les frontières du *sit-in* et y filtrer les entrées. Elle romprait avec les abus passés, notamment avec les traitements préférentiels réservés aux personnalités politiques influentes aux frontières routières, portuaires et aéroportuaires. En autres manifestations de cette rigueur, on peut mentionner une vidéo ayant circulé sur les réseaux sociaux et qui donnait à voir la fouille d'un des leaders de l'Association des professionnels soudanais : celui-ci était soumis aux mêmes formalités que tout un chacun.

À mesure que s'est prolongé le *sit-in* on a toutefois observé certaines entorses au principe d'égalité devant la loi. Il est vrai que les comités des barricades

ont parfois été infiltrés par des éléments peu sérieux et, même, par des membres des services de sécurité du régime. D'où, notamment, les vexations sans doute intentionnelles qu'eut à subir à un *checkpoint* l'un des plus célèbres correspondants des réseaux sociaux, le journaliste Ibrahim Abdel Rahim, *alias* Showtime, dont les photographies et les interviews ont également été souvent diffusées en direct sur des chaînes régionales de télévision.

Ce fâcheux dysfonctionnement du système de sécurité a entraîné une révision du mode de fonctionnement des comités des barricades et, en particulier, la mise en place d'ateliers de formation visant à améliorer les performances des gardiens.

La légitimité des leaders de la contestation

La légitimité des Forces pour la liberté et le changement (FLC) et de l'Association des professionnels soudanais (APS) à la tête du mouvement de protestation s'est renforcée à la faveur d'un épisode qui a vu des leaders de ces deux organisations réussir à enrayer une spirale de la violence entre, d'une part, les forces de sécurité du Conseil militaire de transition (CMT) qui exigeaient le démantèlement de nouvelles barricades et, d'autre part, de jeunes manifestants qui s'y refusaient au motif que ce serait trahir leurs camarades morts pour les défendre.

Les frictions ont vite pris un tour violent et entraîné la suspension des négociations avec le CMT qui, quatre heures durant, a fait procéder à des tirs, sans obtenir satisfaction pour autant. Ces leaders du FLC et de l'APS se sont alors employés à dissuader les jeunes

¹ « Ils ont tiré sur la barricade » : chanson triste du jeune chanteur, arrangeur-compositeur Ahmed Amin, qui a fait pleurer des millions de Soudanais. (NdT)

révoltés de se lancer dans une folle escalade et, déjà, à s'arc-bouter contre leurs barricades. Une demi-heure de discussion leur a suffi pour les convaincre qu'il était plus sage de lever celles-ci. L'épisode a, d'évidence, confirmé le rôle clé de l'APS dans la conduite du mouvement de protestation.

La portée diplomatique inattendue du *sit-in*

Il faut enfin souligner que le *sit-in* a été le théâtre de faits à portée diplomatique, en l'occurrence les visites d'ambassadeurs étrangers, notamment occidentaux, dont la fouille réglementaire, aux *checkpoints*, a donné lieu à des photographies largement diffusées. En venant au campement du *sit-in*, ces ambassadeurs ne s'appliquaient pas à eux-mêmes la consigne de quitter le Soudan qu'ils donnaient souvent aux ressortissants de leur pays lorsque leur sécurité paraissait menacée.

Surtout, leurs visites portaient témoignage au plan international de la non-violence et de la civilité du *hirak*. De plus, elles offusquaient le CMT qui — à la suite d'un voyage express d'une délégation dans la péninsule arabe [NdE] et cédant aux injonctions de l'axe saoudo-émirati — avait décidé de briser la révolution. Le CNT n'en considérait pas moins ces visites d'ambassadeurs comme des atteintes à la souveraineté nationale. Or, qui attentait à la souveraineté de qui? Qui pliait, voire se prosternait devant des puissances étrangères? Et qui avait coutume de recourir à la polémique et à l'invective dans ses relations avec nombre de puissances? ■

Tamer Mohammed Ahmed
Abd Elkreem Said Ahmed

Ali, en charge de la nourriture sur les barricades

Ali, de l'État de la Gézira, nous explique le fonctionnement de la sécurité de la place : « Nous nous connaissons tous ici. Je suis membre du Comité du *sit-in*. Notre travail s'effectue au début sur la base du volontariat, et on intervient selon nos compétences.

On résout les problèmes selon ce qu'on sait faire : certains travaillent dans les cuisines, d'autres en médecine, d'autres sur les barricades, d'autres pour l'électricité. C'est comme un nouveau Soudan.

À la chute d'el-Béehir, les comités de sécurité ont été formés conjointement par la SPA et la sécurité militaire. Puis le Comité général a été divisé en sous-comités et les choses se sont organisées.

Je suis membre du comité des barricades de la rue d'Albaldiya et suis responsable de la distribution de la nourriture. Toute personne qui travaille dans les comités doit bien se comporter, elle est écartée dès qu'elle enfonce les règles » ■

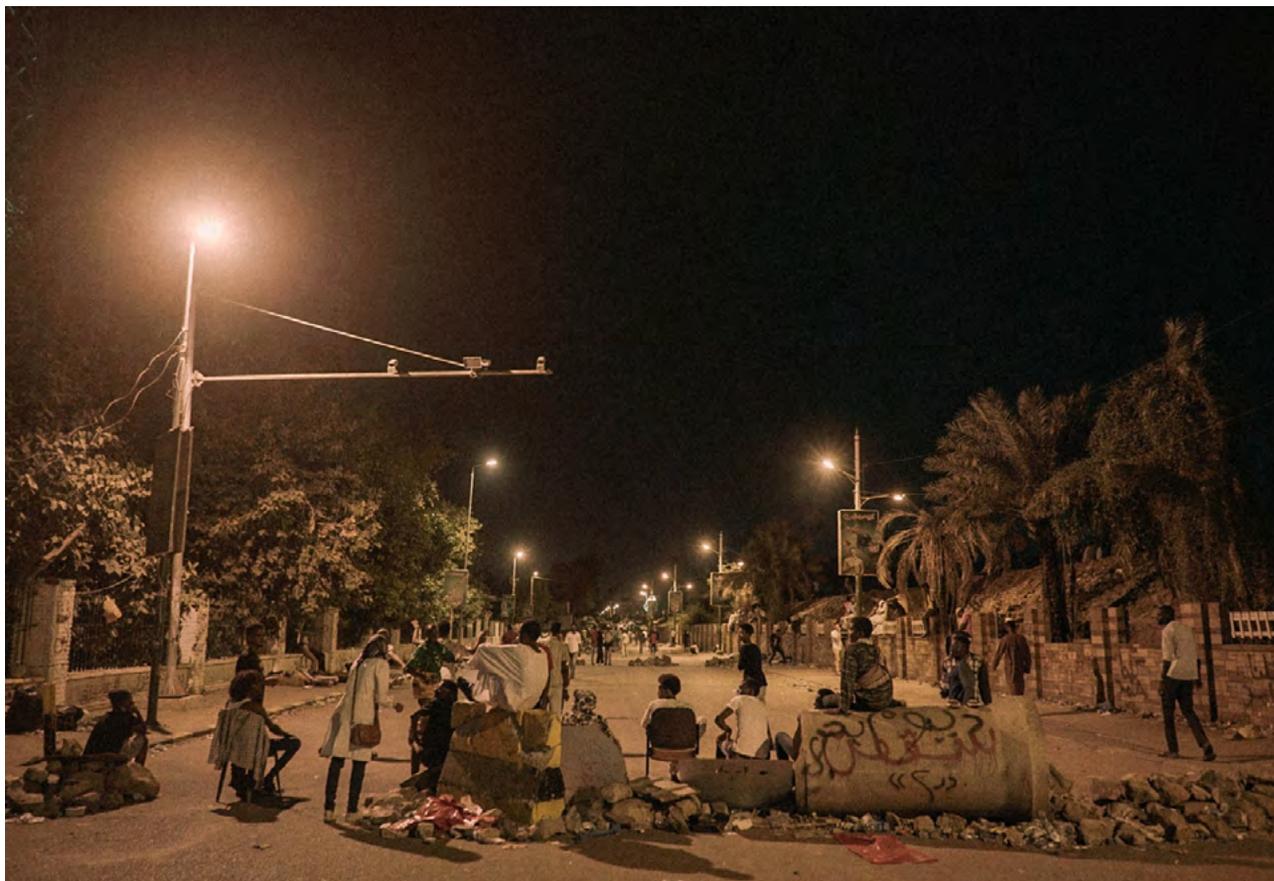
Azza Ahmed Abdel Aziz
et Jean-Luc Fauguet



Saad Eltinay, 17 avril 2019.



Metche Jafaar



Saad Eltinay, 13 avril 2019.

70

Soudan année zéro



Eythar Gubara

Selon un rapport publié en 2017 par l'Office des Nations unies contre les drogues et le crime (ONUDC), 70 % de la production mondiale de cocaïne proviendrait de la république de Colombie. Ces dix dernières années, la fabrication de chlorhydrate de cocaïne a augmenté de plus de 50 %. La Colombie est tristement célèbre en tant qu'acteur majeur du narcotrafic au niveau mondial. Son nom est également associé dans les esprits au taux élevé de criminalité organisée.

Cet article vise à aborder ce qui s'est passé dans la zone appelée Columbia «khartoumaise», située en périphérie du *sit-in* de la capitale Khartoum, à proximité du quartier général des forces armées, plus exactement au-dessous du pont du Nil Bleu, en face du fleuve, sur sa rive sud. C'est un repaire de dealers, de consommateurs de drogues et d'alcool, dont l'usage est interdit et sanctionné par le Code pénal inspiré par de loi islamique (charia). Il existait depuis longtemps, bien avant le *sit-in*, sous la forme de zones isolées, fréquentées par les amateurs de drogue et d'alcool, au vu et au su de la police. Certains manifestants et manifestantes du *sit-in* ont fréquenté ce secteur afin de consommer ces substances interdites et de s'asseoir pour siroter une tasse de thé préparée par les *sitât al-shây* (dames faisant le thé). Tout au long des manifestations, le secteur de Columbia faisait partie intégrante du *sit-in* installé devant le QG de l'armée.

La société vertueuse

La société soudanaise est connue comme étant une société conservatrice, fondée sur des us et coutumes, puritaine pour certaines choses et implacable pour beaucoup d'autres. La consommation de toutes sortes

de drogues en fait partie. Le toxicomane est considéré comme une personne irresponsable, irrévérencieuse et irrespectueuse des traditions. Il est l'opprobre de sa famille qui n'a pas su lui assurer une bonne éducation. D'un point de vue religieux, le toxicomane commet un grave péché et enfreint la charia en consommant des substances illicites. Nonobstant toutes ces prescriptions religieuses, la prévalence de la consommation des psychotropes ne faiblit guère. Cela relève de la dialectique entre «le bien et le mal, le bon et le mauvais, le vice et la vertu». D'aucuns considèrent la défonce comme une détente et un soulagement de la détresse psychologique liée au stress de la vie quotidienne. Ils sont persuadés de leur bon droit à chercher leur plaisir où bon leur semble, tant qu'ils ne font de mal à personne.

La société s'applique en permanence à maintenir ses valeurs comme des normes perceptibles pour les gens du commun, facilitant la classification et le tri entre l'individu conservateur (et donc de bonne réputation) et le rebelle qui s'écarte de cette morale normative, devenant par-là blâmable, même s'il est parfait.

Voilà qui soulève des questions susceptibles de dégager quelques pistes de réflexion autour de :

- Comment la société tente-t-elle d'exhiber sa bonne face et d'escamoter l'autre face hideuse ?
- Comment la société conservatrice et traditionnelle gère-t-elle le « modèle de Columbia » ?
- Columbia constitue-t-elle véritablement l'un des aspects de la rébellion ou bien n'a-t-elle qu'une existence clandestine aussi occulte qu'influente ?
- Le slogan « *Columbia tumasilnî* » (« Columbia me représente » ou « Je suis Columbia ») est-il une preuve de la rébellion et de la contestation de toutes les entraves morales imposées par la société ?

La tentative de chercher constamment et obstinément à mettre en avant ce qui est socialement acceptable s'accompagne du déni et du désaveu de ce qui est étrange ou inhabituel dans la société « vertueuse ». Ce dénigrement et cette désapprobation sont-ils suffisants pour démentir l'existence de la face « hideuse » de cette même société ? Pour les chercheurs en sciences sociales, la société est constituée d'une communauté d'individus soudés et partageant un environnement et des conditions en un lieu donné. Naturellement, la communauté n'est pas intégralement homogène ni harmonieuse à 100 %. La vertu ou la dépravation d'une société donnée est tributaire des appréciations des individus, en fonction de leurs idées et de leurs croyances. Ainsi la vertu et la dépravation sont-elles des notions relatives qui diffèrent d'une personne à une autre et d'un groupe à l'autre. Autrement dit, l'échelle d'évaluation du vice et de la vertu diffère d'un individu à l'autre et d'un milieu social à un autre. Les jugements de valeur au sens absolu ne peuvent pas être fondés ou légitimes. Par conséquent, l'on peut affirmer que les principes du bien et du mal, du vice et de la vertu, sont des dualismes de l'existence, des représentations ou schèmes qui façonnent l'être humain.

Le modèle de Columbia reste inadmissible : rejeté socialement, il est l'archétype des comportements inacceptables que la société de la « vertu » tente de banir et d'extirper de son sein. En effet, une frange non négligeable de la population n'admet pas de reconnaître Columbia comme un modèle de vie qui existe depuis longtemps dans la société. Cette même société « vertueuse » dont plusieurs membres éprouvent pourtant de la sympathie envers Columbia. Historiquement, il existe dans notre société des individus qui dénigrent les comportements transgressifs tels que ceux pratiqués

dans le cercle de Columbia, alors que, dans leur vie privée, ils s'adonnent aux mêmes actes qu'ils vilipendent publiquement.

C'est ce qu'incarne le romancier Naguib Mahfouz dans sa *Trilogie* du Caire, lorsqu'il campe le personnage d'Ahmed Abd el-Gawwad qui mène une double vie : chez lui, celle d'un despote domestique et, au-dehors, celle d'un gaillard noceur porté sur la consommation de substances illicites en cachette. Justement, Ahmed Abd el-Gawwad incarne bien cette société ambivalente dont nous parlons, de par sa volonté permanente d'exhiber le bon côté et la force de sa personnalité, tout en dissimulant son côté répugnant socialement parlant.

L'on peut dire que Columbia représente l'un des aspects de la rébellion contre tous les tabous de la société « vertueuse ». Cette rébellion se reflète à travers la présence de ces jeunes gens qui consomment publiquement de l'alcool et des drogues sans crainte et en faisant fi des classifications sociales — outre leur refus catégorique de se cacher et leur choix pour leurs activités d'une zone considérée comme le cœur battant de la capitale où tout le monde voit et entend ce qui se passe. Il s'agit d'un message clair, riche en significations. Premièrement, un scepticisme envers les normes sacro-saintes régissant ce qui est ignominieux ou déplaisant. Nous faisons ce que bon nous semble sans condition ni réserve. Chaque génération voit les choses différemment ; chaque individu se croit en son bon droit et n'a cure de ce que pensent, admettent ou rejettent les autres. Les temps et les appréciations ont bien changé. Columbia existe au fond de chaque individu, seuls diffèrent les moyens de faire avec ou de s'en accommoder. N'en déplaise aux conservateurs, Columbia existe et reflète une réalité sociale tangible et un mode de vie qui a ses adeptes et ses défenseurs.

Au vu de ce qui précède, le slogan de deux mots « *Columbia tumasilni* » (« Columbia me représente » ou « Je suis Columbia »), brandi par quelques protestataires du *sit-in* installé devant le siège de l'armée revêt à lui seul plusieurs significations.

«Je suis Columbia»

Comme s'ils voulaient dire: Columbia me représente dans ma quête d'une liberté absente ou restreinte. Elle me représente dans mon abjuration publique de tout atavisme. Columbia me représente pour que je sois moi-même et non quelqu'un d'autre; dans le rejet de l'hypocrisie et de la clandestinité; dans la vraie vision de la marge et de ses composants; pour repenser le schéma des transactions sociales. Columbia me représente parce qu'elle me fait oublier momentanément la souffrance de la pauvreté et de la misère. Elle me représente dans la recherche d'un avenir aux contours incertains. Enfin, Columbia me représente dans le désespoir et la frustration d'une sombre réalité politique et économique.

Chaque société pose des regards différents et des appréciations variées sur les interactions qui bouillonnent et se bousculent en son sein, qu'elles soient acceptables ou inadmissibles. Différence et diversité sont l'essence même de la vie. Cette rébellion est aussi un moyen explicite de souligner les dissemblances et les unanimités d'une manière susceptible d'inciter les différentes parties à réfléchir ou à emprunter le même mode de pensée que l'autre partie. Ce qui pourrait permettre une meilleure acceptation de l'autre et offrir la possibilité d'une coexistence pacifique avec lui sans le moindre préjudice ■

Azza Mustafa Mohammed Ahmed

Hashim Siddig Inspiration!¹

Ô toi la métisse au cœur pur
Je n'ai pas chanté
quand je t'ai rencontrée
Avant de me connaître,
tu étais encore une enfant
À l'instant où un oiseau
s'envola de ta poitrine
La douceur s'est glissée
dans mon intimité
Du chaos, tu crées l'harmonie
Je m'en suis remis à toi et j'ai dit:
Je te connais comme je respire
Ta voix refuse son propre écho
Le temps nous a séparés
Ta voix refuse son propre écho
Le temps nous a séparés
Quand vient la sécheresse,
Tes promesses
me ramènent à la belle saison
Avec toi, je vois la beauté d'un nuage
Je respire comme coule le ruisseau
Je marchais pieds nus sous la pluie
et je t'ai rencontrée
Aux premières gouttes de pluie,
j'ai crié ton nom
Résiste avec moi!
Retiens avec moi
les chants qui s'effondrent
Un rêve peut-il exister sans toi? ■

¹ Voir page 111. Traduction : Hind Meddeb et Omer Omran.



Duha Mohammed, 12 mai 2019. Septième jour du ramadan. Des soldats des Forces de soutien rapide (FSR) barricadent les rues de la *Qiyada* suite à des mouvements de révolutionnaires.



Duha Mohammed, 13 mai 2019. Huitième jour du ramadan. Des membres du FSR renversent un civil en tentant de démanteler des barricades du *sit-in*, quelques heures à peine avant les massacres du même jour.



Mohammed Alsamani

Nous avons mené des enquêtes sur le *sit-in* qui ont débuté le 28 avril et se sont terminées quelques jours avant les massacres du 3 juin, interviewant les révolutionnaires sur les différents lieux structurants de la « place ». Jusqu'alors Khartoum regroupe ses différentes classes sociales dans des zones distinctes, mais les populations précaires fréquentent le centre (symboliquement lieu du pouvoir, de la richesse et des espaces de décisions) de la capitale d'une manière furtive. *Dames de thé*, laveurs de voiture sont partie prenante de ce territoire, leur présence pléthorique construit ainsi des espaces possibles de rencontres, de dialogue et d'interactions, sans pour autant combler le gouffre entre puissants et dépourvus.

Le *sit-in* permet la convergence des populations des quartiers périphériques sur le centre pendant une période donnée. Le fait d'y rester un temps long rend possible la modélisation de l'*u-topos*, de la société soudanaise idéalisée, sans distinction de classes et d'appartenances régionales. Pour autant, en dépit des centaines de rencontres et de discours qui parcourent l'espace, les entretiens permettent de rendre compte de la permanence des rapports sociaux qui se cristallisent dans l'appropriation de l'espace. Nous demeurons, à ce moment de la révolution, dans le dilemme de la proximité spatiale et de la distance sociale.

Toute la jeunesse du pays

La population présente sur le *sit-in* est massivement jeune et provient de toutes les régions du Soudan. Si la grande majorité vient de Khartoum et Omdurman, nombreux sont les Darfouris et les Noubas. On a toute la jeunesse soudanaise dans le dédale de rues

de la *Qiyada*: lycéens, étudiants, ouvriers, chômeurs, enfants des rues qui profitent de la sécurité d'une tente qui leur est destinée.

Cette jeunesse côtoie et écoute les travailleurs d'Atbara, les leaders de l'Association des professionnels soudanais (APS), des Forces pour la liberté et le changement, les chercheurs des universités, les représentants des groupes politiques et des groupes armés des régions encore en guerre, ainsi que de nombreuses associations féministes. Une grande partie est estudiantine : si presque tous les jeunes avec qui nous nous entretenons se disent « non politisés » avant le *sit-in*, ils disent aussi avoir pris part aux nombreux débats et discussions dans les forums organisés sur les campus universitaires et dans les quartiers. Ils sont d'ailleurs de la première heure dans les manifestations depuis décembre 2018.

Certains ont une histoire bien plus longue de militantisme, et les soulèvements de 2013 suivis d'une répression massive (200 tués en une journée) sont une référence fréquemment énoncée. Les associations et groupes non formels jouent un rôle déterminant, car la déception, voire la méfiance, à l'égard des partis politiques perdure pendant le *sit-in*. S'ils ne se résolvent pas facilement à évoquer les partis politiques, c'est aussi et surtout par volonté farouche de préserver l'unité du mouvement. Un seul mot d'ordre structure puissamment toutes et tous : *Madaniya* (gouvernement civil)!

Proximité et distance sociale

La première impression qui se dégage de l'immense entremêlement des rues et ruelles est un partage de l'espace. Il existe une mixité autour de la grande scène où l'APS et des organisations de la société civile présentent

leurs discours, ainsi qu'au voisinage des stands organisés par thème (régions marginalisées, contributions de chercheurs) et des tentes (lutte contre les violences faites aux femmes, dramaturgies, cheminots). Les paroles d'un jeune captent cette atmosphère singulière : « Le peuple est unifié, je crois que les relations que nous tissons ici vont durer. Le *sit-in* m'a permis de rencontrer des gens de tout âge, depuis les enfants de la rue jusqu'aux vieux, et de divers métiers : médecins, ingénieurs, journalistes et hommes politiques. »

En dépit des rencontres, les frontières sociales demeurent intactes. L'espace du *sit-in* fournit des endroits multiples où les gens écoutent en flânant (entre autres, la tente « Récits de l'expérience de l'emprisonnement »), mais, lorsque les moments de repos s'imposent, ils se regroupent selon les affiliations sociales.

Cela transparait dans l'exemple de ces deux interlocuteurs qui ne se fréquentaient pas avant notre intervention : Ali est diplômé, originaire de la Gezira (à populations dites arabes, dont il fait partie) et issu d'une classe économiquement défavorisée. Mohammed n'a pas été scolarisé, il est ouvrier dans le foncier et issu d'un milieu populaire et marginalisé de Khartoum aux origines ethniques dites africaines. En outre, Ali, en dépit de son niveau de scolarité, reste cantonné dans une zone particulière du *sit-in* car il n'est pas à son aise parmi les jeunes bourgeois de Khartoum. Tandis qu'Ali demeure dans la zone est, ceux-ci envahissent la zone baptisée « le quartier des artistes et des intellectuels » et située plus à l'ouest en direction du Nil Bleu, celle où se trouve la librairie.

Autour du pont central et des grands forums se rassemblent des foules diverses. Sur les pelouses et dans les rues longeant les Forces armées, les plus jeunes

aiment chanter, rire, manifester, se reposer. On croirait que les *femmes de thé*, institution soudanaise, sont toutes ici. Par milliers de petits groupes, on échange en buvant le thé et le café.

Les cris de la périphérie

Le slogan *Huria salam wa adala* (Liberté, paix et justice) traduit les valeurs de la révolution. La grande diversité socioculturelle, qui rend le Soudan difficile à gérer en temps ordinaire, s'estompe derrière ce résonant message qui assure la réussite de la révolution. Cependant, elle réapparaît après la chute du régime. Parmi les protagonistes de la lutte émergent différents profils suivant les revendications exprimées. Les raisons qui provoquent la mobilisation collective sont bien distinctes : les facteurs de soulèvement des régions marginalisées, comme le Darfour et les monts Nouba, ou encore des villes provinciales, comme Damazine et Atbara où cette révolution a démarré, se distinguent de ceux qui poussent les jeunes de Khartoum. Toutefois, ces profils singuliers composent ensemble, comme en filigrane, le portrait de cette révolution et incarnent, au-delà de cette dernière, l'histoire soudanaise.

Les régions du Darfour et des monts Nouba, qui ont subi des conflits armés, des génocides et des guerres sous la dictature d'el-Béehir, expriment leur désarroi selon des termes précis relatifs à ces contextes particuliers : elles sont représentées au sein du *sit-in* dans des stands montés par des groupes politiques et militaires.

Mohamed et Ahmed, originaires des monts Nouba, âgés d'une trentaine d'années, témoignent : « Nous sommes partie prenante du mouvement révolutionnaire soudanais. Et nous voulons montrer la réalité de la vie dans les monts

Nouba parce que la majorité des Soudanais ne savent rien des violences qui se sont déroulées là-bas depuis longtemps, parce que les médias les ont occultées. Ils n'ont pas vu les photos du génocide qui s'est déroulé là-bas.» « Nous faisons partie du mouvement révolutionnaire de l'État soudanais afin de parvenir à un gouvernement juste qui accepte la diversité. Nous sommes le reflet des problèmes des Noubas. »

Artistes, intellectuels : dialogues pour le futur

Par contraste, il ressort de nos discussions avec les six jeunes hommes de Khartoum dirigeant la librairie — noyau de la zone des artistes et intellectuels —, qu'une réelle prise de conscience est en cours. Très cultivés, diplômés de l'université, issus des couches moyennes inférieures et âgés de 25 à 30 ans, ils expliquent que tous les Soudanais savaient bien qu'ils avaient subi pendant trente ans une situation exécrationnelle, mais que ce constat demeurait dans la sphère privée. Le moment déclencheur et explosif n'était pas encore arrivé : la prise de conscience collective s'est produite en décembre 2018 et a perduré depuis. Les raisons et les articulations des griefs se sont affinées à la faveur du mouvement révolutionnaire. Le quartier des artistes et des intellectuels s'est animé de conversations d'ordre personnel qui se tenaient à l'écart des stands et de l'influence de l'APS.

Le centre de formation professionnelle (*al tadrib al mihani*) se trouve aussi dans cette zone. Son directeur, dans un geste de solidarité, a accordé aux artistes un espace pour qu'ils créent une œuvre gigantesque : la représentation, sur une toile de trois kilomètres, de la trajectoire de la révolution. Le nettoyage d'une partie de cette zone

crée alors une place (*al maštaba*) où l'on assiste à des concerts de jazz et de reggae. L'atmosphère hippie qui règne témoigne du passage vers un Soudan plus libre. Il est significatif que cet endroit se situe à côté de la clinique de l'université de Khartoum. Ce grand centre d'érudition constitue un lieu de convergence du savoir et de brassage des cultures coloniales et postcoloniales, caractéristiques d'une partie de l'histoire soudanaise qu'incarnent bien les classes moyennes aisées de Khartoum (*hanakish* — jeunes à la vie facile).

Les propos des protagonistes de la librairie, issus des couches moyennes inférieures, illustrent l'émergence de l'« intellectuel organique » qui base ses agissements sur ses propres expériences de terrain et qui écoute avec une oreille critique les structures du pouvoir, même celles de l'APS (en ce contexte la plus puissante institution). Des acteurs plus aisés, représentant les couches moyennes supérieures, fréquentent également ces lieux de mixité culturelle et musicale. Les deux catégories sociales présentent dans le même lieu incarnent une ouverture : des formes d'expression culturelles, parfois étrangères, sont adaptées aux réalités soudanaises. Ce faisant, les structures soudanaises figées sont dépassées au bénéfice d'une vision inédite liée à la construction d'un nouveau Soudan.

Ces notations ne disent pas tout de la diversité et de la complexité de la population soudanaise. Elles permettent néanmoins de saisir les enjeux qui se présentent à elle. Le défi posé n'est pas seulement de réformer le rapport au régime, mais également de réinventer les relations entre les composantes de la société ■

**Azza Ahmed Abdel Aziz
et Jean-Luc Fauguet**



Suha Barakat, 23 avril 2019. Manifestants antigouvernementaux à bord du train venu de la ville d'Atbara en soutien au *sit-in*. Ces hommes affichent les photos des martyrs de la révolution.



Ahmed Ano, 11 mai 2019. Jeune manifestant faisant le maximum de bruit à l'aide d'un grand morceau de fer qu'il frappe contre la paroi d'un des ponts du *sit-in* — il faisait partie d'un groupe qui se faisait appeler le « Gouvernement du pont supérieur ».



Saad Eltinay, 17 avril 2019.

Le sit-in marque un tournant dans la glorieuse révolution de décembre qui a renversé le régime totalitaire¹. Ce chapitre traite du *sit-in* en tant qu'État miniature, État dans l'État ou État auquel aspirent les révolutionnaires. Puisque tout État possède des institutions qui le dirigent par le biais de divers ministères, l'accent sera mis ici sur les divers comités du *sit-in* tenant lieu d'organes ou d'instances régissant sa république.

L'on sait que les institutions étatiques sont gérées suivant un système et selon certains principes et critères qui organisent le travail. C'est ce qu'on appelle l'organisation bureaucratique. Pour évaluer celle de l'État du *sit-in*, il convient donc de décrire et d'analyser le fonctionnement de ses divers comités, que sont, notamment, le comité des médias, le comité central des médecins, le comité des services et les comités de coordination.

Le comité des médias, ou le « ministère de l'information de la république du sit-in »

Celui qui pénètre à l'intérieur du campement du *sit-in* pourrait croire en l'existence d'un unique comité central organisant le travail, distribuant les rôles et répartissant les tâches. Mais, à y regarder de plus près, plusieurs comités des médias coexistent, certains adaptant leurs programmes à l'évolution de la situation dans le *sit-in*. Autonomes, ces comités ne sont pas régis par le comité central de l'information.

Le comité central de l'information

La république du *sit-in* s'est dotée d'un premier média audiovisuel : une radio. Les programmes qu'elle diffuse sont élaborés à l'intérieur du *sit-in*. Elle donne des nouvelles et diffuse des chansons, des poèmes et des représentations théâtrales. C'est un média vivant, au même titre que la télévision.

Elle fonctionne d'une façon centralisée et apparemment plus bureaucratique que les autres médias à l'œuvre sur le *sit-in*. C'est ainsi que les émissions sont programmées en fonction des priorités de l'administration générale et préparées avec cette dernière.

Il s'agit d'une sorte de « média officiel », puisqu'il permet aux instances représentatives de l'ensemble des protestataires du *sit-in* — Association des professionnels soudanais (APS) et Alliance pour la liberté et le changement (ALC) — de s'adresser au public et de lui transmettre les informations concernant les négociations en cours, la position du Conseil militaire de transition (CMT) et celle de l'AL.

L'écran, ou la « télévision de la république du sit-in »

Le projet d'installer un vaste écran revient à un homme des médias. Il s'est agi, au début, de retransmettre un match de la Ligue des champions entre le FC Barcelone et le Paris Saint-Germain. On souhaitait ainsi que les *sit-inners* ne soient pas coupés des nouvelles du monde. Puis le projet a évolué. On a voulu diffuser des vidéoclips de chansons patriotiques pour exalter la fibre nationaliste et présenter des programmes illustrant les acquis de la révolution. Il est à noter

¹ La plupart des données recueillies ici sont le fruit d'entretiens et d'observation participante.

que la programmation télévisuelle de ce grand écran est suffisamment souple et adaptable pour faire place à l'actualité sur le terrain.

Ce sont des professionnels des médias et des ingénieurs dûment qualifiés qui assurent le fonctionnement de cette télévision qui se caractérise, dans une certaine mesure, par une organisation bureaucratique.

En plus de la radio et de la télévision, d'autres médias sont mis en œuvre : affiches, tracts et brochures distribués sur le *sit-in* afin de sensibiliser le public. Les différents comités peuvent recourir à ces médias, par exemple, le comité central des médecins, lorsqu'il doit mettre en garde les manifestants contre le danger que pourraient représenter des médicaments offerts par des inconnus. Ces médias peuvent également être mobilisés par des comités secondaires qui fonctionnent indépendamment du comité central de l'information, voire par des particuliers.

Dans une certaine mesure, l'objet et le mode de fonctionnement des médias implantés dans le *sit-in* sont aux antipodes de ceux des médias inféodés au régime déchu. Désormais, tout ou partie des catégories des contestataires présents sur le *sit-in* peuvent se reconnaître dans les programmes diffusés. Des plateformes régionales permettent à tout individu ou à tout représentant d'une région géographique de s'exprimer.

Le comité central des médecins ou « ministère de la santé »

Le *sit-in* compte trois cliniques médicales et deux cliniques de santé mentale. C'est après la création des comités de sécurité, des services et de l'information qu'ont vu le jour ces comités médicaux ou cliniques.

Pour la plupart, ils sont apparus à la suite des événements du mercredi 10 avril. Les forces de l'ordre avaient alors attaqué le *sit-in* et fait un certain nombre de blessés parmi les contestataires. La mise en place des cliniques répondait donc à une nécessité urgente de soigner et de secourir les victimes. « Ma clinique a vu le jour ici, le mercredi matin, le jour de l'attaque », raconte l'un des médecins lors d'un entretien. Progressivement, elles ont été en mesure d'accueillir la majorité des traumatisés et de leur dispenser gratuitement des soins de santé. Le recrutement dans ces cliniques ne relève pas de relations personnelles : « Les gens qui travaillent avec moi, j'ai fait leur connaissance ici, dans cette clinique », déclare un autre médecin.

Toutes ces cliniques fonctionnent sous la supervision et la direction du comité central des médecins. Cependant, cette supervision a été mise en place après leur création, quand le besoin s'est fait ressentir de gérer et d'organiser la prestation des soins de santé, afin d'en contrôler la qualité et de fournir les équipements et les médicaments nécessaires via les experts médicaux.

Les cliniques psychologiques

C'est à l'initiative d'étudiants et de diplômés en psychothérapie de plusieurs universités que sont nées les cliniques médico-psychologiques. Elles visent à prodiguer un soutien psychologique aux familles des martyrs et aux victimes de tortures et d'arrestations. Les bénévoles y reçoivent une formation afin de fournir un service raisonné et maîtrisé. C'est au vu des réalités du terrain, à l'intérieur du campement, que l'idée de créer deux cellules d'aide psychologique, accessibles à tous, s'est fait jour.

Les comités des services

Il est difficile de recenser de manière exhaustive les comités des services, en raison de la grande diversité des prestations qu'ils rendent et de l'élargissement du campement dans ses derniers jours. De façon non planifiée, ils n'ont cessé de s'adapter aux besoins du *sit-in* et à l'évolution de la situation. Les prestataires de services se répartissent en trois catégories : les organisations de la société civile, les personnes physiques et les vendeurs, qu'il s'agisse de petits marchands ambulants, d'échoppes ou de restaurants qui existaient déjà avant le *sit-in*. Naturellement, l'implication et le rôle de chacun de ces acteurs n'ont pas été du tout la même lors des deux séquences politiques qui se sont succédé : avant et après la chute du régime.

Les ONG et le bénévolat

Au début du *sit-in*, les organisations de la société civile étaient les premiers fournisseurs d'eau minérale naturelle. Mais, pour des raisons de sécurité, elles ne fonctionnaient pas ouvertement sous l'étiquette d'«organisations». En effet, le régime en place leur mettait des bâtons dans les roues, alors qu'elles fournissaient un service qui relève des devoirs fondamentaux du gouvernement. Le *sit-in* a agi comme un catalyseur. Il offrait la perspective du changement de régime que souhaitaient ces organisations pour pouvoir enfin remplir les missions qu'elles accomplissent normalement sous un gouvernement civil.

À première vue, on pouvait croire que c'étaient les producteurs d'eau minérale qui fournissaient l'eau mais, en réalité, les organisations chevronnées de la société civile opéraient clandestinement.

Durant les premiers jours et jusqu'à la fin de la deuxième semaine du *sit-in*, le ravitaillement en eau potable était désorganisé et fort coûteux. Pour donner un exemple, prenons le cas de l'une des ONG qui, au cours des deux premières semaines, fournissait jusqu'à 1 100 packs d'eau minérale. La distribution se faisait par le biais des personnes et des véhicules à l'intérieur du secteur du *sit-in*. Malgré son coût excessif, de généreux donateurs ont contribué au maintien de l'approvisionnement en eau potable. Avec le temps, l'augmentation du nombre de manifestants et la diminution du soutien financier des mécènes, cette prestation de service est devenue progressivement mieux structurée et moins onéreuse. Cela tient, d'une part, à l'utilisation de citernes d'eau filtrée, moins chère et plus abondante que l'eau minérale (il convient de souligner les rabais sur les prix des citernes, consentis par les fournisseurs) ; d'autre part, l'utilisation de l'eau non filtrée du robinet au lieu de celle filtrée des citernes. Grâce à quoi l'eau a pu être fournie en grande quantité et au prix le plus bas.

La question de l'eau potable

À l'arrivée du mois du ramadan, le système de distribution d'eau a encore été amélioré, et des jus de fruits ont aussi été fournis. Les points d'approvisionnement en eau et en jus se sont multipliés d'une façon quasi décentralisée tout au long des rues du *sit-in*. De plus, les réseaux de soutien se sont diversifiés : le soutien populaire s'est affirmé et d'autres organisations et de nouveaux bénévoles sont venus contribuer à l'œuvre des donateurs et des premiers militants. Les comités des services alimentaires — comme celui chargé de l'approvisionnement en eau — ont été indubitablement

liés aux organisations de bénévoles actives avant le *sit-in*, telles que Mojaddidon Organization, Al-Najda Street et d'autres ONG. Parallèlement à celles-ci, les comités de résistance¹ des quartiers ont joué un rôle efficace dans le ravitaillement des manifestants. Les réseaux de soutien se ressemblaient et la plupart d'entre eux procédaient d'un effort populaire accompli par des habitants du quartier et soutenu par des expatriés dans les pays de la diaspora.

C'est grâce aux liens sociaux établis avant le *sit-in* — relations de voisinage, d'amitié, de camaraderie, etc. — que ces multiples comités ont pu être efficaces. Le bon fonctionnement des cantines en témoigne : celles des comités de résistance installées sous les différentes tentes du *sit-in*, ou celle de l'université, fruit des relations entre étudiants et diplômés et de la collaboration avec les bénévoles.

Les familles et les donateurs individuels

Familles et donateurs individuels ont joué un rôle crucial dans le ravitaillement au cours des premiers jours. Ce rôle a progressivement diminué en raison de l'accroissement du nombre de protestataires et de l'arrivée des vendeurs ambulants à la fin de la deuxième semaine du *sit-in*, alors qu'ils étaient interdits aux débuts de la protestation. La majorité des épiceries et des restaurants fonctionnait déjà avant le *sit-in*. Ils vendaient de la nourriture, des boissons ou toutes autres provisions. Ils complétaient et complètent toujours l'approvisionnement apporté par l'engagement bénévole.

Quant aux marchands ambulants, ils ont pu accéder au campement à la fin de la deuxième semaine, alors qu'ils officiaient auparavant à l'extérieur du périmètre du *sit-in*. Au début de la troisième semaine, ils ont commencé à vendre de nourriture, des boissons et des fruits secs. Leur effectif a augmenté à mesure de l'accroissement du nombre des contestataires et de la prolongation du *sit-in*, de telle sorte que certaines rues se sont quasiment transformées en petits marchés.

Le comité de coordination

Ce comité est apparu plus tardivement que les autres. Il est en quelque sorte le « ministère de la planification de la république du *sit-in* ». Sa mission consiste à recenser et à coordonner le montage des tentes sur le campement, de telle sorte que les tentes des comités de résistance ou des régions du Soudan soient équitablement représentées et réparties sur l'ensemble du *sit-in* ■

Sadam Faris Mohammed Ahmad Enour

¹ Cellules clandestines organisant la révolte et mobilisant à l'échelle des quartiers, les comités de résistance ont remplacé *de facto* les comités populaires du régime d'el-Béchir. (NdT)



Hind Meddeb

La librairie

Les six jeunes hommes dirigeant la librairie nous indiquent certaines modalités de l'occupation de cet espace: «Nous avons des tâches différentes. Certains sont au nettoyage, d'autres à l'organisation, d'autres à la conception et au développement de la librairie. Durant le ramadan les activités dans la journée sont rares, la plupart dorment ou se reposent. Un seul d'entre nous reste pour le fonctionnement général. L'activité réelle commence le soir.»

En favorisant le partage des connaissances intellectuelles, la librairie se veut au service des valeurs de la révolution et de la transformation du Soudan. Le leader du groupe insiste sur l'évolution des revendications qui, d'un désir de faire chuter le régime, se sont transformées avec le temps en un souhait de se débarrasser du conseil militaire qui refusait de céder le pouvoir: «Le slogan *madaniya* (gouvernement civil) est plus élaboré, plus fin que celui de *tasgot bass* (la chute c'est tout). Définir sa portée politique s'avère compliqué dans la mesure où la majorité n'en connaît pas la signification: un minimum

de savoir est nécessaire pour pouvoir agir sur la réalité et atteindre un résultat positif... y compris dans les sphères de la politique et de l'économie.»

La librairie compte quatre cents livres de toute nature (politique, philosophie, histoire, romans...). Les six jeunes, qui défendent et expérimentent le concept d'«action-lecture», soulignent l'importance de la lecture pendant les heures passées au *sit-in*. Ils insistent également sur rôle de la librairie comme lieu de sociabilité productive. «Je pense que ces jours-ci les individus comptent d'avantage que les hommes politiques... Comme individu tu peux partout rencontrer des gens pour discuter et pour changer des idées. Je ne pense pas qu'il y ait besoin pour cela de forums et de discours politiques: les gens ne les aiment pas, ils s'y ennuient; mais lorsqu'ils prennent le café ensemble d'une manière informelle, ils changent. C'est dans cette logique nous avons élaboré cette initiative d'«action-lecture»... Bavarder avec les gens change tout» ■

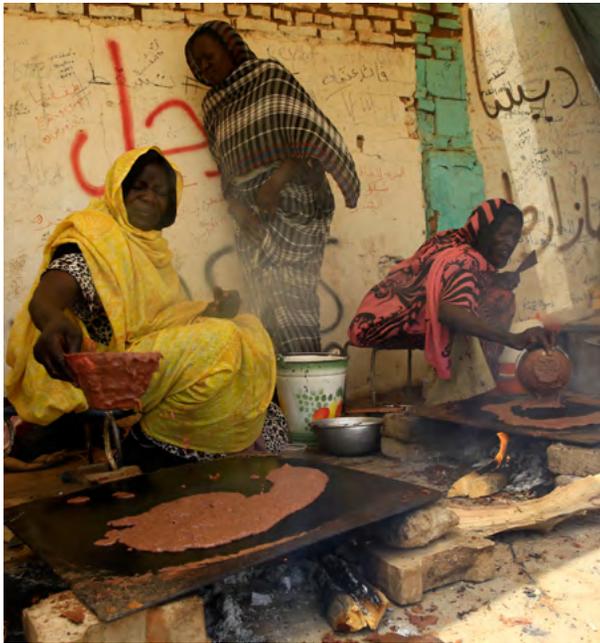
Azza Ahmed Abdel Aziz et Jean-Luc Fauguet



Ahmed Ano, 1^{er} mai 2019. Manifestant nettoyant le *sit-in* à l'aube.



Ahmed Ano, 18 avril 2019.



Mujahid Abu Algassim Awad, 18 avril 2019.



Mujahid Abu Algassim Awad, 10 mai 2019. Les repas de rupture du jeûne du ramadan étaient un moment fort de partage. (NdE)



Saad Eltinay, 20 avril 2019. Prises mises à la disposition des manifestants pour recharger leurs téléphones portables. (NdE)



Ula Osman. Awadia Kuku, célèbre «cantine» du *sit-in* (NdE) : « [La répression] rend la révolution pacifique impossible, fait en sorte que la révolution violente soit inévitable et aboutit à des révolutions sans fin. »



Saad Eltinay, 17 avril 2019.



Ula Osman, 10 avril 2019, « Darfour. Vous ne pouvez pas faire la révolution : vous ne pouvez qu'être la révolution. Elle est votre vie. »

La question des groupes marginalisés nous oblige à affronter des réalités moins romantiques de cet épisode révolutionnaire. Parmi celles-ci, on peut mentionner bien entendu la position des femmes, mais aussi des groupes marginalisés économiquement et politiquement dans les régions (Darfour, Nil Bleu, Sud-Kordofan) ou dans les périphéries de la capitale (comme les quartiers de Dar es-Salam, Mayo, Haj Youssef...).

Certes, on a pu entendre lors des manifestations des slogans comme le fameux : « Nous sommes tous Darfour ! ¹ » Et les tentes dressées sur le *sit-in* représentaient aussi l'ensemble des villes du territoire, du nord au sud et d'ouest en est. Quant aux groupes qui se sont eux-mêmes baptisés « Forces marginalisées » et ont fièrement affiché ces mots sur les banderoles tendues au-dessus de leurs tentes regroupées du côté de la rue Baladiya, ne disposaient-ils pas désormais de scènes pour jouer de la musique de leur région et permettre aux activistes, rebelles et intellectuels du Darfour, des monts Nouba et du Nil Bleu, d'exprimer leurs idées publiquement au cœur même de Khartoum ? Mais derrière cette opportunité historique et ce sentiment d'unité nationale demeurent des structures historiques entretenant des logiques de domination entre les origines ethniques, régionales, déclassé et de genre.

Arpenter les rues du *sit-in*, c'est traverser en seulement quelques pas des ambiances extrêmement diverses. Nous avons pu observer, au fil des pages qui précèdent, les fresques, les concerts, les prières, les centres de soins ou encore la fameuse librairie du *sit-in*. Ceux qui pénètrent ce territoire depuis la rue Baladiya peuvent assister à un tout autre type d'affichage.

Ainsi, de grandes banderoles donnent à voir les clichés ensanglantés de victimes des guerres au Darfour et dans les monts Nouba. Le *sit-in* a cela d'exceptionnel qu'il permet pour la première fois aux victimes des guerres des régions dites « périphériques » de venir exposer, au cœur de la capitale les souffrances des dernières décennies, pour qu'il ne soit plus dit, comme on l'entendait encore parfois à Khartoum que « nous ne savions pas ».

« Nous ne sommes pas un mouvement darfourien »

Pour la première fois aussi, les groupes « rebelles » comme le *Sudan Liberation Movement/Army* ou le *Justice and Equality Movement* (JEM) peuvent s'y exprimer librement. Ce dernier dispose d'une tente arborant de larges portraits de son fondateur historique, Khalil Ibrahim. En m'y arrêtant le temps d'un thé, en discutant avec ses occupants et en écoutant leurs discours à la nuit tombée, je constate que les militants du JEM martèlent le message qu'ils veulent faire passer : « Il n'est pas juste de qualifier ce mouvement darfourien ; nous ne l'appelons pas mouvement darfourien, nous l'appelons mouvement de libération [...]. Les forces de l'oppression et de la tyrannie ont affublé ce mouvement du qualificatif darfourien pour le mépriser [...] ; quiconque nous appelle darfourien nous insulte sans le savoir. Nous ne sommes pas un mouvement darfourien, nous sommes un mouvement de libération [...]. Nous sommes soudanais ² ».

1 « *Qul al balad Darfor* », littéralement, « tout le pays est Darfour ».

2 Extrait d'un discours donné par un représentant du *Justice and Equality Movement* (JEM), *sit-in*, Khartoum, 10 mai 2019.

Passant un carrefour, on trouve un nouveau « coin de discussion » (*rokon negash*), tenu, lui, par les « volontaires du changement » qui, comme d'autres, programment chaque soir un enchaînement des discours politiques sur la situation du Soudan. L'un de ses responsables, Khalid Omar, originaire du Darfour, rappelle la nécessité de construire un nouveau Soudan, « différent du passé », qui ne serait pas divisé en plusieurs pays contrairement à ce qui s'était passé lors de la partition du Soudan du Sud. Le message qu'il incarne est celui d'un « nouveau départ » pour un « nouveau Soudan sans guerre, un nouveau Soudan sans distinction entre ses citoyens, un nouveau Soudan sans distinction liée à la religion, un nouveau Soudan sans distinction liée à l'âge ou à la couleur de peau ¹ ».

Alors que j'échange au sein d'une tente, Obama, un jeune homme également originaire du Darfour, vient spontanément à mon aide en interprétant l'arabe de mes interlocuteurs. Plusieurs mois après, lors d'une de nos rencontres ², Obama me fait part de son expérience. Lorsque le *sit-in* commence le 6 avril 2019, il est en prison depuis plusieurs mois, exactement depuis son arrestation, le 9 janvier lors d'une manifestation à Khartoum. Libéré le 15 avril, il décide de se rendre immédiatement sur le *sit-in*. Il décrit un lieu inédit : « Toutes les régions du Soudan étaient réunies, le Kordofan, le Darfour, le Soudan de l'Est, Khartoum, Omdurman, Bahri, etc., tout le monde était là » ; « la *Qiyada* représente, pour moi, la coexistence de la diversité soudanaise [...], tous ces gens venus du Darfour, du Kordofan, de la Gezira, même du nord, et même des zones marginalisées

1 Entretien avec Khalid Omar, *sit-in*, Khartoum, 6 mai 2019.

2 Les extraits qui suivent ont été recueillis lors d'un entretien mené à Khartoum le 9 septembre 2019.

de Khartoum, Mayo, Haj Youssef, tous utilisent le drapeau de la révolution — Liberté, paix, justice », confie-t-il avec émotion.

Obama se souvient de son arrivée sur le *sit-in*, de son premier passage à travers les barricades. Lorsque les jeunes hommes en charge de la sécurité lui demandent pourquoi il a les mains vides, Obama répond qu'il vient directement de la prison où il était détenu depuis trois mois. Il se souvient avoir alors été hissé soudainement sur les épaules de jeunes qui le considéraient comme un héros : sans son sacrifice, criaient-ils, rien de tout cela n'aurait été possible. Puis un regroupement s'est formé et « nous avons commencé à parler, me raconte Obama, plus d'une heure, certains de mes interlocuteurs se sont même mis à pleurer, et moi aussi, tu sais, j'ai pleuré ».

« Une ville est apparue puis a disparu... »

Chargé des relations avec les étrangers visitant comme moi le *sit-in*, Mohamed vient à ma rencontre. Originaire d'un camp de réfugiés internes du Darfour, il est venu dès décembre à Khartoum pour participer à la révolution. Présent sur le *sit-in* depuis le premier jour. Mohamed a vécu les premières nuits où les milices « venaient et [les] tuaient de tous les côtés ³ ».

Pour lui, la participation à ce mouvement se situe dans la continuité des précédents combats contre le régime dictatorial. Mohamed participe à la sécurité du lieu. Il est chargé principalement d'enquêter sur les membres du Parti du Congrès national suspectés de venir sur le *sit-in*

3 Entretien, Khartoum, 29 septembre.

pour espionner et y recueillir des renseignements. Je le rencontre d'ailleurs lors d'une de ses patrouilles nocturnes, mais c'est plus tard qu'il partage avec moi son souvenir le plus marquant du *sit-in*: « C'est historique; je ne pourrai jamais l'oublier ou l'effacer de ma mémoire; pour les écrivains ou les historiens, ils peuvent écrire ceci: une ville est apparue, puis a disparu... une ville est apparue, puis a disparu... une ville est apparue, puis a disparu », répète-t-il de plus en plus fort en se penchant doucement, pour s'assurer d'être bien enregistré par le dictaphone posé sur la table¹. Et il se souvient: « On y faisait ce que font les gens dans le monde: chanter, crier, jouer, danser... »

Le sentiment de beaucoup de ces jeunes du Darfour sur la révolution est aujourd'hui ambigu, voire empreint de rancœur. Il est surtout significatif des clivages qui demeurent entre les élites du centre et ceux qui se définissent comme marginalisés. Les FLC et l'APS sont ainsi parfois considérés avec méfiance, on leur reproche avoir « abandonné » les manifestants en négociant avec les militaires responsables de tant de massacres ces dernières décennies.

En ce sens, si la présence sur le *sit-in* des jeunes de quartiers marginalisés a été mentionnée, on pourrait nuancer cet enthousiasme en rappelant la faible mobilisation des quartiers périphériques de Khartoum durant les premiers mois de la révolution. Cette faible mobilisation s'explique en partie par la plus grande vulnérabilité de ces populations, mais aussi par une certaine rancœur: « Où étaient-ils lorsque nous nous faisons massacrer? », notent certains, rappelant que

les morts du Darfour se comptent en centaines de milliers et qu'à l'époque les habitants de Khartoum ne leur sont pas venus en aide.

Les FLC commettent pour certains les mêmes erreurs que par le passé, « abandonnant » à nouveau les régions marginalisées à leur sort. Comme le dit Mohamed: « Ils ont chanté "On est tous Darfour!" mais ils nous ont juste arnaqués: qu'est-ce que c'est que ça? ».

La question des origines de la révolution

Il faut dire que les symboles les plus médiatisés de la révolution proviennent d'avantage de la vallée du Nil que des autres régions. La question des origines mêmes de cette révolution est, à cet égard, révélatrice: alors que les médias ont pour la plupart mentionné Atbara, au nord de Khartoum, comme la ville à partir de laquelle la révolution s'est propagée, les groupes marginalisés rappellent que les manifestations ont débuté en 2018 au Darfour, notamment à El-Fasher, puis à Damazin dans la région du Nil Bleu, pour s'étendre ensuite seulement à Atbara puis à Khartoum.

Dans le même ordre d'idée, le train venu d'Atbara pour rejoindre le *sit-in*, reliant ainsi l'histoire du mouvement social de cette ville avec la capitale, est devenu l'un des symboles les plus forts et les plus reproduits de la révolution. L'arrivée d'un large convoi d'autobus en provenance du Darfour pour rejoindre le *sit-in* a été moins médiatisée en dépit sa force symbolique. « Qui sont ces Darfouris ayant roulé 1700 kilomètres pour venir soutenir la révolution, et que sont-ils devenus après le 3 juin? » s'interrogent certains.

¹ Entretien avec Mohamed, Khartoum, 29 septembre 2019.

On pourrait également mentionner cette icône de la révolution, Alaa Salah, récitant un célèbre poème dénonçant les islamistes. Un Darfourien, rencontré par la suite, fait implicitement référence à cette jeune femme : « Si une femme venait, alors là, oui, tout le monde prenait des vidéos parce qu'elle était belle, attirante, blanche... Ils s'en fichaient des Darfouris... Il y a de la discrimination partout...¹ ».

Et si de nombreux commentateurs se sont réjouis de la renaissance de l'image de la Candace (*kandaka*), figure de l'« histoire du Soudan », toutes les femmes ne se reconnaissent pas en elle. Les propos d'une jeune femme recueillis lors d'une intervention le 4 mai 2019 sur le *sit-in* sont en ce sens tout à fait intéressants. Rwaïda se plaint que perdurent les remarques misogynes des hommes, comme celles qui lui sont lancées lorsqu'elle quitte le *sit-in* ou s'y rend : « Rentre à la maison, ton père va se fâcher ! » Pourtant, lorsqu'elle se trouve à l'intérieur du *sit-in*, des gens la qualifient très régulièrement de « *kandaka* ».

« Je ne suis pas une *kandaka* »

Gênée par cette situation, Rwaïda confie que désormais elle objecte qu'elle n'est pas une « *kandaka* » : « C'est un mot qui a perdu son sens et qui semble maintenant stupide ; je ne me sens pas à l'aise lorsque je l'entends ; alors je m'arrête et je dis que je ne suis pas une *kandaka*, que je ne suis qu'une fille des plus normales qui a participé aux manifestations et qui est maintenant sur le *sit-in*. Je ne suis pas une *kandaka*. »

D'autres témoignages recueillis sur le *sit-in* soulignent enfin l'importance de l'intersection entre plusieurs trajectoires de marginalisation, à savoir la marginalisation régionale, socio-économique, politique, et de genre. Les interventions de femmes activistes (Halima Ishag Konah, Umsalamah et Safa Alagib), le 29 avril 2019 sur la rue Baladiya, illustrent cela parfaitement. Après avoir salué « les femmes soudanaises, et spécifiquement les femmes marginalisées », Halima Ishag Konah note la spécificité de la lutte des femmes dans les zones de conflit. Elle rappelle aussi, comme les autres intervenantes de ce *rokon negash* dédié aux femmes d'origine Nouba, la sous-représentativité des femmes au sein des institutions civiles supposées les représenter dans la transition politique.

Derrière l'image d'un Soudan uni et harmonieux que semble refléter le *sit-in*, la réalité est donc plus complexe. Nombreux sont les défis que doit affronter le Soudan dans la transition en cours, à commencer par les rapports structurels de domination basés sur le genre, la classe ou les origines sociales. La paix qui régnait sur cette cité utopique pourra néanmoins représenter une source d'inspiration formidable, condition indispensable au déclenchement d'une réflexion profonde sur un nouveau vivre ensemble ■

Jean-Nicolas Bach

¹ Voir sur ce thème l'article d'Azza Ahmed Abdel Aziz, « Sudan revolution: How women's participation reveals societal fissures », *Middle East Eye*, 4 juillet 2019.



Saad Eltinay, 20 avril 2019.



Saad Eltinay, 17 avril 2019.



Suha Barakat, 23 avril 2019, le train d'Atbara.

100

Soudan année zéro



Suha Barakat, 23 avril 2019,
le train d'Atbara.



Suha Barakat, 23 avril 2019. Un homme âgé fait le signe de la victoire à proximité de la *Qiyada* pour saluer le train venu d'Atbara.



Saad Eltinay, 17 avril 2019. Intérieur de la mosquée de l'université de Khartoum occupée par les manifestants.

« Ils nous brûlent au nom de la religion
 Ils nous tuent au nom de la religion
 Ils nous emprisonnent au nom de la religion
 Mais l'islam est innocent
 L'islam nous dit : soulève-toi contre les tyrans !
 Les balles ne tuent pas
 C'est le silence qui tue. »

Une jeune femme tout de blanc vêtue perchée sur le capot d'une voiture captive la foule en récitant ces mots... Diffusée sur les réseaux sociaux, cette vidéo fait le tour du monde, à tel point que cette silhouette de femme enveloppée dans un voile traditionnel devient le symbole de la révolution soudanaise. Alaa Salah a 22 ans, elle est étudiante en architecture et comme la plupart des Soudanais, elle connaît par cœur les poèmes d'Azhari Mohamed Ali. Car au Soudan, les poètes sont à l'avant-garde de la dissidence. Ici, Azhari dénonce la grande supercherie de l'islam politique, ou comment la religion a été dévoyée pour légitimer le contrôle social et le règne de l'arbitraire exercés quotidiennement sur les citoyens. Les femmes ont été les premières victimes de cette politique de contrôle des corps. Elles étaient soumises à la tutelle de leur père, de leur grand frère ou de leur mari. La police des mœurs pouvait à tout moment les arrêter pour vérifier leur tenue vestimentaire.

Dès les premières manifestations en décembre 2019, elles vont descendre dans la rue pour réclamer leurs droits. Alaa Salah est l'une de ces femmes à la reconquête de l'espace public. Loin d'être une exception, l'étudiante est devenue malgré elle un symbole, et cette vidéo devenue virale dans le monde entier en cache des milliers d'autres. La place des femmes dans la révolution est à la hauteur de leur niveau d'oppression sous l'ancien régime. Quand

j'arrive sur le *sit-in* à Khartoum, ce qui m'a tout de suite frappée, c'est la mixité et l'absence de harcèlement des femmes. Elles sont musiciennes, peintres, militantes féministes, enseignantes, étudiantes, citoyennes ordinaires; elles tiennent les échoppes ambulantes — ces petits salons de thé à ciel ouvert —, organisent des ateliers pour les enfants, participent aux concerts, aux débats politiques. Les plus jeunes comme Maha me racontent que, depuis la marche du 6 avril, elles ne sont pas rentrées chez elles. C'est la première fois qu'elles s'affranchissent du joug familial. L'expérience révolutionnaire est aussi une occasion de prendre leur liberté et de vivre pour elles-mêmes, sans se soumettre aux règles sociales très strictes jusqu'alors en vigueur. Même si cette situation exceptionnelle n'est pas destinée à durer, elle crée un précédent. Nombre de jeunes couples se forment pendant la révolution, des histoires d'amour non conformes à la tradition de mariages arrangés.

En 2011, des pays comme la Tunisie, l'Égypte, la Libye et la Syrie se révoltent contre des dictatures militaires ou des états policiers. Là où le parti islamiste Ennahda en Tunisie et les Frères musulmans en Égypte nourrissaient l'espoir d'une gouvernance religieuse vertueuse pour une partie de la population, les révolutionnaires soudanais rejettent massivement l'instrumentalisation de la religion à des fins politiques. Après avoir subi trente ans de dictature militaire soutenue par une application rigoriste de la loi islamique, leur révolte se dirige tout autant contre les militaires que contre les religieux. Les Soudanais ont vu les dégâts causés par une doctrine politique basée sur le fondamentalisme musulman. Sur les grands panneaux publicitaires installés en face du ministère des Armées, des manifestants ont accroché les symboles de l'ancien régime : ainsi flotte dans les airs,

aux yeux de tous, la moto que chevauchaient les agents de la police secrète pour suivre les opposants, surveiller et terroriser la population ; également l'attirail du soldat : sa paire de boots, son fusil et son uniforme.

Parmi les outils de l'oppression exhibés, les révolutionnaires ont aussi suspendu le *koz*, emblématique timbale en fer-blanc qui donna son nom aux intégristes religieux de l'ancien régime. Hassan al-Tourabi, théologien intégriste au service du dictateur Omar el-Béehir, avait ainsi déclaré au début des années quatre-vingt-dix : « La religion est une mer, et nous sommes ses *kaizan*. » Le mot *kaizan* est aujourd'hui utilisé pour désigner les religieux corrompus et, par extension, la dictature dans son ensemble.

L'instrumentalisation de la religion à des fins politiques et l'intégration de la *charia* dans la Constitution ont formé la base idéologique de la dictature. Les révolutionnaires soudanais n'en veulent plus. Ils sont religieux et croyants pour la plupart, mais ils considèrent que leur pratique religieuse leur appartient. Leur croyance se situe dans la sphère de l'intime, elle n'a pas besoin d'être constamment surveillée par les autorités. Le but ultime de cette révolution est d'instaurer un gouvernement citoyen, libéré du joug militaire et religieux, ce qui implique de changer profondément le régime juridique du pays.

Quand je commence à filmer le *sit-in* en mai, le ramadan a déjà commencé depuis deux semaines. Un rituel s'est mis en place. Une demi-heure avant la rupture du jeûne, des *pick-up* traversent le *sit-in* pour distribuer des paniers repas. Les tentes qui représentent une association ou un quartier ont bricolé des cuisines de fortune où les bénévoles se répartissent les tâches pour préparer collectivement des centaines d'assiettes

composées et des jus de fruit frais. Devant chaque tente, ils dressent la table sur des nattes pour des dizaines de personnes. « Venez rompre le jeûne avec nous ! » Les passants sont invités à prendre place. Personne ne doit se sentir seul ou isolé, c'est le temps de la solidarité et du partage. Chaque soir, le *sit-in* communique autour d'un immense repas convivial. Dans ce contexte, je remarque quelque chose d'inhabituel ces dernières années en pays musulman : la tolérance envers ceux qui ne font pas le ramadan. Pendant la journée, les « déjeuneurs » ne se cachent pas. De nos jours, en pays musulman, ils auraient fait l'objet de remontrances agressives et de désapprobations ; dans certains États comme le Maroc, déjeuner publiquement est encore puni par la loi. Dans le contexte très particulier du *sit-in*, les contrevenants à la règle sont chaleureusement invités à partager le repas de rupture du jeûne avec tout le monde. La tolérance remplace les jonctions liberticides. La liberté de conscience est l'un des droits réclamés par les révolutionnaires. À l'entrée du *checkpoint* de la rue du Nil, un messenger silencieux brandit sa pancarte aux yeux de tous :

« Pour la liberté de conscience.

Une nation pour tous.

Pour un Soudan libre et sans tribalisme.

Pour un gouvernement de civils. »

Les révolutionnaires du *sit-in* veulent rompre avec les trente ans d'idéologie raciste mise en œuvre par le régime d'Omar el-Béehir. L'idée d'une supériorité de l'arabité sur les autres tribus et langues africaines a guidé les politiques publiques et les campagnes de terreur menées contre les autres régions du pays par le pouvoir central de Khartoum.

Le Soudan se situe entre le Moyen-Orient et l'Afrique, avec 570 tribus appartenant à 56 groupes ethniques différents. Les Soudanais parlent plus de 117 langues. L'arabe et l'islam ont été imposés par le régime précédent pour opprimer, diviser et gouverner. Avec ce soulèvement, la société civile appelle de ses vœux la cohabitation pacifique entre les différentes tribus et croyances. Respecter l'altérité, trouver l'unité dans la diversité, tels sont les messages véhiculés par cette révolution, même si dans la réalité quotidienne, le racisme entre différentes ethnies est loin d'avoir disparu et que la nouvelle génération peine encore à faire changer la mentalité des anciens.

J'ai recueilli plusieurs témoignages de jeunes couples se heurtant à la résistance de leurs familles respectives. Sur ce point, il existe bel et bien un conflit générationnel. Sur le *sit-in*, un jeune militant dénonce la stratégie du « diviser pour mieux régner » mise en œuvre par l'Ancien régime qui montait les tribus les unes contre les autres : « Quand ils nous tuent, ils nous libèrent. Et au moins meurt-on pour quelque chose. Mieux vaut mourir pour défendre nos droits que mourir sous le joug de l'oppression. La seule chose qu'on veut, c'est la justice. Nous voulons que les gens vivent en paix comme des frères. Nous ne voulons plus que les gens se divisent selon leur appartenance tribale en disant, "celui-ci est un esclave, celui-là est un arabe". On ne veut plus de ces discours. Trente ans ça suffit. "Celui-ci est du Darfour, celui-là est des montagnes de Juba, cet autre est du nord" : nous ne voulons plus entendre ça. Nous sommes frères. Nous ne faisons plus qu'un. » Pour sortir de la dictature et de décennies de guerre civile, les Soudanais sont désormais prêts à « faire peuple » ■

Hind Meddeb



Hind Meddeb



106

Soudan année zéro

Hind Meddeb, 20 mai 2019.





Saad Eltinay, 20 avril 2019.

Parmi les revendications fondamentales présentées au Conseil militaire de transition (CMT) par les Forces pour la liberté et le changement figurent le démantèlement de l'appareil de sécurité, la dissolution des milices islamistes et l'arrestation des caciques du régime déchu, en plus du transfert du pouvoir aux civils par le biais de négociations. La satisfaction de ces revendications est devenue un indice fondamental permettant de jauger le sérieux du nouveau CMT et son adoption de la ligne de la révolution. Au cours des premiers jours, de nombreuses rumeurs circulaient autour de la fermeture des sièges du parti du Congrès national, de l'arrestation des caciques du régime, de la confiscation de certains fonds et du gel de quelques comptes bancaires. Il y a eu un certain soulagement avant que les doutes et les suspicions envers le CMT ne ressurgissent progressivement, d'autant plus que celui-ci faisait traîner en longueur les négociations avec les Forces pour la liberté et le changement. Le CMT a considéré que les propositions de ces Forces seraient discutées au même titre que les dizaines d'initiatives émanant de nombreuses autres parties, y compris celles qui étaient au pouvoir jusqu'à la chute du régime.

À ce stade, les tensions ont commencé à croître entre les civils et les militaires, alors qu'un climat de coopération prévalait jusque-là. Chaque fois que les comités de sécurisation des barricades arrêtaient un suspect, ils le remettaient aux membres de l'armée pour ne pas se faire justice eux-mêmes. De l'autre côté, les militaires ne s'opposaient pas aux fouilles effectuées par les révolutionnaires. Une dépendance mutuelle s'était installée entre les membres et les sous-officiers de l'armée et les personnes en charge de la sécurité du *sit-in*, alors que les Forces de soutien rapide qui se tenaient uniquement autour de leurs véhicules lourdement armés interagissaient peu avec les civils.

Cette situation n'a pas duré longtemps. Les contestataires ont commencé à maugréer contre l'atermoisement de la junte dans la mise en œuvre des objectifs de la révolution. Des bruits courraient selon lesquels plusieurs membres du CMT appartenaient à la mouvance islamiste au sein de la direction de l'armée. Certains membres du CMT critiquaient le *sit-in*, les barrages installés sur les routes et les ponts, la paralysie du trafic. À partir de là, des tentatives de délégitimation ont commencé de part et d'autre. En effet, la légitimité du CMT résidait dans sa reconnaissance du *sit-in* et la préservation de la sécurité des manifestants jusqu'à ce que la révolution atteigne ses objectifs. À chaque tentative du CMT de démanteler le *sit-in*, de pervertir la cause des *sit-inners* et de les dépeindre comme des anarchistes, les révolutionnaires ripostaient en retirant leur légitimité au CMT et en le décrivant comme une excroissance du précédent régime et de la mainmise des généraux islamistes.

Les conflits autour de la légitimité se sont intensifiés lorsque des militaires ont tenté de démanteler les barricades. Alertée, une partie de la population de la ville s'est précipitée. C'est alors que le commandant des forces dépêchées sur place et armées de matraques a prétendu que son intention était de nettoyer les lieux et non de disperser le *sit-in*. Les contestataires lui ont alors rétorqué: «Occupez-vous de nettoyer le Soudan des *kaizan* et nous, nous sommes capables de nettoyer la place!» Cette réplique vive indique clairement ce qu'attendent les révolutionnaires du CMT: purger le pays des islamistes au lieu de s'occuper de vétilles. L'exaspération de la junte contre le blocage des routes, alors qu'aucune avancée n'est faite sur la voie des objectifs révolutionnaires, est considérée comme une forte preuve du manque de sincérité du CMT à l'égard des protestataires.

J'ai assisté à un incident survenu avec un général de brigade accompagné d'une force d'une quinzaine de soldats. Ils avaient tenté de démanteler une nouvelle barricade. Refus des révolutionnaires. Il s'est ensuivi une vive altercation entre cinq à dix manifestants qui ont entouré l'un des membres de ces forces régulières dont certains avaient tenté de refouler les révolutionnaires. Dans le feu de la discussion, le général de brigade a déclaré que, si les militaires avaient su que les révolutionnaires allaient se comporter avec eux de la sorte, ils ne les auraient pas protégés au cours des premiers jours de la mobilisation. La réponse des révolutionnaires ne s'est pas fait attendre : ils ne reconnaissent la protection de personne, sauf celle du capitaine Hamid et de la petite troupe placée sous son commandement. Sachant que le vrai défenseur des révolutionnaires ne devrait pas se montrer aussi désobligeant et condescendant. En tout cas, le style de ce général de brigade n'indiquait point qu'il faisait partie de ceux qui soutenaient la révolution, et encore moins de ceux qui la protégeaient.

Cette simple altercation fait écho au débat qui se déroule aux plus hauts niveaux et qui voit les antagonistes se disputer la légitimité. D'un côté, le CMT réfute l'idée que les Forces pour la liberté et le changement (FLC) représentent l'intégralité des révolutionnaires, au sens strict du terme, de l'autre, les FLC estiment que le CMT et ses dirigeants n'ont rien à voir avec la protection de la révolution.

L'identité des forces qui ont pris d'assaut les manifestants non armés, le huitième jour du ramadan, a soulevé beaucoup d'interrogations. La majorité des témoins oculaires pointait la responsabilité des Forces de soutien rapide (FSR). D'autres incriminaient les ruses de « l'État profond » et de ses milices qui usurpaient l'identité

des FSR, arboraient leurs uniformes et utilisaient leurs véhicules pour créer une fracture entre celles-ci et les révolutionnaires. Cependant, la suspicion a rapidement éclaboussé les FSR, qui inspiraient déjà peu de confiance. Leur commandant a eu beau nier toute implication de ses forces dans ce massacre, rien n'y a fait.

Cet incident a également soulevé d'autres questions. Qui était à l'origine de cette large expansion du *sit-in*, alors que l'escalade annoncée par l'Association des professionnels soudanais (APS) n'avait pas mentionné explicitement l'érection de nouveaux barrages hors du lieu du principal *sit-in*? L'occupation de nouvelles zones constitue-t-elle une escalade et un moyen de pression? S'agit-il de forces appartenant aux services de sécurité et aux milices islamistes qui n'appréciaient guère les progrès réalisés dans les pourparlers entre les Forces pour la liberté et le changement et le CMT? Ces éléments armés, infiltrés parmi les manifestants, visaient-ils à semer le chaos autour des nouvelles barricades? À instrumentaliser la bravoure des jeunes contestataires pour engendrer des frictions avec les forces de l'ordre, sous prétexte de protéger les barricades et pour entraîner ainsi la révolution pacifique vers la violence?

Le comité de l'APS a finalement appelé les protestataires au démantèlement des nouvelles barricades et au retour aux frontières du 6 avril, premier jour du *sit-in*. Une carte délimitant ces frontières a été publiée. De son côté, le CMT a vigoureusement réagi en rejetant cette escalade, injustifiée au moment où progressaient les négociations, et il a annoncé la suspension des pourparlers sur la transition politique jusqu'au démantèlement des nouveaux barrages routiers et l'apaisement du climat général. Toutefois, les protestataires y ont vu un attermoisement de la junte et une tentative de gagner

du temps pour arranger ses affaires. D'autant plus qu'une partie des généraux du CMT n'avait pas approuvé les résultats des négociations préliminaires, ce qui avait provoqué une scission en son sein.

La suspension des discussions a été considérée comme un atermolement injustifié, d'autant plus que les révolutionnaires avaient entamé la levée des barricades, avant même les déclarations du CMT. Le fossé s'est creusé entre le CMT et les contestataires qui, malgré leur divergence autour de l'extension du *sit-in*, dénonçaient unanimement le recours excessif à la force et le meurtre de manifestants pacifiques et non armés autour des barricades.

In fine et quelle que soit l'identité des forces assaillantes, le CMT était responsable de leur sécurité. Son échec à remplir ce rôle sous-entendait son implication directe dans les événements. Les suspicions se sont accrues après la diffusion des résultats de l'enquête menée par le CMT, qui avait arrêté des jeunes hommes ayant reconnu avoir battu les manifestants. Dans les aveux diffusés, les protestataires ont vu une duperie ou une grosse farce teintée de racisme envers les Darfouris car tous les suspects mis en examen étaient originaires de la région du Darfour. Le CMT utilisait les mêmes méthodes que celles de l'ancien régime et faisant des Darfouris des boucs émissaires, comme cela s'était produit au début du *hirak*. Il n'en demeure pas moins que le rôle principal du CMT consistait à assurer la sécurité. Or, il n'a pas été en mesure de protéger les manifestants ni d'arrêter les vrais criminels; ce qui rend moins crédible le ralliement de la junte à la révolution ■

Tamer Mohammed Ahmed
Abd Elkreem Said Ahmed

Hashim Siddig

Merci¹

Merci,
Aux coups de couteau et aux déconvenues,
Aux obstacles et aux intrigues,
Merci,
Au chemin sinueux qui nous mène
À l'école de la douleur
Merci à l'espoir qui scintille comme
un mirage en plein désert
Merci à ces soldats aux lances aiguës
qui trahissent leur propre peuple
Merci à la torture qui frappe à nos portes
Merci aux grands défis à relever
Sur les chemins escarpés de la vie
Merci à ma patrie,
Quel que soit le prix à payer ■

¹ Hashim Siddig (né en 1957) est poète, dramaturge, critique et journaliste. Il a obtenu un baccalauréat en critique de l'institut supérieur de Musique et de Théâtre de Khartoum en 1974 et a poursuivi ses études à la School of Acting d'Essex, au Royaume-Uni. Il a écrit plus de dix recueils de poésie et des dizaines de pièces de théâtre pour la radio, la télévision et le théâtre. Traduction Mohammedalamin Mohammed Alhassan; adaptation en français: Hind Meddeb.



Mohamed Keeta





Ahmed Ano, 1^{er} mai 2019.



Mohamed Keeta





Saad Eltinay, 9 avril 2019.

Le 3 juin au petit matin, la tension croissante entre les civils et les hommes en armes éclate, dans un épisode certes de plus en plus prévisible mais à la violence inattendue.

Dans une opération sans aucun doute planifiée mais mal préparée, des colonnes d'hommes en armes — perchés sur des dizaines de pick-up blancs et arborant des uniformes de la police en charge du maintien de l'ordre — franchissent les barricades et fondent sur le *sit-in* : les *snipers* se chargent de ceux qui pourraient filmer la scène avec leur téléphone, alors que (selon les nombreux témoignages de survivants recueillis les jours et les semaines suivantes) les troupes à pied battent les occupants à coups de bâtons, les humilient, violent les femmes... et jettent des dizaines de corps dans le Nil (une commission d'enquête a été nommée pour établir la vérité sur ce 3 juin).

En quelques heures, le *sit-in* disparaît en fumée. Seules quelques extrémités de fresques dépassent désormais des couches de peinture blanche jetées à la hâte sur les murs pour faire disparaître le lieu de la contestation et ses peintures révolutionnaires. Les rues du *sit-in* sont gardées discrètement par des FSR postés ici et là sous un arbre ou au coin d'une rue. S'y arrêter pour photographier est redevenu impensable, alors que, la veille, les haut-parleurs remplissaient encore l'air des discours et des chants révolutionnaires. La rue de l'université n'est plus ouverte qu'aux voitures d'où on ne peut désormais que regarder tristement les vestiges des fresques peintes au sol. La lutte, cependant, se redéploie : le 30 juin 2019 marque de la détermination des manifestants à imposer un gouvernement civil ■

Jean-Nicolas Bach



Mohamed Keeta, 30 juin 2019.



Les rues de Khartoum sont encore drapées de noir, tachées du sang des protestataires tombés en martyrs lors du dispersement du *sit-in*. La colère régit toujours la situation et le peuple soudanais guette la réaction du Conseil militaire de transition (CMT) à la nouvelle proposition des médiateurs de l'Éthiopie et de l'Union africaine visant à l'achèvement des pourparlers et à la remise du pouvoir aux civils des Forces pour la liberté et le changement (FLC), conformément aux accords conclus lors des précédents rounds de négociations. Or, voici que le CMT, tournant le dos à tout ce qui a été négocié avec les FLC, cherche à créer une nouvelle instance civile regroupant ce qu'il est convenu d'appeler l'administration locale (*Native administration*) et d'autres partis politiques connus pour leur soutien au régime déchu contre lequel s'est révoltée la masse du peuple soudanais. De plus, il agite le spectre d'élections anticipées, contrairement à ce qui avait été prévu. Et Khartoum se transforme en ville de garnison, avec toutes ces troupes militaires qui y sont déployées, soi-disant pour maintenir la sécurité.

Sur ces entrefaites, l'Association des professionnels soudanais (Aps) appelle, via sa page Facebook et son compte Twitter, à une mobilisation de masse, baptisée la « Marche du million » le 30 juin 2019. L'initiative de l'Aps touche le cœur de millions de Soudanais assoiffés de liberté : « Que les rues résonnent à nouveau de nos cris ! Faisons du cortège du 30 juin le point final de ce régime délabré et de son Conseil inepte. »

Ce rendez-vous du 30 juin coïncide avec le trentième anniversaire du coup d'État des islamistes contre un gouvernement démocratiquement élu, coup d'État qui avait permis au président déchu, Omar el-Béchir, de s'emparer du pouvoir. Il s'y est maintenu trente

années, instaurant un régime totalitaire qui a conduit le Soudan à l'isolement politique et à l'échec économique et son peuple, qui a mené des luttes courageuses, à être durement réprimé.

L'appel de l'APS reçoit un écho époustouffant et suscite moult réactions innovantes. Il est puissamment relayé sur le web, malgré de nombreuses coupures d'internet. Des invitations écrites sont distribuées tous azimuts : dans les maisons, sur les lieux de travail et de rassemblement, dans les transports publics. Malgré le déploiement sécuritaire intensif, la même invitation est placardée sur les murs de la ville. Comme à l'accoutumée, de premiers défilés s'étaient mis en branle la veille du jour de la mobilisation. « Le cortège, c'est pour demain » avaient crié les manifestants, soulevant l'enthousiasme général.

Les échos internationaux de l'appel du 30 juin 2019

Réagissant franchement à l'appel de l'APS qui, par la manifestation voulait venger les martyrs et obtenir la remise du pouvoir aux civils, l'Union européenne déclare que le peuple soudanais a le droit de manifester et d'exprimer librement ses opinions, et que le CMT a le devoir d'assurer la sécurité de tous les Soudanais et de s'abstenir de tout recours à la violence contre les contestataires.

De son côté, Amnesty International, publie une déclaration appelant le CMT à protéger les civils. Son secrétaire général, Kumi Naidoo, déclare que « l'usage meurtrier et totalement injustifié de la force contre les manifestants, comme cela s'est produit le 3 juin, ne doit plus se répéter ».

Internet et SMS au service du pouvoir... et de la révolution

L'un des premiers obstacles rencontrés par la « Marche du million » est la coupure délibérée du réseau internet. Elle avait été effectuée au matin du 3 juin, à la suite de la dispersion sanglante du *sit-in*. Ce blocage d'internet visait à empêcher l'appel à protester de parvenir au plus grand nombre de révolutionnaires. Toutefois, les protestataires ont inventé de nouveaux modes de communication (dont certains sont mentionnés *supra*), notamment l'envoi de SMS pour confirmer la manifestation et en indiquer le parcours. La contre-révolution, dans une tentative désespérée d'étouffer le soulèvement (*hirak*), exploite délibérément ce même procédé et envoie un nombre astronomique de SMS prétendant que les marches prévues le 30 juin sont reportées au 7 juillet. La manœuvre est promptement déjouée et l'appel aux marches, intensifié.

Les Soudanais de l'étranger et les partisans de la révolution du peuple soudanais s'activent pour briser la répression numérique imposée à l'intérieur du pays. Le hashtag #watch_sudan_on_June30th récolte plus de 53 000 tweets.

Venger les martyrs et pouvoir aux civils

Ce n'est pas la première fois que l'arme de l'exclusion numérique est utilisée contre la révolution soudanaise, ni la première fois que les Soudanais réussissent à briser le blocus et à attirer l'attention de la communauté internationale sur ce qui se passe dans le pays. Le monde n'a pas encore oublié la campagne « Du bleu

pour le Soudan ». Cette campagne fut lancée dans la première moitié de juin 2019 par les amis du martyr de la glorieuse révolution de décembre, Mohamed Mattar¹. Elle visait non seulement à honorer sa mémoire, mais aussi à exprimer la solidarité avec la révolution et à faire connaître la crise que traversait le Soudan. Très vite, des milliers d'internautes ont remplacé leur photo de profil par un fond bleu (couleur préférée du Mohamed Mattar) accompagné du hashtag #BlueForSudan.

Les autorités de sécurité ne se contentent pas à ce moment-là de bloquer l'accès au réseau internet : ils procèdent à de vastes campagnes d'interpellations préventives, ciblant les leaders du *hirak*. Pis encore, à la veille de la marche, elles assaillent le siège de l'Association des professionnels soudanais, sis dans le quartier de Garden City, à Khartoum, interdisant ainsi la tenue de sa conférence de presse prévue le dimanche 30 juin.

Dans un communiqué relayé par l'agence de presse officielle soudanaise Suna, le samedi 29 juin, c'est-à-dire la veille des manifestations, le Conseil militaire de transition (CMT) annonce qu'il tiendra les Forces pour la liberté et le changement (FLC) pleinement responsables de tout dommage, perte humaine ou acte de vandalisme pouvant survenir lors des marches du lendemain. Par ailleurs, le général Abdel Fattah Abdelrahmane al-Burhan, président du CMT, affirme que l'armée ne cédera le pouvoir qu'à un gouvernement civil élu et reconnu par le peuple soudanais.

¹ Mohamed Hâshim Mattar, jeune ingénieur soudanais de 26 ans, diplômé de l'université Brunel de Londres, activiste politique, tué par les forces de l'ordre au cours de la dispersion du *sit-in* le 3 juin 2019. (NdT)

Les différentes villes et villages du Soudan sont témoins d'un afflux massif de manifestants, le plus imposant depuis le jaillissement de la première étincelle de la révolution, en décembre 2018. Les scènes sont difficiles à décrire. Les foules se concentrent dans les rues principales et devant les maisons des martyrs. Malgré les campagnes d'intimidation, des millions de personnes clament vengeance pour les martyrs et exigent la remise du pouvoir aux civils. C'est sans précédent. Des Soudanais de tous âges et de tous horizons sont rassemblés, drapés dans le drapeau national, brandissant les photos des martyrs et revendiquant leurs droits. Le *hirak* se propage dans la campagne et dans les villes soudanaises. Comme d'habitude, les contestataires civils non armés sont violemment réprimés. Le premier martyr de ce 30 juin tombe dans la ville d'Atbara, selon le Comité central des médecins du Soudan qui annoncera un peu plus tard sept autres martyrs ainsi que 181 blessés.

La « Marche du million » change la carte géopolitique

De plus, le rassemblement du 30 juin 2019 est un double test. D'une part, celui de la capacité des leaders politiques du FLC et de l'APS à maintenir la confiance de la rue et à gérer la contestation populaire après le démantèlement du *sit-in*. D'autre part, celui de la résistance des Soudanais, de leur opiniâtreté et de leur disposition à faire de nombreux sacrifices pour que les slogans de leur troisième révolution (Liberté, paix, justice) deviennent réalité.

Le rassemblement du 30 juin traduit aussi clairement leur désir lancinant d'une gouvernance civile démocratique et leur volonté réitérer de briser les barrières

de la peur de la répression, de l'oppression, du meurtre, du lynchage, de la torture, de la violence excessive et du terrorisme autoritaire. Toutes choses qui n'ont pu ni freiner ni étouffer le *hirak* depuis décembre 2018 et, plus largement, les luttes multiples menées depuis trois décennies.

Ainsi, le *sit-in* installé devant le QG de l'armée n'est pas le point d'orgue de la troisième révolution¹ du peuple soudanais. Suivent d'autres cortèges pour demander la vengeance des martyrs et la remise du pouvoir aux civils. Ils sont d'ailleurs couronnés de succès, puisqu'une partie des revendications soulevées depuis le début du *hirak* est finalement satisfaite.

La « Marche du million » du 30 juin — dont l'ampleur a surpris les observateurs, voire les deux parties de la négociation — a permis le rétablissement de l'équilibre des forces et, par conséquent, le retour des deux protagonistes à la table des négociations qui avaient été suspendues en mai. Les prisonniers

¹ La première révolution soudanaise est celle d'octobre 1964.

Elle aboutit à la chute de la dictature du général Ibrahim Abboud (arrivé au pouvoir en novembre 1958 à la suite d'un coup d'État) et à l'instauration d'un régime parlementaire.

La deuxième révolution est celle de mars-avril 1985. Elle commence à la suite de l'annonce, sur injonction du FMI, de l'augmentation des prix des produits de première nécessité. Des manifestations massives secouent Khartoum et les principales villes du pays. Nimeiry est renversé le 6 avril 1985 par une junte dirigée par le général Abdel Rahman Swar al-Dahab. Le 9 avril, cette junte se transforme en Conseil militaire transitoire (CMT). Le 10, l'Alliance nationale, composée des syndicats et des partis politiques — dont l'Oumma et le Parti unioniste démocratique (PUD), à laquelle se joint le parti communiste —, conclut un accord avec les militaires. Une transition d'un an est mise en place à l'issue de laquelle des élections devront aboutir à l'établissement d'un pouvoir civil. (NdE)

politiques dont regorgeaient les centres de détention sont libérés grâce aux revendications des FLC soutenues par la pression de la rue. Ils sortent fièrement, portés sur les épaules de leurs camarades, en scandant les slogans de la révolution et en exigeant la remise du pouvoir aux civils.

Les bases d'une transition démocratique

Bien que le CMT ne soit pas disposé à renoncer à diriger toutes les instances décisionnaires influentes, les civils auraient pu engranger des gains plus importants en poursuivant les négociations. Mais l'empressement des FLC à parvenir à une solution de nature à apaiser les tensions politiques et à éviter la perte de nouvelles vies humaines conduit, en août 2019, à la signature par les deux protagonistes d'une « déclaration constitutionnelle ». Quelles qu'en soient l'appréciation des Soudanais et leur plus ou moins grande satisfaction, cette déclaration jette les bases d'une transition démocratique devant mener à un État de droit et à une bonne gouvernance respectant les droits des citoyens. Elle remet les Soudanais au niveau des autres peuples du monde démocratique.

La signature de cet accord n'aurait pas pu se produire si les Soudanais n'avaient réussi à surmonter le traumatisme de la dispersion sanglante du *sit-in*. La marche du 30 juin a été le plus grand rassemblement humain observé depuis les débuts de la glorieuse révolution en décembre, les Soudanais se sont levés pour aborder une aube nouvelle et écrire une nouvelle page de l'histoire de leur pays ■

Osama Abu Zied



Metche Jafaar, Shambat, Khartoum, 18 décembre 2019. Graffiti du révolutionnaire Ahmed Omar Hadra, 63 ans, arrêté les premiers jours du soulèvement parmi d'autres meneurs d'opposition. Lui et sa famille ont lutté contre le régime dictatorial pendant plus de deux décennies. À côté, le portrait d'Ahmed Wass, qui a mené de nombreux combats dans la résistance et est devenu un des symboles de l'opposition.



Suha Barakat, 25 avril 2019. Femme en deuil affichant le portrait de son jeune frère, enseignant, mort sous la torture dans les prisons du régime pendant la révolution.



Mohamed Noureldin, 15 mai 2019.

126

Soudan année zéro



Metche Jafaar, 10 février 2019.



Metche Jafaar, Shambat, Khartoum, 22 janvier 2019. Graffiti représentant le martyr Haza Eiz Eldin, tué lors du soulèvement de 2013. Les personnes ayant assisté à ses funérailles disaient pouvoir sentir l'odeur des gaz lacrymogènes s'échapper de son corps. Sa mère devint une combattante, puis une icône de la révolution et un symbole de résistance.



Metche Jafaar, 28 février 2019. Le slogan figurant sur cette pancarte est un extrait d'un poème devenu une chanson célèbre. Il s'ouvre par l'interpellation d'un jeune martyr dénommé Mahgoub : « Mahgoub, fruit de mes entrailles, reviens. Comme tu l'as dit, tes sœurs ne seront plus battues, c'est fini. »

La discussion qui suit est une séquence extraite d'un film à venir¹. J'ai tourné cette scène en janvier 2020. Six mois après le massacre du 3 juin 2019, la jeunesse de Khartoum commençait à revenir sur les lieux du *sit-in* et à se réapproprier l'espace public, notamment en recréant les fresques révolutionnaires que les militaires avaient effacées. Ce jour-là, je conviais trois jeunes femmes ayant activement participé à la révolution à me retrouver devant le « mur des poètes », un mur au centre-ville de Khartoum recouvert de portraits et de citations.

Duha Mohamad est photographe et peintre ; elle est l'une des artistes qui a peint sur les murs du *sit-in*. À 27 ans, avec ses fresques représentant la femme soudanaise, elle a trouvé son style. Elle peint une femme au port altier, avec de grandes boucles d'oreilles dorées, drapée dans des tissus colorés. Étudiante en design industriel, Duha s'initie à la photographie à l'occasion d'un *workshop* organisé au Goethe Institut en 2014. Depuis, elle dit préférer montrer les choses plutôt que d'en parler. Elle documente toutes les étapes du soulèvement de 2019 — des premières manifestations jusqu'à la destruction du *sit-in* — et les semaines qui suivent, quand la résistance s'organisait dans les quartiers.

Shajan Suliman Dawod, surnommée la « Ministre du Bonheur » par les révolutionnaires, a été l'une des plus célèbres « messagères » à venir chaque jour sur le *sit-in* pour encourager les révolutionnaires qui campaient sur place et ceux qui tenaient les barricades. « Ma plume est née sur le *sit-in*, ce que j'ai vu m'a inspiré tous ces messages utopiques. » Suivie par des milliers de fans sur les réseaux sociaux, il est impossible de marcher dans la rue avec elle

sans qu'elle soit arrêtée par les passants qui, les larmes aux yeux, souhaitent tous la remercier pour ses mots et se faire prendre en photo avec elle.

Modeste et réservée, à 29 ans, Shajan est bien malgré elle devenue l'une des « stars » de cette révolution. Elle est née et elle a grandi en Arabie saoudite. Ce n'est que très récemment qu'elle a découvert son pays d'origine, après que ses parents ont décidé en 2017 de rentrer au Soudan, pays dont elle s'approprie encore aujourd'hui l'histoire et la culture. Elle a réalisé un rêve d'enfant en étudiant l'architecture. Elle est passionnée par la lecture et l'écriture. Influencée par ses rencontres sur le *sit-in*, elle s'est mise au dessin et à la guitare.

Samah Musa al-Tahir, 25 ans, étudiante en médecine, se prépare à faire son internat. Elle écrit de la poésie et elle peint. Elle se dit influencée par les poètes Mahjoub Sharif, Hommeid, Mahmoud Darwich et Ahmed Mattar. Elle grandit dans une famille de militants politiques qui l'ont initiée à l'écriture poétique. Dès l'âge de 13 ans, son père découvre le marxisme, très tôt il devient membre du parti communiste soudanais et écrit de la poésie. Sa mère est elle aussi une activiste, fervente supportrice de la révolution et auteure de nombreux poèmes.

Autour de la poésie et de la révolution

Duha : « Rien de plus naturel pour un Soudanais, pris dans un moment de contemplation, que de réciter un vers de poésie ou le couplet d'une chanson afin d'exprimer ainsi ce qu'il ressent. »

Shajan : « L'idée m'a été inspirée par le *sit-in*. Il ne s'agissait pas de faire de la poésie, mais plutôt de partager mes pensées, j'écrivais chaque jour pour les gens du *sit-in*. »

¹ *La balle ne tue pas, c'est le silence qui tue*, un film de Hind Meddeb en cours de réalisation.

Duha : « Le matin, je n'allais pas au *sit-in* puisque je me rendais à mon travail. À mon retour, j'y passais toute la soirée. Chaque matin, en ouvrant Facebook, je voyais Shajan, les messages qu'elle rédigeait et les pensées qu'elle adressait aux gens. J'étais ravie et rassurée de voir Shajan adressant tous les matins son message. »

Shajan : « Tes yeux flétris et tes traits fatigués sont la magie de la Qiyada. Gloire à vous, ô camarades ! » Un jour, j'ai écrit un message pour signaler que la contestation commençait à se ramollir. Je déplorais cet essoufflement et la frustration qui l'accompagnait. Le premier post Facebook nocturne que j'ai publié, c'était pour inciter les gens à rester sur place et à ne pas abandonner le *sit-in*. Après plusieurs discours prononcés par l'Alliance des Forces pour la liberté et le changement, j'ai publié ce message : « Ne vous découragez pas, ne fléchissez pas, ne capitulez pas. Vous êtes la résistance. Vous êtes le courage. » C'était mon premier message.

Par la suite, j'ai pris l'habitude de publier un message chaque nuit. Puis je me suis mis à le faire jour et nuit. J'envoyais des SMS aux personnes dont j'avais les numéros. Après la coupure du réseau internet¹, on ne pouvait communiquer que par SMS ou appels téléphoniques. J'envoyais donc des SMS aux gens qui, à leur tour, les transmettaient à d'autres. Ceux qui avaient accès à internet les relayaient sur les réseaux sociaux. »

Shajan s'arrête devant le portrait de Mohamed al-Hassan Salem, alias Hommeid². « J'ai connu Hommeid



Hind
Meddeb,
Duha,
Shajan
et Samah.

à travers l'artiste Mustafa Sid Ahmad³. Toutes ses chansons sont bouleversantes parce qu'elles sont écrites par Hommeid. Le poète y décrit les conditions de vie des gens au Soudan. Le chanteur traduit dans sa voix les sentiments du poète tout en y ajoutant sa propre émotion. J'ai découvert Mustafa Sid Ahmad en 2018, peu de temps après être arrivée à Khartoum. Hommeid évoque la patrie avec ferveur, il traduit à la perfection ce que nous ressentons en tant que peuple. Il s'inspire des gens du peuple : les paysans, les artisans, des citoyens simples, affectés par la situation dans le pays. »

Duha : « Je sais que Hommeid est décédé dans un accident de la circulation et qu'il est, comme c'est écrit ici sur cette fresque murale, le poète des pauvres et des petites gens ; le poète du Soudanais lambda que tu côtoies dans les transports publics, dans la rue, dans les champs ou les ateliers. Hommeid faisait partie de ces militants qui ont connu les arrestations et la prison. Quand on le lit, on a l'impression qu'il pressentait l'éruption de la révolution. La plupart de ses poèmes ont nourri les slogans que nous scandions dans les processions ou sur le *sit-in*. S'il revenait à la vie pour un instant, il serait certainement ravi de voir que les gens récitent ses poèmes par cœur dans la rue. »

de la circulation près de son village natal de Nuri. Sa poésie est devenue virale lorsqu'elle a été mise en musique et chantée, notamment, par Mustafa Sid Ahmad. (NdT)

¹ Le 3 juin 2019.

² Poète soudanais engagé, il fait écho à la frustration des pauvres et des opprimés. Il a publié sept recueils de poésie, tous écrits en arabe dialectal soudanais. Il est décédé en 2012 dans un accident

³ Mustafa Sid Ahmad al-Magbul (1953-1996) : grand compositeur-chanteur, né à Wad Sulfab dans le centre du Soudan et mort en exil au Qatar, à la suite d'une longue lutte acharnée contre la maladie. (NdT)

Samah : « Mahjoub Sharif¹, Hommeid et el-Fitory² font partie des figures les plus marquantes de la culture soudanaise. La plupart de leurs poèmes parlent de la révolution, de la classe ouvrière et de la lutte des classes. Certains poèmes d’el-Fitory parlent de l’homme africain et de l’esclavage. Ces trois poètes s’adressent au Soudanais ordinaire. Leurs poèmes ont été une source d’inspiration pour beaucoup de gens car ils abordent la révolution à travers le regard du Soudanais lambda. Comme l’a dit Duha, la plupart des slogans scandés par les contestataires viennent des poèmes de Hommeid et de Mahjoub Sharif. Malgré leur disparition, ils ont joué un grand rôle dans ce soulèvement parce qu’ils ont enraciné en nous le sens de la révolution, de l’insoumission et de la lutte. »

Duha : « Leur poésie traitait de la lutte des classes. Hommeid évoquait la révolution avant même qu’elle n’ait lieu, comme s’il pressentait son avènement, voire qu’il était persuadé qu’elle allait éclater. De ce fait, sur le *sit-in*, les gens déclamaient ses poèmes sous forme de slogans. Ce qui n’est pas surprenant, car nous avons grandi avec ces poèmes et le moment est enfin venu

de les déclamer haut et fort. Hommeid, Mahjoub Sharif, al-Qaddal et même les groupes de musique et les artistes qui chantaient leurs poèmes, avaient des ennuis avec le gouvernement de l’ancien régime. Leurs concerts étaient interdits. Certaines chansons étaient interdites. À présent, tout a changé. On entend partout les chansons révolutionnaires de Hommeid et de Mahjoub Sharif.

« Méfiez-vous des discours ronflants et creux
impérialistes et vénéreux
La paix est entre nos mains
et non entre celles de l’Oncle Sam
Douceur et bienveillance
Au repos!
Baissez les armes³! »

J’aime bien cette fresque murale qui surnomme Hommeid le “poète des pauvres”, Mahjoub Sharif le “poète du peuple” et el-Fitory le “poète de l’Afrique”. »

Samah : « J’écris des poèmes car j’aime la poésie. J’écris en dialectal soudanais, alors que mon père, lui, écrit en arabe classique. Il écrit surtout de la poésie révolutionnaire. Moi aussi, j’ai déclamé mes poèmes révolutionnaires sur le *sit-in* d’al-Qiyada, devant le commandement général des forces armées. »

Shajan : « Peut-on connaître le nom de tes parents ? »
Samah : « Mon père s’appelle Musa al-Tahir Muhammad et ma mère s’appelle Alawiya Ahmad Ibrahim. Elle a publié un poème dans un recueil intitulé *Yâbâ ma’a al-Salâma* qui rend hommage à Mahjoub Sharif⁴. Depuis

-
- 1 Mahjoub Sharif (1948-2014), surnommé « Poète du peuple » ou parfois « le Neruda soudanais ». Militant maintes fois emprisonné sous différents gouvernements soudanais. Depuis plusieurs décennies, ses poèmes en dialecte soudanais glorifient l’identité nationale, expriment la lutte pour la liberté et la démocratie, et s’inspirent des souffrances et des espoirs des petites gens. (NdT)
 - 2 Mohammed Miftah Rajab el-Fitory (1936-2015) : écrivain, poète, rédacteur en chef et journaliste pour de nombreux journaux soudanais et égyptiens. Il est né à al-Gineina dans l’ouest du Darfour. À cause de son opposition au régime de Gaafar Nimeiry, il fut déchu de sa nationalité soudanaise en 1974. Ses poèmes glorifient la lutte des peuples arabes en général et, en particulier, de l’homme africain contre l’esclavage et le colonialisme. À travers ses vingt-huit recueils, il a laissé son empreinte sur la poésie arabe moderne. (NdT)

3 Extrait d’un poème de Hommeid, intitulé *Ardan silâb*. (NdT)

4 *Yâbâ ma’a al-Salâma*, éditions Lagnat al-wafâ’lshâ’ir al-sha’b Mahjoub Sharif, Khartoum, 2014. (NdT)

longtemps, mon père écrit des poèmes révolutionnaires très émouvants. Depuis que nous sommes enfants, nous lisons ses poèmes qu'il n'a jamais publiés. »

Shajan : « Ne vous autoriserait-il pas à les publier ? »

Samah : « Ce n'est pas une question d'autorisation. À vrai dire, j'ignore pour quelle raison il n'a jamais rien publié. Lorsqu'il était adolescent, il écrit « Le refus du refus » :

« Mes bien-aimés, ce pays, le Soudan, est infini
 Comme les esplanades de l'éternité,
 Comme les pulsations d'un cœur qui bat
 Comme un paysage bucolique,
 quand les feuilles d'automne sont imbibées
 de rosée
 Nous sommes les jeunes
 Nous sommes la génération du refus
 Sur nos épaules, nous portons
 le fardeau de l'histoire
 Quel plus digne voyage que de marcher
 sur les cimes de Mars ?
 Cet ouvrier étendu à même le sol
 réduit à ronger des os
 Et ce paria d'agriculteur
 toujours à la recherche d'une terre
 de subsistance
 Et d'autres histoires encore qui toutes
 dépassent les voies de l'entendement
 Il est grand temps de passer à l'action ! »

C'est un poème que mon père a écrit à l'âge de dix-sept, dix-huit ans. »

Duha : « Al-Qaddal fait également partie des poètes révolutionnaires. 'Aqd al-Gallâd, l'un des groupes de musique les plus célèbres ici au Soudan, a chanté

de nombreux poèmes d'al-Qaddal. Lors de leur dernier concert du Nouvel An, j'espérais les entendre chanter *Tawâqî al-khawf*, une chanson qui parle de la sécession du Soudan du Sud, du conflit autour de Halayeb. Jadis, personne n'osait chanter les poèmes d'al-Qaddal, sinon soit le concert était interrompu, soit les policiers débarquaient. C'est l'un des poèmes qui critique le plus l'ancien régime, il énumère tous ses méfaits. »

Samah : « S'ils vous combattent, résistez !

Ne vous découragez pas, ne désespérez pas !

Vous êtes dans votre bon droit

Ce sont eux les criminels

Et je vous invite, ô mes frères

À maudire tous les tyrans

Et toute la logique des tyrans

Et toutes les accusations d'athéisme
 professées par les tyrans

Et tous les suppôts des tyrans

Même ceux qui n'ont pas pris parti

Ceux qui ont assisté à votre agonie sans
 rien dire

Comme s'ils n'appartenaient ni à votre
 espèce ni à votre race

Comme s'ils n'avaient pas grandi au sein
 du même pays

Sur vos cadavres déchiquetés

Nos dirigeants ont dansé

Sans présenter ni condoléances
 ni prières

Sur vos dépouilles, ils ont dansé

Par pure cruauté, ils vous ont massacrés

Sans connaître ni vos noms

ni vos histoires

Leur *sniper* du haut de son bâtiment
 a tiré
 Ils ont pris vos camarades et dans
 une cage les ont jetés
 Et leur président sur vos cadavres
 a dansé
 Sur les victimes par centaines
 et par milliers
 Mais vous vivez en nous
 Vos âmes s'élèvent et nous donnent
 de l'assurance
 Et vous veillez sur nous depuis
 les jardins du bonheur
 Et vous rallumez la révolution ardente
 avec les lumières du front
 Plus que la vie, vous nous offrez des vies
 après la mort
 Non, nous ne trahisons pas le pacte
 des martyrs
 Non, leur sang n'aura pas coulé en vain
 Non, la mort ne nous a pas séparés
 Les martyrs vivent auprès d'Allah
 qui les comble de Ses bienfaits
 Honorés, célébrés, ils sont la force
 et la persévérance
 Ils sont nobles et magnanimes. »

« J'ai déclamé ce poème le 23 mai sur le *sit-in*. La période révolutionnaire était riche en émotions, en sensations et en inspiration. Elle poussait chacun d'entre nous à créer : une toile, un poème, tout ce qui pouvait nous faire vibrer au diapason de la révolution, nous donner le sentiment d'en faire partie. Ainsi, plus tard, nous pourrions dire : lors de la révolution, j'ai joué un rôle artistique. »

Shajan : « Oui, la révolution nous a permis de toucher à tous les arts. J'ai dessiné, sans pour autant me prendre pour un artiste ou un peintre ou quoi que ce soit. Pourtant, j'ai dessiné, j'ai chanté, j'ai écrit et j'ai joué de la musique, ou plutôt j'ai tenté d'en jouer. Bref, j'ai tout expérimenté. Sur le *sit-in*, nous avons vécu dans une atmosphère euphorisante, qui nous a incités à essayer plein de choses et à découvrir au fond de nous des talents insoupçonnés. Par conséquent, on peut dire que le Soudan est bourré d'artistes qui s'ignorent et qui doivent absolument s'exprimer. L'un de mes amis artistes a tenté de m'apprendre à chanter ceci :

« Les nuits des bienfaits reviennent...
 sur le bien-aimé
 Les brises nocturnes soufflent...
 sur le bien-aimé
 Les nuits des bienfaits reviennent...
 sur le bien-aimé
 Les brises nocturnes soufflent...
 sur le bien-aimé¹
 Nous allons régénérer le pays grâce à l'art,
 inch'Allah, si Dieu le veut! »

Samah : « Nous aurions dû parler d'Azhari Mohammed Ali². »

Duha : « Je ne connais pas grand-chose sur lui, si ce n'est qu'il a eu tant de fois des conflits avec le gouvernement. A-t-il participé aux processions? »

¹ Extrait d'un poème écrit par le poète soudanais Muhammad Wad al-Radi (1884-1982). (NdT)

² Poète engagé, né en 1954. Il écrit en dialecte et deux recueils de ses œuvres ont été publiés : *Waddâha* et *Tüba li-l-ghurabâ'* (*Bienheureux les étrangers!*). (NdT)

Samah : « Oui, il était présent. Il y a même une photo de lui, porté par la foule. »

Duha : « Lorsque tu croises un poète renommé comme Azhari dans le même cortège, l'enthousiasme des gens ne peut que se renforcer. Lui aussi était là. »

Samah : « Ô maître d'ouvrage!
Du haut de ton château :
Notre voix est-elle audible ?
Le sang du martyr, a-t-il un prix ?
Ou la question est-elle taboue ?
Le sang du martyr n'a pas de prix
L'âme que l'on assassine
Nul ne la ressuscite¹ »

Shajan : « Tout le monde scandait ce poème. »

Samah : « Comme on vient de le voir, les poèmes constituent un legs qui se transmet d'une génération à l'autre. Grâce à cette poésie, nous avons reçu une éducation révolutionnaire. Lorsque les facteurs objectif et subjectif ont été réunis, ça a explosé. Tous les slogans sont extraits de poèmes qui ont conféré à notre combat une résonance internationale, grâce à Alaa Salah² qui déclamait : "Mon grand-père est Taharqa³..."

1 Extrait d'un poème écrit par Azhari Mohammed Ali. (NdT)

2 Étudiante en architecture et ingénierie à l'Université internationale d'Afrique de Khartoum. Cette jeune activiste de vingt-trois ans s'est illustrée, lors d'une manifestation devant le QG de l'armée le 8 avril, grâce à une photo prise d'elle debout sur le toit d'une voiture, vêtue d'une longue tunique blanche traditionnelle et haranguant la foule, le doigt pointé vers le ciel. En quelques jours, elle est devenue l'une des icônes de la contestation au Soudan, sur les réseaux sociaux. (NdT)

3 Pharaon d'Égypte de la xxv^e dynastie et roi de Napata, de -690 à -664. (NdT)

Ma grand-mère est *kandaka*.⁴ Cette phrase est extraite d'un poème d'al-Qaddal. Depuis l'enfance, nous avons été élevés et préparés psychologiquement à la révolution jusqu'à parvenir à ce stade. La révolution a donné à notre héritage culturel un écho international. Les chansons de Wardi⁵, les poèmes de Mahjoub Sharif, d'Azhari Mohammed Ali, d'al-Qaddal et de Hommeid ont ainsi contribué à cette révolution. »

Shajan : « Je voudrais ajouter quelque chose. Parmi ces poètes, certains ont disparu. Que leurs âmes reposent en paix ! C'est un message que j'adresse aux gens afin qu'ils ne mésestiment pas ce qu'ils font. Qui sait jusqu'où vont te mener les actions que tu mènes aujourd'hui ? Certains de ces poèmes ont été écrits dans les années soixante, ou même avant, et nous continuons aujourd'hui à les déclamer pour nous donner du courage. Autrement dit, ces poètes ont fondamentalement contribué à notre révolution. Ils la guident actuellement, alors qu'ils sont bel et bien morts. Toi aussi, tu peux contribuer à changer le monde par un petit geste qui se poursuivra, se prolongera et se perpétuera à travers les générations. Et te voilà à changer les choses à ton insu. Ne te déprécie donc pas. Ne sous-estime pas ton action. Aie confiance en toi, car si tu es confiant, ton œuvre sera sublime et continuera d'agir jusqu'à la fin des temps. Tu resteras influent pour toujours et à jamais. » ■

Hind Meddeb

4 *Kandaka*, dérivé de *candace*, titre qui désigne les souveraines nubiennes du royaume de Koush. (NdT)

5 Mohammed Othmane Hassan Wardi (1932-2012) : l'un des chanteurs et compositeurs les plus célèbres au Soudan et dans la Corne de l'Afrique. Membre du Parti communiste soudanais, son engagement politique lui a valu plusieurs séjours en prison et un exil de treize ans au Caire. Il est l'auteur de nombreuses chansons patriotiques sur la liberté et la révolution. (NdT)



Hind Meddeb, 20 mai 2019. Une adolescente déclamant le poème ci-dessous.

Poème révolutionnaire anonyme¹

Je descends dans la rue
Je vous confie mon sang
Ne gaspille pas mon sang
Ma nation est ma gloire
Protège-moi, je te protégerai
Tu es Soudanais et je suis Soudanaise
Oh Soudan, terre de la liberté
Nos âmes t'appartiennent
Notre révolution est légitime
Notre mouvement est pacifique
Pacifique, pacifique...

¹ Enregistré et traduit par Hind Meddeb en mai 2019 sur le *sit-in* à Khartoum.



Metche Jafaar, 10 février 2019. Une jeune femme assiste aux événements depuis chez elle. (NdE)



Metche Jafaar, 10 février 2019. Intérieur d'une maison dans laquelle la photographe s'était réfugiée. (NdE)



Suha Barakat, 9 avril 2019. Chants révolutionnaires de la foule à proximité du ministère de la Défense (*Qiyada*). Quatrième jour du *sit-in*. Quelques heures plus tard, ce même 9 avril, le comité central des médecins soudanais annoncera quatre nouveaux décès suite à une nouvelle tentative de dispersion du *sit-in*.



Ahmed Ano, 18 avril 2019.

140

Soudan année zéro



Duha Mohammed, 11 avril 2019.



Ahmed Ano, 11 mai 2019.



Ahmed Ano, 18 avril 2019.



Ahmed Ano, 23 avril 2019.



Ula Osman, 10 avril 2019.



Ahmed Ano, 11 mai 2019.

conception et direction éditoriales
Jean-Nicolas Bach
organisation des expositions
Fabrice Mongiat
conception graphique et réalisation
Olivier Cabon assisté d'Izold Guégan

version imprimée ISBN 978-2-918157-44-1
et 978-2-35848-185-4 (Bleu autour)
version numérique ISBN 978-2-918157-47-2
coédition Soleb-Bleu autour
imprimé sur les presses de PBTisk
République tchèque, novembre 2020

Cet ouvrage n'aurait pu être publié
sans les concours actifs du ministère
de l'Europe et des Affaires étrangères,
de l'ambassade de France à Khartoum,
du Cedej Khartoum, de l'institut français
de Khartoum et de l'association Netsanet.

textes

Azza Ahmed Abdel Aziz

Azza Mustafa Mohammed Ahmed

Duha Bakri

Fabrice Mongiat

Hiba Diab

Hind Mahmoud Yousif Hussein

Hind Meddeb

Jean-Luc Fauguet

Jean-Nicolas Bach

Mohamed Abdelbagi G.Bakhit

Mohamed Musa Ibrahim

Osama Abu Zied

Sadam Faris Mohammed Ahmad Enour

Tamer Mohammed Ahmed Abd Elkreem Said Ahmed

Yasir Awad Abdalla Eltahir

traduction des textes Emad Adly

tous droits réservés

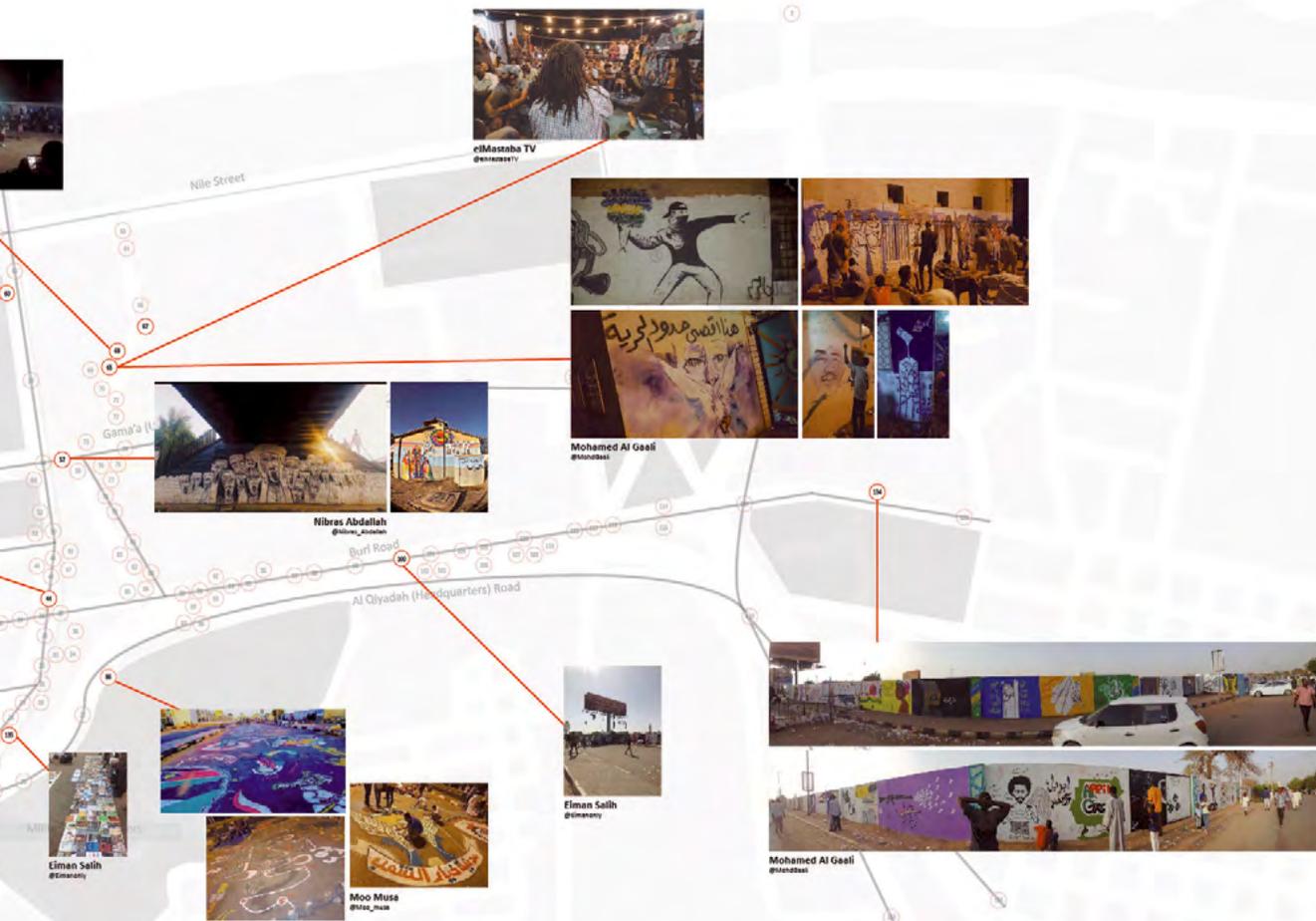
Coordonné par Jean-Nicolas Bach

(Cedej Khartoum), ce livre est le fruit d'une étroite collaboration avec Fabrice Mongiat (institut français du Soudan) et Olivier Cabon (éditions Soleb).

La photographe Juliette Agnel a participé à la sélection des photos.

Cet ouvrage a bénéficié du soutien du ministère français de l'Europe et des Affaires étrangères via son centre de Crise et de Stabilisation, de l'ambassade de France au Soudan, du Cedej Khartoum (Umifre de l'USR 3123), de Netsanet Connecting Research et de l'institut français du Soudan ■

Organisation spatiale des zones «art et culture» du sit-in



- 41 Republic Avenue Graffiti Wall
- 42 Goldsmiths and Gold Merchants Association
- 43 Republic Barricade 2
- 44 Radio
- 45 University of Khartoum Alumni Administration
- 46 Soldiers for Freedom and Change
- 47 Children of Darfur
- 48 Democratic Alliance of Lawyers
- 49 Widyan Services
- 50 Checkpoint
- 51 Alumni House Lost and Found
- 52 Shambat Resistance Committees
- 53 University of Khartoum Mosque
- 54 University Barricade
- 55 Barricade
- 56 Barricade
- 57 Graffiti Walls
- 58 Badeen Island Revolutionaries
- 59 Iron Bridge Barricade
- 60 Martyrs Graffiti Wall
- 61 Barricade
- 62 Nile Street Barricade
- 63 Clinic Entrance Checkpoint
- 64 Barricade
- 65 Art Zone - eMastaba TV (Cultural Programming)
- 66 Checkpoint
- 67 Library and Awareness Gatherings
- 68 Saffrajat
- 69 University of Khartoum Medical Services Centre
- 70 Wad Al Nile Kiosk
- 71 Wad Al Rahat Cafeteria
- 72 Wad Al Jaazeen Kiosk
- 73 Reclaiming the Engineers Union Initiative
- 74 Resilience Checkpoint
- 75 Darfur Region Tent
- 76 Future Youth Movement
- 77 Sudanese Lawyers Association
- 78 Sudanese Designers Association
- 79 Sudanese Geologists Association
- 80 Sudanese Engineers Association
- 81 Our Full Rights Initiative
- 82 Givina Movement
- 83 University of Khartoum Engineers Network
- 84 Sudanese Countryside Development Movement
- 85 Main Stage
- 86 Graffiti Wall in Front of Avlation
- 87 Al Qiyadah Stage
- 88 Tea and Coffee Distribution Point
- 89 Food Distribution Point
- 90 Media Stage
- 91 Abu Jebel's Resistance Committees
- 92 Kandak (Women) Lounge
- 93 North Countryside, Um Durman
- 94 Sudan University Engineers Association
- 95 Tuti Revolutionaries
- 96 Navy Clinic 2 (H)
- 97 Food Distribution Point
- 98 Faculty of Mathematical Sciences
- 99 Burri Road Checkpoint
- 100 Martyrs Exhibition
- 101 Barricade
- 102 Ashma Initiative
- 103 Revolutionaries Kitchen
- 104 Stage
- 105 Barricade
- 106 Bakht Al Redha Emergency Clinic
- 107 Food Distribution Point
- 108 Mujaddid Organization
- 109 Future University Students & Alumni Association
- 110 Al Barrari (Buri) Lions
- 111 The Kitchen of the Good People
- 112 Merry Dr. Bahkik's Clinic (5)
- 113 Burri Crossroad Barricade
- 114 Al Qiyadah Lounge 1
- 115 Al Qiyadah Lounge 2
- 116 Burri Barricade
- 117 Barricade
- 118 Burri Barricade
- 119 Al Mualim (Teacher) Medical City
- 120 Al Mualim Checkpoint
- 121 Checkpoint Tents
- 122 AlThura (Atomic) Checkpoint
- 123 Alnaffaya (Artillery) Checkpoint
- 124 Al Humi Checkpoint
- 125 Um Bada Revolutionaries Tent
- 126 Food Distribution Point
- 127 Light Stars Initiative (Alwali Revolutionaries)
- 128 Checkpoint
- 129 Burri Barricade
- 130 Barricade
- 131 Barricade
- 132 Barricade
- 133 Barricade
- 134 Burri Street Graffiti
- 135 Library
- 136 Al Ashmash Revolutionaries

Le 11 avril 2019, le régime dictatorial et islamiste d'Omar el-Béchir, au pouvoir à Khartoum depuis trente ans, est renversé par un mouvement populaire. Durant les premiers jours, le *sit-in* installé au cœur de la capitale avait été la cible des forces dites « de sécurité », en même temps que le creuset du bouillonnement intellectuel, politique et artistique où prend corps le rêve révolutionnaire d'un Soudan démocratique.

Après la chute du dictateur, les négociations s'enlisent entre la junte lui ayant succédé et l'opposition, hostile à une transition dirigée par les militaires. Le 3 juin, la junte détruit dans le sang le *sit-in*. Mais le 30, la « Marche du million » montre la détermination des Soudanaises et des Soudanais et leur profond désir de démocratie.

À la suite d'une médiation internationale, les négociations reprennent et aboutissent en août à la création d'un gouvernement de transition, composé de civils et de militaires, qui a charge de conduire le pays jusqu'à la tenue d'élections, prévues pour 2022.

Ce livre saisit ce moment suspendu, cette « année zéro ». Les photographies et la plupart des textes qui le composent ont pour auteurs des Soudanaises et des Soudanais. Il relate de l'intérieur les étapes de la rébellion, des plus enthousiasmantes aux plus tragiques. Parfois enflammé, voire lyrique, il est souvent poignant ■

ISBN 978-2-918157-47-2



soleb
5 rue Guy-de-la-Brosse
75005 Paris

Bleu autour
38 avenue Pasteur
03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule